

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

S V I T T E  
 D E S  
 E P I S T R E S  
 D E  
 S E N E Q V E

*Traduittes par P. DV-RYER,*



A P A R I S,  
 Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE,  
 au Palais, dans la Salle des Merciers,  
 à l'Escu de France.

M. DC. LIV.

*Avec Privilège du Roy.*





## AV LECTEUR.

**L** E ne doute point  
que vous n'ayez  
souhaité la suit-  
te des Epistres de Sene-  
que. C'est une chose assez  
precieuse, pour auoir esté  
desirée; Et ce ne seroit  
pas la connoistre que de  
n'en auoir point d'impa-  
tience. Mais il eust esté

plus avantageux pour  
 vous & pour moy, que  
 feu Monsieur de Mal-  
 herbe eust fait une Tra-  
 duction entiere de ces  
 merueilleuses Lettres.  
 Vous eussiez eu plus de  
 satisfaction d'un Ou-  
 vrage qui seroit sorty de  
 sa main; & ie ne me se-  
 rois pas mis au hazard  
 de mal acheuer un Ta-  
 bleau qu'un si grand  
 homme auoit si bien com-  
 mencé. Ainsi j'auouë

qu'on peut trouver à re-  
 dire à mon entreprise ;  
 parce que les belles cho-  
 ses ont plus d'éclat, quand  
 elles demeurent impar-  
 faites , que quand elles  
 sont mal acheuées. Tou-  
 tesfois , il ne m'importe  
 qu'on m'accuse de teme-  
 rité ; ie n'ay traduit ce  
 reste de Lettres que pour  
 mon instruction ; & l'on  
 ne peut estre temeraire,  
 quand il s'agit de s'in-  
 struire. Si Monsieur de  
 à iiij

Malherbe paroist plus  
 illustre & plus accom-  
 ply par l'opposition de  
 mes deffauts, au moins  
 ie m'en consoleray en ce  
 qu'ils serviront tousiours  
 à donner un nouveau lu-  
 stre à la reputation d'un  
 homme que i'ayme, &  
 que ie reuere.



**P R I V I L E G E**  
*du Roy.*

**NOUS** par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Preuosts , Baillifs , & Seneschaux, ou leurs Lieutenans , & à tous nos autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra : **SALVT.** Nostre cher & bien-Amé **ANTOINE DE SOMMAVILLE**, Marchand Libraire en nostre bonne ville de Paris : Nous a fait dire , & remontrer, qu'il a avec grands frais fait de nouveau mettre en beau François par le Sieur **PIERRE DV-RYER**, *Toutes les Oeuvres de Seneque, restant à Traduire apres ce que Maistre FRANÇOIS DE MALHERBE en auoit donné au Public :* Lesquelles il a desia Imprimées en vertu du Priuilege qu'il a de nous obtenu ; Mais dautant qu'il craint que d'autres Libraires ou Imprimeurs, plus enuieux de leur profit que de celuy du public ; voyant lesdits Priuileges

expirez , ne voulussent contre-faire  
lesdites Oeuures de Seneque , en tout ou  
partie , ce qui causeroit vn notable  
dommage au Suppliant , s'il ne luy  
estoit pourueu de nos Lettres à ce ne-  
cessaires , Nous requerrant humble-  
ment icelles : **A C E S C A V S E S**, de-  
siring fauorablement traiter ledit Ex-  
posant , & luy donner moyen de re-  
tirer les frais qu'il luy a conuenu fai-  
re , & qu'il faudra encor cy-apres fai-  
re ; **N O U S** luy auons permis & per-  
mettons , par ces Presentes , d'impri-  
mer , ou faire imprimer toutes lesdites  
Oeuures de Seneque en François , tant  
de la Version de Maistre François de  
Malherbe , que dudit Pierre Du-Ryer ,  
soit en vn seul Volume , ou en plu-  
sieurs , ainsi qu'il aduifera bon estre ,  
durant le temps & espace de dix ans  
entiers & accomplis , à compter du iour  
que toutes lesdites Oeuures seront ache-  
uées d'imprimer ou parties d'icelles.  
Faisant deffences à tous Imprimeurs  
& Libraires , ou autres , de les contre-  
faire , ny en vendre de contre-faites ,  
& d'autres impressions que de celle  
qu'aura fait ou fait faire ledit. Som-  
mauille , ou autres ayans droit de luy ,  
encore qu'aucun desdits Priuileges fût

piré, à peine de quinze cens liures d'a-  
ende, applicable vn tiers à Nous, vn  
tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'au-  
tre tiers à l'Exposant, confiscation de  
tous les Exemplaires contrefaits, & de  
tous dépens, dommages & interests;  
Voulant qu'en mettant au commence-  
ment, ou à la fin de chacun desdits Li-  
vres autant des Presentes, elles soient  
tennës pour deuëment signifiées, &  
que foy y soit adjoustée, comme à  
l'Original, à condition qu'il sera mis  
deux Exemplaires dudit Liure dans no-  
stre Biblioteque, & vn autre en celle  
de nostre tres-cher & Feal Cheualier,  
Garde des Sceaux de France le Sieur  
MOLLI, auant que de l'exposer en  
vente, à peine de nullité des Presen-  
tes. Si vous mandons, que du conte-  
nu en icelle, vous fassiez jouir plai-  
nement ledit Sommaulle, ou ceux qui  
auront droit de luy; faisant cesser tous  
troubles & empeschemens, qui pour-  
roient luy estre donnez. **M A N D O N S,**  
au premier nostre Huissier ou Sergent  
sur ce requis, faire tous Actes & Ex-  
ploicts necessaires, **C A R** tel est no-  
stre plaisir: Nonobstant Clameur de  
Haro, Chartre-Normande, prise à  
partie, & toutes autres Lettres à ce con-

traies, ausquelles Nous auons dérogé  
& dérogeons par ces Presentes. Donné  
à Paris, ce vingt-cinquième iour de  
Septembre, l'an de grace, mil six cens  
cinquante-vn : Et de nostre Regne le  
neuvième.

Par le Roy en son Conseil.

LE BRVN.

*Registré sur le Liure de la Communauté,  
suiuant l'Arrest du Parlement, en datte du  
huietième Aueil dernier, le vingt-huietième  
me May mil six cens cinquante-trois.*

BALLARD, Scindic.

---

Acheué d'imprimer le vingt-septième  
Aoust 1654.

*Les Exemplaires ont esté fournis.*

SVETTE



I

SVITTE DES  
EPISTRES  
DE SENEQVE.

---

EPISTRE XCII.

ARGVMENT.

1. *Il dispute contre ceux qui estiment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.*
2. *Que les biens de la fortune ne sont ny des biens ny des maux, mais des choses indifferentes.*
3. *Des auantages & de l'excellence de l'ame.*

**I** E m' imagine que nous sommes tous deux d'une mesme opinion. Sans doute vous croyez comme moy, qu'on n'aquiert que pour le corps les choses externes;

## 2 SVITTE DES EPIST.

qu'on ne respecte le corps qu'en consideration de l'ame ; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy seruent de seruantes ; que c'est par elles que nous nous remuons , & que nous prenons nourriture ; & qu'elles nous ont esté données à cause de l'ame, qui est la maistresse & la principale partie de l'homme. Il y a dans cette principale partie quelque chose de raisonnable, & quelque chose d'irraisonnable. Cette dernière dépend de l'autre qui est seule indépendante, & qui fait dépendre de soy toutes choses. La raison diuine a vne empire souuerain sur toutes les choses du monde , & n'est sujette à pas vne seule : Et celle dont nous iouysson, luy est entierement semblable, parce qu'elle en tire son origine , & qu'elle en est vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela , nous deuous aussi demeurer d'accord que la vie heureuse consiste en vne raison parfaite & accomplie ; que pour viure heureusement il faut estre parfaitement raisonnable. Et certes il n'y a que la raison qui ne perde iamais courage ; elle demeure tousiours ferme contre les attaques de la fortune ; & si nous la pouuons garder , elle nous gardera nous-mesmes en toutes sortes d'occasions. Or il n'y a point de bien veritable , que celuy qui ne se peut iamais dissiper ; Et cét homme-là est veritablement heureux que rien ne sçauroit

abaisser, qui est au dessus de toutes choses, & qui n'a besoin que de soy pour son appuy. Car celuy qui est soustenu par des appuys estrangers, est tousiours dans le peril, & peut tomber à tout moment; Et si nostre asseutance se rencontre hors de nous mesmes, alors ce qui n'est pas de nous commencera à auoir beaucoup de puissance sur nous. Mais qui voudroit s'appuyer sur l'inconstance de la fortune? & où est le sage qui se voudroit glorifier, & entrer en admiration de soy-mesme, pour des biens qui ne luy appartiennent pas? Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est vne seureté inébranlable, & vne tranquillité perpetuelle; on ne la peut receuoir que de la grandeur de l'ame, & de cette belle constance qui demeure tousiours ferme en ce qu'on a vne fois iugé raisonnable. Mais par quelle voye y pouuons nous arriuer? Nous y arriuerons infailliblement si nous auons vne parfaite connoissance de la verité, & si en toutes les choses que nous voudrons faire, nous apportons de l'ordre, de la moderation, de la bien-seance, vne volonté innocente & desinteressée qui ne s'arreste qu'à la raison, qui ne s'en cloigne iamais, qui ne se porte qu'aux choses aimables & dignes tout ensemble d'admiration. Enfin pour vous en donner vn modele en peu de paroles, l'ame du sage doit

## 4 SVITTE DES EPIST.

estre telle qu'elle puisse estre digne d'un Dieu. Que peut donc desirer celuy qui a toutes les vertus ensemble ? Certes si les vices peuvent contribuer à la condition la plus parfaite, il faut que la vie heureuse consiste en des choses avec lesquelles elle ne scauroit subsister. Mais que peut-on s'imaginer de plus brutal & de plus infame que d'attacher le bien de l'ame raisonnable à des choses irraisonnables ? Toutesfois quelques-uns estiment que le souverain bien se peut augmenter, comme n'estant pas parfait & accompli, si la fortune s'y oppose, & qu'elle ne travaille elle-mesme à l'acheuer. C'est pourquoy Antipatre l'un des plus considerables Auteurs de cette secte, dit qu'il attribüe quelque chose, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel iugement vous feriez d'un homme qui ne se contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne chandelle pour l'éclairer ? Dequoy seruiroit vne étincelle avec de si grandes clairtez ? Si vous n'estes pas satisfait de la vertu toute seule, il faut necessairement, que vous y adioustiez ou cette sorte de repos que les Grecs appellent Hesychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'un des deux ; car l'esprit est degagé d'inquietude & de tristesse,

## DE SENEQUE. §

quand il a la liberté de considerer tout  
 l'Vniuers , & que rien ne le destourne  
 de la contemplation de la nature. Pour ce  
 qui concerne l'autre , ie veux dire la volu-  
 pté, c'est seulement le bien d'une beste. Vou-  
 drions-nous donc faire vn mariage du rai-  
 sonnable avec l'irraisonnable; de l'infamie  
 avec l'honneur? Quoy les delices & le cha-  
 toüillement du corps doiuent-ils faire  
 estimer la vie? Pourquoy ne diriez-vous  
 pas aussi que celuy-là est heureux qui n'a  
 pas le goust depraué, & qui sçait bien  
 gouster les saulces? Oseriez-vous mettre,  
 ie ne dis pas entre les hommes vertueux,  
 mais seulement entre les hommes du com-  
 mun , ce miserable qui met son Souue-  
 rain bien dans la Peinture , dans la Mu-  
 sique & dans la bonne chere? Qu'on  
 l'oste du nombre de ces nobles animaux  
 qui tiennent le premier rang apres les  
 Dieux , & qu'on mette entre les brutes,  
 cette beste qui ne veut rien faire que pai-  
 stre. La partie irraisonnable de l'ame a  
 deux autres parties; l'une hardie, ambi-  
 tieuse, violente & qui ne consiste qu'en  
 passions; L'autre basse, effeminée, lasche  
 & entierement esclaué des voluptez. Ces  
 grands Philosophes n'ont point consideré  
 la première qui est certes violente; mais  
 qui est en recompense la meilleure, la plus  
 forte, & la plus digne de l'homme; Et ont

## 6 SVITTE DES EPIST.

estimé que cette partie qui est lasche, qui est eneruee, & qui est sans force, estoit necessaire à l'heureuse vie. Ils ont voulu que la raison obeïst à cette infame, & que le bien du plus noble des animaux fust le moindre & le plus honteux de tous. Ils ont voulu outre cela que ce fust vn monstre composé de diuers membres d'animaux, & comme Virgile represente Scylle.

*Son visage est charmant, & jusqu'à la  
ceinture*

*C'est d'une belle fille une aymable figure ;*

*Le reste de son corps est d'un Monstre marin,*

*A le ventre d'un Loup & finit en Dauphin.*

Toutesfois cette Scylle est composée d'animaux sauvages, horribles, prompts & legers ; mais de quels monstres nos Philosophes ont-ils composé leur sagesse ? La premiere & la plus belle partie de l'homme est la vertu, cependant il la reuestent d'une chair inutile, perissable & qui n'est capable comme dit Possidonius, que de recevoir des viandes. Ils achèuent par la volupté cette diuine vertu, & attachent à ses parties Superieures, qui sont venerables & celestes, vn animal lasche & qui n'a ny force, ny courage. Veritablement cette espee de repos ne profite point à l'ame, mais au moins il a la force de la tirer des embarras, & de luy oster ses empeschemens. Au contraire la volupté amollit les

ames, & en ruïne toutes les forces. Où pourra-on trouuer vn assemblage de corps qui ayent moins de rapport ensemble? On attache à la plus courageuse de toutes les choses, la plus lasche de routes; à la plus serieuse la plus ridicule, & à la plus Sainte, l'iniustice & l'intemperance mesme?

2. *Quoy me dira quelqu'un si la santé, si le repos, si la priuation de la douleur, ne seruent point d'obstacle à la vertu, ne les souhaiterez-vous pas? Je les souhaiteray non comme des biens, mais par ce que ce sont des choses qui sont selon la nature, & que ie m'en sers avec raison? Quel bien y aura-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raisonnable. Ainsi quand ie prends vn habit conuenable à ma condition; quand ie me promene avec bien-seance, & que ie ne mange pas plus que ie dois, ny le repas, ny la promenade, ny l'habit, ne sont pas des biens; mais l'inertion, que i'ay de ne rien faire en toutes ces choses, qui ne soit selon la raison. l'adiousteray à cela que l'homme doit souhaiter le iugement de choisir des habits propres & honnestes, car l'homme est de sa nature vn animal propre & poly. Ce n'est pas que l'habit propre & honneste soit vn bien de soy, mais le choix d'un habit; car le bien n'est pas en la chose, mais au choix que l'on en fait: Et c'est*

## 8 SVITTE DES EPIST.

nostre façon d'agir qui doit estre estimée honneste , & non pas les choses sur lesquelles nous agissons. Ce que ie vous ay dit de l'habit , imaginez -vous que ie vous l'ay dit aussi du corps : car la nature en a reuestu l'esprit comme d'un habillement ; Et en effect le corps est la couuerture de l'esprit. Qui a donc iamais estimé vn habit à cause du coffre où il est enfermé ? Le fourreau ne rend l'espée ny bonne ny mauuaise. Ie vous diray la mesme chose touchant le corps. Si on me donnoit le choix ie prendrois la santé & les forces , mais le bien qui seroueroit en cela , consisteroit en la raison & au iugement du choix , & non pas dans les choses que i'aurois choisies. Veritablement , me dit-on , le sage est heureux , & toutesfois il ne scauroit paruenir à la iouissance de ce souuerain bien sans les organes , & sans les biens de la nature. Ainsi qui conque possede la vertu , ne peut estre miserable ; mais quiconque n'a pas les biens de la nature , comme la santé & la vigueur entiere de ses membres , ne scauroit estre parfaitement heureux. Vous demeurez d'accord de ce qui est le plus incroyable , que pour estre dans de longues & d'excessiues douleurs , on n'est pas miserable , & que mesme on est heureux ; Et vous niez ce qui est le moins difficile , qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu a la for-

ce d'empescher qu'un homme ne soit miserable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux: car il y a moins de chemin à faire de l'heureux au tres-heureux, que du miserable à l'heureux. Quoy vne chose qui a assez de force pour tirer un homme de la misere, & le rendre heureux en mesme temps, ne pourroit pas faire le reste, c'est à dire, qu'il soit parfaitement heureux. Manquera-t-elle de force estant au bout de la carriere? Il y a dans la vie des commoditez & des incommoditez; mais l'un & l'autre est hors de nous. Si l'homme de bien n'est pas miserable encor qu'il soit pressé de toutes sortes d'incommoditez, pourquoy ne sera-t-il pas tres-heureux encor que quelques commoditez luy manquent? Car comme le fardeau de l'incommodité n'est pas capable de l'opprimer iusqu'à le rendre miserable; Ainsi le defect des commoditez ne scauroit pas l'empescher d'estre parfaitement heureux. Il est parfaitement heureux sans les commoditez de la vie, comme il n'est point du tout miserable avec les incommoditez qui l'accompagnent. Mais ne peut-on pas luy oster son bien, si on peut le diminuer? Je disois tantost qu'une chandelle ne pouoit rien adiouter à la clarté du Soleil, & qu'il estouffe par sa splendeur toute autre sorte de lumiere. Mais, dit-on, il y a des cho-

fes qui font ombrage au Soleil, & qui of-  
 fusquent sa clarté. Mais la force & la  
 splendeur du Soleil est toujours entiere, au  
 milieu mesme de ses obstacles; Et bien  
 qu'il y ait quelque chose entre luy & nous  
 qui nous empesche de le voir, il est neant-  
 moins toujours le mesme, il s'acquitte  
 toujours de sa charge, & continuë tou-  
 jours sa course. Quand il luit parmy des  
 nuages, il n'est pas moins lumineux, ny  
 moins diligent que dans les iours les plus  
 serains; car il y a beaucoup de difference  
 entre ce qui est au deuant, & ce qui em-  
 pesche. Ainsi les choses qui sont au deuant  
 de la vertu, n'ostent rien du tout à la vertu.  
 Elle n'en est pas moindre en effet, mais elle  
 luit moins en apparence. Peut-estre qu'elle  
 ne nous paroist pas si esclatante, mais au  
 moins elle est toujours la mesme à son re-  
 gard; & comme le Soleil qu'un nuage  
 empesche de voir, elle exerce en secret  
 toute sa force & sa puissance. Enfin les ca-  
 lamitez, les pertes, les iniures n'ont pas  
 plus de puissance sur la vertu qu'un nua-  
 ge sur le Soleil. Quelques-vns sou-  
 stiennent que le Sage qui ne iouyt pas de  
 la santé, n'est ny miserable ny heureux.  
 Certes ils se trompent comme les autres  
 puis qu'ils égalent les choses fortuites à la  
 vertu, & qu'ils ne considerent pas davan-  
 tage ce qui est honneste, que ce qui ne l'est

pas. Mais y a il rien de plus honteux & de plus indigne, que de comparer des choses venerables & saintes avec celles que l'on mesprise? Car enfin la Foy, la Pieté, la Justice, la Force, la Prudence, sont des choses saintes & venerables. Au contraire ce sont des choses viles, & qui arriuent souuent aux plus vils, & aux personnes de neant, que d'auoir le iarret ferme, les bras forts, & de bonnes dents. D'ailleurs si le Sage qui a le corps infirme, n'est ny miserable ny heureux, & qu'on le laisse au milieu de ces deux extremitez, sa vie ne sera ny à desirer ny à fuir. Mais peut-on rien s'imaginer de plus ridicule, que de dire que la vie du Sage n'est pas desirable? ou se peut-on rien figurer de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie, qui n'est ny à fuir ny à desirer? Dauantage si les incommoditez du corps ne font pas vn homme miserable, elles peuuent bien luy permettre d'estre heureux: Car ce qui n'a pas la puissance de rendre nostre condition plus mauuaise, n'a pas aussi la force d'empescher qu'elle ne soit heureuse. Cependant, me peut-on dire, comme il y a des choses froides, & qu'il y en a de chaudes, & que les tiedes tiennent vn milieu entre les deux; Ainsi il y a des hommes heureux, il y en a de miserables, & d'autres qui ne sont ny miserables ny heu-

reux. Examinons vn peu cette comparai-  
son que l'on apporte contre nous. Si ie mets  
dans de l'eau tiede vn peu plus d'eau froi-  
de, sans doute elle deuiendra froide; & si  
i'y en mets plus de chaude; aussi-tost elle  
deuiendra chaude. Mais il n'en est pas de  
mesme de celuy que vous dites n'estre  
ny miserable ny heureux: car quelques  
maux qu'il adiouste à ses miseres, il ne se-  
ra pas miserable comme vous dites. Cette  
comparaison cloche donc de tous costez,  
& ne fait rien contre nous. Mais supposons  
vn homme qui ne soit ny miserable ny  
heureux. S'il deuient auetgle, s'il deuient  
perclus, & s'il tombe mesme dans de lon-  
gues & d'excessiues douleurs il ne sera pas  
pourtant mal-heureux: Et si tant de  
maux ne peuuent precipiter vn homme  
dans la misere; il ne peuuent aussi l'ar-  
racher de l'heureuse vie. Si le Sage,  
comme vous dites, ne peut tomber d'un  
estat heureux en vn estat miserable, il ne  
se peut faire qu'il soit mal-heureux. Mais  
comment celuy qui a commencé à cheoir,  
& qui pour ainsi dire, est desia en l'air pour  
tomber dans le precipice, pourroit-il de-  
meurer en quelque endroict? La mesme  
chose qui l'empesche d'aller au fonds, le  
soustient perpetuellement, & le retient  
toufours au haut. Mais quoy ne peut-on  
pas interrompre le cours de l'heureuse vie?

Il ne peut pas seulement estre affoibly ny recevoir la moindre interruption. Et par tant il ne faut que la vertu pour composer l'heureuse vie. Mais me dira on, le Sage qui a vescu long-temps, & qui n'a senti aucunes douleurs, n'est-il pas plus heureux que celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune? Mais respondes-moy, ie vous prie, en est-il meilleur & plus vertueux? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par consequent l'heureuse vie qui est l'ouvrage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle ne merite pas seulement qu'on se destourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu? c'est de n'auoir point besoin de l'auenir, de ne compter point ses iours & d'estre parfaite en quelque espace de temps que ce soit. Toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine; parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & nous donnons à nos vices le nom de la vertu.

## 14 SVITTE DES EPIST.

Mais ne deuroit-on pas trouver estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens qu'il estoit souverainement heureux? Cependant cette parole a esté prononcée dans l'Escole, & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres heureux, disoit Epicure dans les plus violentes douleurs d'une retention d'urine, & d'une dysenterie incurable. Pourquoi donc ces mesmes sentimens sembleroient-ils incroyables parmi les adorateurs de la vertu, puis qu'ils se rencontrent dans les esclaves de la volupté? Ces hommes lasches, & qui ont l'ame si basse, disent que le Sage ne sera ny miserable, ny heureux au milieu des douleurs & des calamitez extrêmes; Cela sans doute est incroyable, & plus incroyable que le reste. Car ie ne scaurois m'imaginer comment la vertu renuëe de son thronne, ne tombera pas en mesme temps iusques au fonds du precipice. Il faut certes ou que la vertu rende l'homme heureux, ou que si elle n'a pas ce pouuoir, elle ne puisse l'empescher d'estre miserable. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle demeure vertu, il est impossible de la vaincre, & apres tout il faut necessairemēt qu'elle soit vaincūe ou victorieuse. Il n'y a, dit-on, que les Dieux qui soient capables de la vertu, & de

l'heureuse vie; quant à nous, nous n'avons  
 qu'une ombre, & qu'une image de ses biens;  
 Nous en approchons seulement, mais jamais  
 nous n'y arrivons. Pour ce qui concerne la  
 raison, elle est commune aux Dieux, & aux  
 hommes; elle est parfaite & accomplie  
 dans les Dieux, & pourroit devenir par-  
 faite en nous; mais nos imperfections &  
 nos infirmités nous en ostent l'esperance.  
 Car la partie irraisonnable, comme un de-  
 positaire peu capable de conserver de  
 grands biens, & dont le jugement est tou-  
 jours chancelant & incertain, desire la sa-  
 tisfaction des yeux & des oreilles. Elle  
 souhaite la santé, elle demande la bonne  
 mine, une vigueur qui dure toujours, &  
 une plus longue vie que l'ordinaire. Mais  
 par le moyen de l'autre partie qui jouit de  
 la raison, l'on peut faire des choses dont  
 on ne se repentira point, comme font les  
 ignorans, & les imparfaits. Car il y a en  
 eux ie ne sçay quelle depravation qui les  
 fait pancher du costé du vice. Veritable-  
 ment les actions de l'autre ne se sentent  
 point de cette depravation, & neantmoins  
 elles sont éloignées du bien. Il n'est pas  
 encore bon, mais il se forme pour le deve-  
 nir. Car celuy-là est encore mauvais à  
 qui il manque quelque chose pour estre  
 bon.

## 16 SVITTE DES EPIST.

*Mais si quelqu'un a dans le cœur  
Vne constance inébranlable,  
Et qu'il n'emprunte sa vigueur  
Que d'une vertu véritable,*

3. Sans doute il égale les Dieux, & se souvenant de son origine il aspire seulement au Ciel: Et l'on ne peut estre blâmé de vouloir remonter aux lieux d'où l'on estoit descendu. Mais qui vous empêcheroit de croire qu'il y a quelque chose de diuin en celuy qui est vne partie de Dieu mesme? Ce grand tout où nous sommes compris, est vn, c'est Dieu mesme, dont nous sommes les compagnons & les membres. Il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable, il se peut porter iusqu'au plus haut degré de la perfection, pourueu qu'il ne se laisse point abbattre par la pesanteur des vices. Comme naturellement nos corps sont droits, & qu'ils portent la teste élevée vers le Ciel, l'esprit est sans doute de mesme; Il peut s'élever & s'estendre tout autant qu'il luy plaist, la nature l'a formé avec intention qu'il voudra les mesmes choses que les Dieux, qu'il se seruira comme eux de ses forces, & qu'il prendra toute l'estendue qui luy est possible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter en haut par vn secours estranger, il auroit beaucoup de peine de monter iusques dans le Ciel où il retourne comme chez soy.

Quand il en a troué le chemin, il marche courageusement, il mesprise toutes choses, il estime l'or & l'argent digne des mesmes tenebres qui les enseuelissoient sous la terre, deuant qu'on les en eust tirez ? Il n'a garde de faire cas de cette trompeuse lueur, qui ébloüit les yeux du vulgaire, & les destourne de la contemplation du Ciel ? Il sçait que tous ces thresors sont faits de la mesme terre d'où les arrache nostre avarice. Il sçait disie que les veritables richesses sont autre-part que dans le monde, & qu'il est plus avantageux de remplir son ame que son coffre. On luy peut raisonnablement attribuer la domination de toutes choses, & le mettre en la possession de toute la nature, de sorte qu'il n'ait point d'autres bornes que l'Orient, & l'Occident, & qu'il possède toutes choses, comme les Dieux, & que du haut degré où il sera, il mesprise les richesses & les riches de la terre ; Entre lesquels il n'y en a point de si content de son propre bien qu'il est enuieux de celuy d'un autre. Quand l'esprit se sera eleué si haut, il ne considerera plus son corps comme l'objet de ses tendresses ; mais comme vn fardeau necessaire dont il doit auoir quelque soin, & ne s'assujettira pas à cette masse à laquelle il doit commander. Quiconque obeît à son corps, ne peut estre estimé libre. Car pour ne point

## 18 SVITTE DES EPIST.

parler des autres Maistres, dont le trop grand soin que nous auons de nostre corps, nous a desia rendus les esclaves, son empire est trop fascheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de son courage; & ne se met pas en peine de ce que deviendront ses despoüilles. Comme nous ne nous soucions plus du poil qu'on nous a coupé ainsi quand l'ame qui est diuine, veut enfin sortir de l'homme, qu'on iette son corps au feu, que les bestes le deschi- rent, ou qu'on le mette dans la terre, elle n'estime pas s'en deuoir plus soucier que l'enfant qui vient de naistre, des peaux où il estoit enueloppé dans le ventre de sa mere. En effet soit qu'un corps soit impitoyablement abandonné aux Corbeaux,

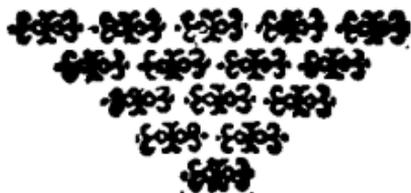
*Ou qu'on le donne en preyé aux Monstres de la Mer.*

Tout cela ne regardé point l'esprit. Si mesme quand il estoit parmy les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redouteroit-il apres la mort? Non, non, dit-il, ie ne suis point espouuanté ny par l'apareil des bourreaux, ny par le dechirement du corps abandonné aux opprobres; Toutes ces choses ne paroistront horribles qu'à ceux qui en seront les tesmoins. Ie ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs, ie ne leur recommande point mon

corps, la Nature a donné ordre, que personne ne demeurast sans sepulture. Le temps enterre les hommes que l'inhumanité des Tyrans a fait jeter dans les campagnes; Et Mecenas, disoit fort bien,

*Il n'importe pas à mon corps  
Qu'on luy donne une sepulture;  
La nature enterre les morts  
Qu'on a laissez à l'avanture.*

Vous croyez sans doute, que celuy qui a prononcé cette parole, estoit vn homme genereux? Eneffect il auoit l'esprit grand & digne d'vn homme, s'il ne l'eust point enerué luy-mesme, & qu'il ne se fust point laissé corrompre par les flatteries de la fortune.





## LETTRE XCIII.

## A R G V M E N T.

1. *Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps qu'on a vescu.*
2. *Que la vie a esté assez longue, quand elle a esté vertueuse.*

1 **A** P R E S auoir veu la Lettre par laquelle vous vous plaignez de la mort du Philosophe Metronacte, comme s'il eust pû ou qu'il eust dû viure dauantage, i'y ay trouué à redire vòtre moderation, & vostre constãce ordinaire. Cette belle qualité dont vous auez touûjours eu de reste dans toutes sortes d'affaires & de rencontres, enfin vous a manqué dans la mesme occasion, où elle manque à tout le monde. l'en ay veu beaucoup qui sont iustes & équitables enuers les hommes; mais ie n'en ay veu pas vn qui le fust enuers les Dieux. Nous disons à tous momens des iniures à la Prouidence; Et comme si elle nous deuoit rendre compte, nous

luy demandons en la blasmant pourquoy cét homme est-il mort en la fleur de son âge ? Pourquoy celuy-là ne meurt-il pas ? Et pourquoy traine-il sa vie iusqu'à vne vieillesse importune & à luy-mesme, & à tous les autres ? Dites-moy, ie vous prie, lequel vous iugez le plus raisonnable, ou que vous obeyssiez à la nature, ou que la nature vous obeysse ? Mais que vous importe de sortir d'un lieu, d'où vous devez enfin sortir ? Il ne faut pas nous soucier de viure long-temps, mais de viure assez. Car pour viure long-temps, nous auons besoin d'une grace particuliere du destin; mais pour viure assez, nous n'auons besoin que de nostre courage. La vie est longue quand elle est parfaite; Or elle est parfaite, quand l'ame a bien sceu se seruir de ses biens, & qu'elle s'est donnée la domination & l'empire de soy-mesme. Que sert à celuy-là d'auoir vescu quatre-vingts ans & de les auoir passez dans l'oysiueté ? Certainement il n'a pas vescu, il a seulement demeuré dans le monde. Il n'est pas mort bien tard, mais il a esté long-temps à mourir. Il a vescu quatre-vingts ans; mais vous pouuez commencer par tous les iours de sa vie à compter celuy de sa mort. Veritablement celuy cy est mort ieune, & en la fleur de son âge; mais il a fait tous les devoirs d'un bon Citoyen, d'un bon amy, & d'un

bon fils. Il ne s'est esparagné en aucune occasion, il n'a iamais cessé de bien faire. Encore que son âge soit imparfait, toutes-fois sa vie est parfaite. L'autre a vescu quatre-vingts ans, ou pour parler plus sagement il a esté quatre-vingts ans sur terre, si ce n'est peut-estre que vous vouliez dire qu'il a vescu, comme on dit que vivent les arbres. Je vous prie, Lucilius, que nous fassions en sorte que comme les choses precieuses, nostre vie soit considerée par son poids, & non pas par son estenduë. Mesurons-la par nos actions & non pas par le temps. Voulez-vous sçauoir la difference qu'il y a entre cét homme vigoureux, qui a mesprisé la fortune, & qui a eu sa part de tous les accidens de la vie humaine, & qui enfin est arriué au souuerain bien? Voulez vous, disie, sçauoir quelle difference il y a entre cét homme, & celuy qui a passé beaucoup d'années. L'vn vit encor apres sa mort, & l'autre estoit desia mort, auant mesme que de mourir. Donnons donc des loüanges & tout ensemble vne place dans le nombre des bien-heureux à celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit esté donné pour viure. Il a iouy de la veritable lumiere, il n'a pas esté du commun, il a vescu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournées, & quelquesfois, comme il arriue dans le monde, il

a veu tonner sur sa teste. Demandez-vous combien cét homme a vescu? Il a vescu iusques à la posterité, il a passé mesme au de là, & s'est rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'est pas que ie voulusse refuser de viure long-temps; mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque chose à vne vie heureuse, si l'on en a retranché le cours. Car ie ne me suis iamais attendu de partir seulement au iour, qu'une esperance insatiable m'auoit promis comme le dernier de la plus longue vie des hommes; mais il ne s'en est point passé que ie n'aye considéré comme le dernier de ma vie. Pourquoi me demandez-vous en quel temps ie nasquis, & si ie suis encore ieune? Ne vous en informez point, i'ay mon compte. Comme vn homme peut estre parfait, encore qu'il soit de petite taille; Ainsi la vie peut-estre parfaite dans vn petit espace de temps.

2. L'âge doit estre mis entre les choses estrangeres; il ne dépend pas de moy de viure long-temps; mais il dépend de moy de bien viure durant le temps que ie viuray. Exigez cela de moy, afin que ie ne passe point ma vie dans les tenebres comme vne personne inconnüe, & que ie ne viue pas seulement, mais que ie viue comme ie dois. Demandez-vous quel est l'espace le plus considerable de la vie? C'est

## 24 SVITTE DES EPIST.

de viure iufques à ce qu'on ait acquis la fageffe. Celuy qui eft paruenü à ce point, a eu fans doute la meilleure & la plus belle part de la vie, s'il n'a pas eu la plus longue. Il peut hardiment fe glorifier, il peut rendre aux Dieux des actions de graces; & quand il fera deuant eux, il peut s'attribuër la gloire de fon eſtre auſſi bien qu'à la nature. Et certes il ſe l'attribuëra avec raiſon, car il eſt veritable qu'il a rendu ſa vie beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a laiſſé le modèle d'un homme de bien, il a montré ce qu'il eſtoit: Et ſ'il euſt peu adiouſter quelque choſe à ſa vie, ce qu'il y euſt adiouſté, euſt eſté ſemblable au paſſé. Mais combien de temps viuons-nous? Cependant durant le peu temps que nous viuons, nous voulons auoir la connoiſſance de toutes choſes. Nous ſçauons les commencemens d'où la nature ſ'eue ſi haut, l'ordre qu'elle a eſtably dans le monde, par quelles reuolutions elle renouelle les années, comment elle fait finir toutes choſes, & de quelle façon elle ſ'eſt faite ſoy-mefme la fin de ſoy-mefme. Nous ſçauons que les aſtres roulent par un mouuement qui leur eſt propre, qu'il n'y a rien de ſtable que la terre, & que toutes les autres choſes ont vne courſe, & vne rapidité continuelle. Nous ſçauons pourquoy la Lune acheue plütoſt ſon cours que le Soleil,

pourquoy

pourquoy estant plus lente que luy, elle le laisse apres elle, luy qui est bien plus viste qu'elle: Comment elle reçoit sa lumiere, & comment elle la perd, ce qui nous amene la nuit, & ce qui nous ramene le iour. Mais il faut aller aux lieux d'où vous verrez de plus pres toutes ces choses. Et comme dit vn Sage, ce n'est point l'esperance que j'ay d'aller retrouver mes Dieux qui me fait sortir du monde avec tant de resolution & de confiance: J'ay merité d'estre receu en leur compagnie, j'ay desia conuersé avec eux, j'ay fait monter mon ame iusqu'à eux, & ils ont fait descendre leur ame iusqu'à moy. Supposons toutefois que ie perisse entierement, & qu'il ne reste rien de l'homme apres la mort, ie n'en ay pas vn moindre courage; bien qu'au partir de ce lieu ie ne doive aller nulle part. Mais il n'a pas vescu tout le temps qu'il pouuoit viure. Il se trouue de petits Liures qui sont neantmoins vtiles, & qui meritent qu'on les lise. Vous auéz oüy parler des Annales de Tamusius. Vous sçauéz qu'elles ne sont pas fort belles, & comment on les appelle. La vie de quelques-vns est longue de la mesme sorte, & ressemble à ces Annales. Estimez-vous plus heureux le gladiateur qui est tué le soir d'vne feste publique, que celuy qui

## 26 SVITTE DES EPIST.

l'est à midy? Et croyez-vous qu'il y en ait quelqu'un si follement amoureux de la vie, qu'il aime mieux avoir la gorge coupée dans l'endroit où l'on porte les blesses que de mourir sur l'arene. Nous ne suivons pas de plus loing ceux qui sont passez deuant nous. La mort se iette indifferemment sur tout le monde, celuy qui meurt, suit vn autre qui vient de mourir. Celuy qui tuë, suit de près celuy qu'il a tué. Enfin ce temps dont nous nous mettons en si grande peine, est fort peu de chose; & apres tout de quoy nous sert d'éviter pour quelques momens ce qu'il nous est impossible d'éviter?



## EPISTRE XCIV.

### ARGUMENT.

1. *Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.*
2. *De leur usage.*

1. **Q**U'ELQUES-UNS n'ont fait estat que de cette partie de la Philosophie qui donne à chaque person-

ne les enseignemens qui luy sont propres, & qui ne s'amuse point à former l'homme en general. Ils n'ont estimé que cette partie de la Philosophie qui enseigne à l'homme comment il doit viure avec sa femme ; au Pere comment il doit éleuer ses enfans ; au Maistre comment il doit gouverner ses seruiteurs ; & ont reiecté toutes les autres, s'imaginans qu'elles estoient inutiles & incapables de nous profiter ; comme si quelqu'un nous pouuoit donner de bons Conseils, pour vne partie de la vie, s'il n'auoit eu auparauant vne connoissance entiere de toute la vie. Au contraire Ariston Philosophe Stoïcien estime que cette partie de la Philosophie n'est point du tout considerable, & qu'elle ne va pas iusqu'au cœur, Mais il dit que celle qui ne s'occupe point à donner des instructions particulieres, apporte de grands aduantages, que les maximes generales de la Philosophie établissent le souuerain bien, & que quiconque en a connoissance, se peut prescrire luy-mesme ce qu'il faut faire en chaque chose. Comme celui qui apprend à tirer, tasche du commencement de donner tousiours en vn certain lieu & forme sa main & son bras, pour y enuoyer tout droit son tard ou sa flèche ; Mais lors que par le travail &

## 28 SVITTE DES EPIST:

par l'exercice il a enfin acquis cette habitude, il s'en sert par tout où il luy prend enuie de tirer, car il a appris de frapper non pas vne chose ou vne autre, mais tout ce qui luy viendra dans l'esprit. Ainsi celuy qui s'est instruit pour toute sa vie, n'a point besoin de preceptes particuliers, puis qu'il sçait généralement toutes choses. Il n'importe qu'il ait appris comment il faut viure avec sa femme ou avec son fils, c'est assez qu'il ait appris à bien viure; Car cela comprend de quelle façon il faut viure avec sa femme & ses enfans. Veritablement Cleanthes estime que cette partie est vtile en quelque chose; mais qu'elle est foible d'elle-mesme, si elle ne tient à tout le corps: & qu'elle n'ait la connoissance des maximes generales de la Philosophie, & des principales choses qu'elle contient. On diuise donc ce discours en deux questions. Premièrement on demande si cette partie de la Philosophie est vtile ou inutile? Et enfin si elle suffit toute seule pour faire vn homme de bien, c'est à dire si elle est superflüë ou si elle rend les autres superflüës? Ceux à qui il semble que cette partie est inutile & superflüë, se seruent de ces argumens pour confirmer leur opinion. S'il y a, disent-ils, quelque chose deuant les yeux

qui empesche la veüe, il faut faire en sorte de l'oster; & si on ne l'oste pas, celuy-là sans doute perd son temps qui vous dit, vous marcherez ainsi, vous porterez-là vostre main. Tout de mesme si quelque chose aveugle l'ame, & l'empesche de connoistre ce qui est de son devoir, celuy-là ne fait rien du tout qui s'efforce de vous enseigner que vous viurez ainsi avec vostre Pere, & ainsi avec vostre femme. Car les preceptes particuliers ne seruiront iamais de rien tant que les tenebres de l'erreur seront respanduës dans vne ame; Mais quand on les aura dissipées, alors vous connoistrez clairement, ce que vous devez à chacun. Autrement ce n'est pas guerir vn homme, c'est seulement luy enseigner ce qu'il doit faire quand il sera guery. Vous montrez à vn pauvre à bien vser des richesses, mais comment voulez-vous qu'il se serue de vos instructions, tandis qu'il sera dans la pauvreté? Vous montrez à vn miserable qui meurt de faim, ce qu'il doit faire quand il sera rassasié; Ostez luy plustost la faim qui luy deuore les entrailles. Je vous diray la mesme chose des vices, il les faut oster de l'ame, & non pas enseigner ce qu'il est impossible de faire tandis qu'ils demeureront dans l'ame. Si nous ne nous dépoüillons

## 30 SVITTE DES EPIST.

des fausses opinions qui nous tourmentent, ny l'aure ne comprendra iamais comment il faut se seruir de l'argent, ny le timide comment on peut mépriser les dangers. Il faut faire en sorte de luy imprimer dans l'ame que les richesses ne sont ny des biens ny des maux; il faut luy faire voir que les plus riches sont les plus miserables; que tout ce que craint le vulgaire, la douleur mesme & la mort, ne sont pas tant à craindre que l'on se figure, que mesme en la mort qui est vne loy commune & vne nécessité inéuitable, on trouue cette consolation, qu'on ne la souffre iamais deux fois; & que le remede de la douleur est de s'armer d'vne constance d'esprit qui se rend plus supportable tout ce qu'il a enduré courageusement; Que la douleur a cela de fauorable, que si elle est violente, elle ne peut estre de durée, & que si elle est de durée, elle ne peut estre violente; Qu'il faut enfin supporter constamment tout ce que nous impose la nécessité des choses du monde. Lors que par ces maximes vous luy aurez mis deuant les yeux l'estat de sa condition; lors qu'il aura reconnu que ce n'est pas la volupté, mais seulement la nature qui compose l'heureuse vie; lors qu'il aura descouuert que la vertu est l'vnique bien de l'hom-

me, & que le vice est le seul mal qu'il se doit mettre en peine d'éviter; enfin lors qu'il aura compris que toutes les autres choses comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les commandemens sont des choses indifferentes, & qu'on ne les doit cōpter ni entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de personne qui luy enseigne comment il faut qu'il marche, de quelle façon il doit manger, ce qui est du denoir de l'homme, de la femme, de celuy qui est marié & de celuy qui ne l'est point. Car enfin ceux qui donnent des Leçons si exactes de toutes ces choses, ne les peuvent pratiquer eux-mesmes. Le Precepteur les enseigne à son écolier, la bonne femme aux petits enfans; Et vn maistre qui se met tousiours en colere, tasche de faire comprendre qu'il ne se faut point metre en colere. Si vous entrez dās vne Eschole, vous trouuerez que l'on enseigne aux enfans tout ce que les Philosophes agitent avec vn visage si serieux? Enfin enseignerez-vous des choses manifestes & connuës de tout le monde, ou seulement des choses douteuses? Pour les choses connuës il n'est pas besoin de les enseigner; Et l'on n'adjoste point de croyance à celuy qui en enseigne de douteuses. Il n'est donc pas necessaire de

donner des enseignemens. C'est pourquoy vous devez obseruer cette methode en instruisant, d'appuyer par de bonnes preuues les choses obscures & douteuses que vous enseignez; & les raisons que vous en apporterez, seront fortes & conuainquantes d'elles-mesmes. Vous vous gouuernerez ainsi avec vn Amy (pouuez-vous dire) ainsi avec vn Citoyen, ainsi avec vn compagnon, pourquoy? Parce que cela est iuste; La Iustice mesme me fait cette Leçon, ie trouue en cela vne équité desirable d'elle-mesme, à laquelle nous ne sommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompense. Enfin ie trouue que celuy-là n'est pas iuste, qui aime autre chose en cette vertu qu'elle mesme. Quand ie me suis persuadé tout cela, & que ie me le suis imprimé dans l'ame, de quoy profitent des preceptes qui instruisent seulement vne personne desia instruite? C'est vne chose inutile de donner des preceptes à vn homme qui les sçait desia; & ce n'est pas faire assez que d'en donner à vn ignorant, car il doit apprendre non seulement ce qu'on luy enseigne, mais aussi pourquoy on l'enseigne. Mais à qui les preceptes sont-ils necessaires? à celuy qui a les veritables opinions touchant le bien & le mal, ou à celuy qui ne les a

pas ? Celuy qui ne les a pas, ne recevra de vous aucun secours par ce qu'il aura desfa les oreilles pleines d'un bruit contraire à vos enseignemens: Et celuy qui a vne parfaite connoissance de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer, sçait bien ce qu'il est obligé de faire, sans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainsi l'on peut mépriser avec raison cette partie de la Philosophie qui s'occupe à donner des enseignemens. Il y a deux choses qui sont cause des fautes que nous commettons: Ou nous avons dans l'esprit vne certaine malice qui s'y est contractée par de mauuaises opinions, ou quand mesme il ne seroit point préoccupé par l'erreur, il y est disposé, il y est enclin, & se laisse bien-tost corrompre par vne apparence qui l'entraîne, où il ne faudroit pas qu'il allast. C'est pourquoy si nostre ame est malade, nous de-uons nous efforcer de la guerir, & de la purger de ses vices: Ou si elle n'est pas malade, & qu'elle ait seulement de la disposition au mal, il faut le preuenir par les remedes. Or les maximes, & les decrets de la Philosophie font l'un & l'autre: Et partant les preceptes particuliers sont inutiles. D'ailleurs si nous voulons nous obliger de donner des preceptes à chacun en particulier, nous entreprenons

## 34 SVITTE DES EPIST.

vne besogne qui n'aura iamais de fin. Carnous deuons donner d'autres aduis à vn vsurier qu'à vn Laboureur ; d'autres à vn Marchand qu'à vn homme de Cour, d'autres à celuy qui ayme les pareils, qu'à celuy qui ayme les inferieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage , que vous enseigniez comment il faudra viure avec vne femme que l'on aura espou- sée fille, comment avec vne autre qui aura desia esté mariée, comment avec vne riche, & comment avec celle qui ne vous aura rien apporté en mariage. Mais pensez-vous qu'il n'y ait point de diffé- rence entre vne femme sterile, & celle qui ne l'est pas ; entre vne femme âgée, & vne ieune fille, entre vne mere & vne marastre ? Il est sans doute impossible de s'imaginer toutes ces diuerses especes, & cepédant chacune en particulier veut des preceptes particuliers, Mais les loix de la Philosophie sont courtes & ne laissent pas d'embrasser toutes ces choses. Ad- joustez à cela que les preceptes du Sage doiuent estre limitez & certains: S'il y en a que l'on ne puisse limiter, ils n'ont pas la marque de la Sageffe, qui connoist les bornes de toutes les choses. Il faut donc que cette partie de la Philosophie, de qui toute la fonction est de donner des pre- ceptes particuliers, soit ostée hors du

commerce, par ce qu'elle ne peut donner  
 à beaucoup de monde ce qu'elle promet à  
 peu de personnes. Mais au contraire la  
 sagesse respand ses faueurs de tous costez  
 & veut estre utile à tous les hommes. Il  
 n'y a point de difference entre la folie de  
 tout le monde, & celle dont les Medecins  
 entreprennent la guerison, sinon que  
 l'une procede de la corruption des hu-  
 meurs, & que l'autre prend naissance de  
 la fausseté des opinions. L'une tire les  
 causes de la fureur, de l'indisposition des  
 corps, & l'autre est vne maladie d'esprit.  
 Si quelqu'un vouloit apprendre à vn fu-  
 rieux de quelle façon il doit parler & de  
 quelle façon il doit marcher, comme il  
 se doit gouverner en public, & comment  
 en particulier, il seroit sans doute plus  
 insensé que celuy qu'il vouloit instruire.  
 Il faut premierement purger la melan-  
 cholic & oster les causes du mal. On doit  
 faire la mesme chose en cette autre fu-  
 reur de l'esprit, il faut l'arracher de son  
 siege; Autrement tous les aduertissemens  
 seront inutiles, & qui se voudra mêler  
 d'instruire perdra son temps & ses paro-  
 les. Voila les raisons d'Ariston? mais  
 nous donnerons des responcees particu-  
 lieres à chacune en particulier. Je respon-  
 dray premierement à ce qu'il dit que s'il  
 y a quelque chose deuant les yeux qui

empesche la veuë, il faut necessairement l'oster. Je confesse que l'œil n'a point besoin de precepte pour voir, mais de remedes qui nettoient la veuë & en ostent l'empeschement. Car c'est par la nature que nous voyons, & celuy qui oste l'obstacle de la veuë, ne fait que luy rendre son vsage: mais la nature ne nous enseigne pas ce qu'il faut faire en chaque chose, & ce qui est du deuoir de chaque homme en particulier. Au reste celuy à qui l'on vient d'oster vne taye, n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veuë, mais celuy qu'on vient de guerir du vice, en peut en mesme temps guerir les autres. Il n'est pas besoin d'exhortations ny de conseils pour faire connoistre à l'œil la difference des couleurs, il distinguera bien le noir d'auec le blanc sans que personne l'en avertisse; Au contraire l'esprit a besoin de quantité d'enseignemens pour regarder sainement ce qu'il faut faire dans la vie: Apres tout le Medecin ne traite pas seulement les yeux malades, mais il donne encore des avis pour leur conseruation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encores foibles vous alliez tout d'un coup au grand iour; prenez l'ombre en sortant de l'obscurité de la chambre; apres cela donnez-vous vn peu plus de hardiesse, &

accoustumez-vous peu à peu au grand jour. Ne vous mettez point à l'estude aussi tost apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils sont encore bouffis & enfléz, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au visage. Il d'ône quantité de semblables avis qui ne profitent pas moins que les medicamens; Et enfin la Medecine adjouste les conseils aux remedes. L'erreur, dit-on, est cause des fautes que nous commettons; mais les preceptes ne l'arrachent pas de nostre ame, & ne renuersent pas les fausses opinions que nous auons des biens ou des maux. Je confesse que les preceptes seuls ne sont pas capables d'eux mesmes de destourner l'ame d'une mauuaise opinion, mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils ne puissent pas profiter si on n'y adjouste d'autres choses. Premièrement ils rafraischissent la memoire, & en suite ils produisent cet effect, que les choses qu'on ne void que confusément dans le general, sont considerées plus exactement quand elles sont diuisées. Vous pourriez dire le mesme que toutes les consolations & les exhortations sont inutiles. Cependant elles ne sont pas inutiles, ny par consequent les aduertissemens. C'est vne folie, dit-on, de prescrire à vn malade ce qu'il doit faire quand

## 38 SVITTE DES EPIST.

il sera en santé, puis qu'il faut auparavant luy faire recouurer la santé, sans laquelle tous les preceptes qu'on luy donne, seront vains & inutiles. Mais ne se trouue-il pas quelque chose de commun aux malades & aux sains dont on peut leur donner auis, comme de ne manger point trop viste, & d'euiter le trop grand traual? Il y-a des preceptes pour le pauvre & pour le riche qui sont communs à tous deux. Guerissez l'auarice, dit Ariston, & vous n'aurez plus besoin de conseiller ny le pauvre ny le riche, quand ils n'auront plus de conuoitise: Mais n'est-ce pas autre chose de ne desirer point de richesses, & autre chose de bien vser des richesses, dont la mesure n'est point conuë par les auares, ny l'usage par les prodigues? Ostez, dit-on, les erreurs, & les preceptes seront inutiles: Cela est faux. Car supposons que l'auarice se soit eslargie, que la prodigalité se soit resserrée, que la temerité ait pris vn frein, & qu'on ait donné des éperons à la timidité & à la paresse; encore est-il necessaire d'apprendre ce qu'il faut faire, & comment nous deuons agir quand nous sommes dépoüillez des vices. Les aduertissemens, & dit il, ne produiront aucun effect contre les vices inueteréz. Veritablement les medecines ne peuent

rien sur les maladies incurables. Et toutesfois on ne laisse pas de s'en seruir en quelques-vnes pour remede, & pour soulagement en d'autres. Mais quand la Philosophie entiere feroit des efforts inutiles, & qu'elle employeroit en vain toute sa puissance, pour arracher vne maladie qui auroit vicilly dans l'ame, & qui s'y seroit confirmée, il ne faut pas conclure de là qu'elle ne scauroit rien guerir par ce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que sert, dit le mesme Philosophe d'enseigner des choses conuës? Cela sans doute profite beaucoup, car quelquesfois nous auons des connoissances, & nous ne pensons pas les auoir. La remonstrance n'enseigne pas, mais elle aduertit, mais elle excite le courage, mais elle entretient la memoire, & empesche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choses qui sont neantmoins deuant nos yeux. La remonstrance est vne espee d'exhortation, l'ame dissimule souuent & feint de ne connoistre pas ce qu'elle connoist; C'est pourquoy il luy faut faire vne image & luy donner comme vne nouvelle connoissance des choses les plus conuës. Il se faut mettre icy en memoire ce que disoit Caluius, contre Vatinius; Vous scauez que l'on a fait vne grande

## 40 SVITTE DES EPIST.

brigue, & chacun sçait que vous le sçau-  
 vez. Vous sçavez qu'il faut auoir les  
 amitez en vne sainte veneration, & ce-  
 pendant vous n'en faites rien. Vous sçavez  
 que celuy-là est vn meschant qui  
 veut que la femme soit pudique & qui  
 va corrompre la pudicité des autres.  
 Comme vous sçavez qu'elle ne doit  
 point auoir d'adultere, vous sçavez aussi  
 que vous ne deuriez point auoir de con-  
 cubine, & neantmoins vous en auez  
 vne. Il est donc necessaire de rappeler vo-  
 stre memoire, & qu'elle soit tousiours  
 deuant vos yeux. Nous deuons souuent  
 parler des choses qui peuuent nous estre  
 salutaires, non seulement afin que nous  
 les connoissions, mais afin que nous les  
 trouuions tousiours prestes, & que nous  
 puissions nous en seruir aux occasions.  
 Adioustez à cela que ce qui est desia  
 connu se fait encore mieux connoistre.  
 Si ce que vous enseignez, est douteux, dit  
 le mesme Philosophe, il faut que vous  
 apportiez des preuues; Et par conse-  
 quent ce seront ces preuues qui profite-  
 ront, & non pas les preceptes. Mais n'ar-  
 rive il pas souuent que mesme sans tou-  
 tes ces preuues, l'autorité de celuy qui  
 instruit, est vtile & profitable? Les res-  
 ponces des Iuriconsultes sont suiuiues,  
 encore qu'on n'en rende point les rai-

## DE SENEQUE. 41

sons. Dauantage les preceptes ont d'eux-mesmes beaucoup de force, si on les comprend en quelques Vers, ou qu'on les resserre comme vne sentence en peu de paroles de Prose, à l'exemple de ceux-cy qui sont de Caton. *N'accepte point les choses inutiles, mais seulement les necessaires. Quand on n'accepteroit qu'un liard, les choses dont on n'a point besoin, c'est tousiours les accepter trop cher.* Ainsi ces preceptes qui ont esté rendus par les Oracles ou les autres semblables sont compris en peu de paroles, *Mesnage le temps. Connois-toy toy-mesme.* Mais quand quelqu'un vous dira ces Vers, en demanderez-vous la raison?

*L'oubly guerit les iniures.*

*La fortune ayde les grands cœurs.*

*Le paresseux se nuist soy-mesme.*

Certes toutes les choses semblables n'ont point besoin d'Auocat, elles entrent facilement dans nos sentimens; & par elles seules elles se rendent vtils & profitables. Il y a dans toutes les ames des semences des choses honnestes, qui se recueillent par les aduertissemens, comme vne estincelle s'estend & produit vne grande flamme par vn petit souffle de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu, elle ne manque pas de s'élever & de paroistre en mesme temps.

## 42 SVITTE DES EPIST.

Enfin nous auons dans l'ame quelques choses, mais nous ne pouuons si promptement les trouuer: Et aussi-tost que l'on en parle, elles se presentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui sont respanduës en diuers lieux, qu'un esprit pesant & qui manque d'exercice, ne peut recueillir de luy-mesme. Il faut donc les ramasser, & les assembler ensemble, afin qu'elles ayent plus de vigueur, & qu'elles donnent à cét esprit vn plus grand secours. Que si les preceptes ne seruent de rien, il faut mespriser toutes les façons d'instruire, il faut nous contenter de la seule nature. Ceux qui parlent de la sorte, ne prennent pas garde qu'il y en a qui ont l'esprit prompt & esleué, que d'autres sont grossiers & pesans, & qu'enfin les vns sont plus subtils & plus ingenieux que les autres. La force de l'esprit reçoit sa nourriture & son accroissement des preceptes. Ainsi il adjouste de nouvelles persuasions à celles qui sont nées avec luy, & corrige par ce moyen ses deprauations & ses erreurs. Si quelqu'un, dit nostre Philosophe, n'a pas les veritables maximes, à quoy luy seruiront les preceptes & les aduertissemens tandis qu'il est enuveloppé dans les vices? Ils seruiront sans doute à l'en deliurer, car la bonté de la nature n'est pas

esteinte en luy, elle est seulement offuquée & abbatuë; elle fait mesme des efforts pour se releuer, & resiste de toutes ses forces contre le mal. Mais quand elle a trouué du secours, & qu'elle est appuyée des preceptes, elle reprend vne vigueur toute nouvelle, pourueu que la contagion du vice l'ait seulement infectée; & qu'elle ne luy ait pas osté la vie. Car alors la Philosophie secouruë de toutes ses forces, ne seroit pas capable de la restablir. Mais quelle difference trouuez-vous entre les maximes, & les preceptes de la Philosophie, si ce n'est que les maximes sont des preceptes generaux, & que les autres sont particuliers; les vns & les autres donnent des enseignemens, mais les vns en donnent en general, & les autres en particulier. Si que!qu'un, dit-il, a les bonnes & les veritables maximes, c'est vne chose superfluë que de luy donner des aduertissemens. Non, non, il n'en est pas ainsi: Car bien qu'il ait appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas encore comme il deuroit. Et certes ce ne sont pas seulement nos passions qui nous empeschent de faire les bonnes choses, c'est aussi le peu de connoissance que nous auons de ce qu'il faut faire en chaque occasion. Veritablement nous pouons

## 44 SVITTE DES EPIST.

avoir l'esprit bien fait & bien disposé, mais bien souuent il est paresseux; & par ce qu'il manque d'exercice, il ne peut trouuer de luy-mesme les veritables voyes qu'un petit aduertissement luy decouure. Ostez, dit Ariston, les fausses opinions que l'on a des biens & des maux, substituez les bonnes en leur place, & alors les aduertissemens ne trouueront rien à faire. Sans doute l'ame peut receuoir quelque regle par ce moyen, mais il ne suffit pas tout seul pour la mettre dans le bon chemin. Car encore qu'on ait monstré par de bons argumens en quoy consistent les biens & les maux; Toutesfois les preceptes trouuent encore de l'employ; La Prudence & la Justice ont leurs devoirs & leurs Offices; & les preceptes les font connoistre. D'auantage le iugement qu'on fait du bien ou du mal, c'est à dire de la vertu ou du vice est confirmé par la pratique des devoirs où les enseignemens nous conduisent, car les vns & les autres ont de la correspondance, & les vns ne peuuent aller deuant, que les autres ne les suivent, gardant inuiolablement cet ordre, que les preceptes generaux vont toujours les premiers. Mais, dit-on, les preceptes sont infinis. Je responds que cela est faux; car les preceptes des choses de

consequence & des choses necessaires ne sont pas infinis. Ils ont veritablement quelques legeres differences selon l'occurrence du temps, des lieux & des personnes, mais encore donne-on pour tout cela des preceptes generaux. Personne, dit-il, ne peut guerir la fureur par les preceptes, ny par consequent la malice & la deprauiation de l'ame. Cela sans doute n'a point de rapport, & est entierement dissemblable; Car si vous otez la fureur, vous rendez en mesme temps la sante. Mais aussi-tost que nous auons arraché de l'ame les mauuaises opinions, nous ne voyons pas entore ce qu'il faut faire, & quand nous le verrions, l'aduertissement fortifie le sentiment veritable que nous auons du bien & du mal. Mais il est mesme faux de dire que les preceptes ne peuuent rien sur les furieux. Car s'ils n'ont pas tous seuls assez de force, au moins ils aydent à la guerison; Et la menace & la reprehension ont souuent retenu des furieux. Je parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'esprit, mais qui l'ont seulement égaré. Les Loix mesmes, dit Ariston, n'ont pas la force de nous faire faire ce que nous deuons; & que sont les Loix autre chose, que des preceptes mélez de menaces? Premièrement elles ne per-

## 46 SVITTE DES EPIST.

suadent point par ce qu'elles menacent; mais les Preceptes ne contraignent point, & ce qu'ils obtiennent, ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela les Loix destournent du crime par la crainte qu'elles donnent, & les Preceptes nous exhortent doucement à nostre deuoir. Adjoustez que les Loix seruent de beaucoup aux bonnes meurs, pourueu qu'elles ne fassent pas seulement des commandemens, mais qu'elles donnent encore des instructions. Je ne puis m'accorder en cela avec Possidonius, & ie n'approuue point ces longues Prefaces qui sont au deuant des Loix de Platon. Car il faut que la Loy soit conceuë en peu de paroles, afin que comme vne voix enuoyée du Ciel elle s'imprime plus facilement dans l'esprit de tous les hommes. Il faut qu'elle commande en Souueraine, & qu'elle ne s'amuse point à disputer: Et apres tout ie ne voy rien de plus froid, ny de plus impertinent qu'une Loy qui ne marche qu'apres vn long preambule. Ordonnez, & dites-moy seulement ce que vous voulez que ie fasse, ie n'écoute pas pour m'instruire, mais pour obeïr. Elles sont donc vtils & profitables, & en effect vous reconnoistrez que les villes qui ont eu de mauuaises Loix, ont esté des Villes dé-

bauchées , & remplies de mauuaises meurs. Mais , me dira-t'on, elles ne profitent pas à tout le monde. La Philosophie mesme, toute-puissante qu'elle est, n'a pas neantmoins ce pouuoir. Cependant elle n'est pas vtile, ny incapable de former les ames ; Et qu'est-ce aussi , que la philosophie que la Loy de la vie humaine ? Mais supposons que les Loix ne profitent pas ; Il ne s'ensuit pas de là que les aduertissemens ne profitent point. Ou bien il faudra que vous disiez que les consolations, les persuasions, les exhortations, les reprimandes, les reproches, les loüanges ne peuuent produire aucuns effets. Toutes ces choses sont des especes d'aduertissement , c'est par leur moyen qu'on arriue à l'estat de perfection. Il n'y a rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choses ; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en sont égarez , & qui panchoient du costé des vices, que la conuersation des gens de bien. Elle s'insinuë peu à peu dans les cœurs ; & les voir & les entendre souuent, nous tient lieu d'instruction, & a la mesme force que les preceptes. Enfin la rencontre seule des Sages est vtile, & l'on peut apprendre quelque chose d'un homme vertueux encore qu'il ne parle point. Mais

## 48 SVITTE DES EPIST.

ie ne pourrois pas dire si facilement comment cela profite, que ie sens qu'il a profité. Il se trouue quelques petits animaux, dit rhedon, dont on ne sent point les piqueures, tant leur aiguillon est subtil & délié. Il n'y a que la tumeur qui découvre qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur mesme on ne void les marques d'aucune piqueure. La mesme chose vous arriuera dans la conuersation des Sages, vous ne reconnoistrez pas de quelle façon, & en quel temps elle a commencé à vous estre profitable, mais vous reconnoistrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous, peut seruir tout ce discours? à vous faire comprendre que si vous faites souuent reflexion sur les bons preceptes, ils vous seront aussi profitables que les bons exemples. Pithagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples ou qui regardent de plus pres les simulacres des Dieux, ou qui attendent la responce de l'Oracle, sentent que leur esprit se change & deuiet tout autre qu'il n'estoit. Mais qui me pourroit nier que mesmes les plus ignorans, & les plus stupides sont vilement touchez par certains preceptes? Comme de ces sentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces. *Rien de trop.*

D'aucun

*D'aucun profit l'auare ne se saouille ,  
Attends d'autruy , ce que tu fais aux autres.*

Cela nous donne comme vn grand coup, quand nous l'entendons, il n'est pas permis d'en douter, ny d'en demander la raison. Tant il est indubitable que la verité n'a que faire de raisons, & est assez forte toute seule pour faire impression dans les cœurs. Mais si le respect a la force de retenir les esprits & de reprimer les vices, pourquoy l'aduertissement n'en seroit-il pas capable? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy non l'aduertissement, quand mesme il ne se seruiroit que des preceptes tous simples? L'aduertissement le plus fort, & qui penetre plus auant, est celuy qui confirme par des raisons ce qu'il enseigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque chose, & quel fruit en doit attendre celuy qui obeit aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut aussi par les remonstrances; Or on profite par les commandemens vtiles, & par consequent par les remonstrances. On diuise la vertu en deux parties, en la contemplation de la verité, & en l'action. L'enseignement nous excite à la contemplation, la remonstrance à l'action; & l'action iuste exerce & montre tout ensemble la Vertu. Or si celuy qui persuade, profite à celuy qui va fai-

re quelque chose, pourquoy celuy qui remonstre, ne profitera-il pas de la mesme sorte? Si donc la bonne action est necessaire pour faire voir la vertu, & que la remonstrance enseigne les bonnes actions, il ne faut point douter que la remonstrance ne soit necessaire à la vertu. Il y a deux choses qui donnent à l'esprit beaucoup de force, la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonstrance fait l'un & l'autre; car on luy adjouste de la foy, & alors l'ame en devient plus hardie & se remplit de confiance. Et partant la remonstrance ou l'aduertissement n'est pas inutile. M. Agrippa cét homme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciuiles auoient rendus puissans & renommez, fut seul estimé heureux de tout le monde, auoit accoustumé de dire qu'il denoit beaucoup à cette sentence, *que les plus petites choses deviennent grandes par la conuerse, & par la paix; & que les plus grandes se ruinent par la discorde & par la guerre.* Enfin, il disoit que par cette sentence il estoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces sortes de discours qui s'introduisent familièrement dans l'ame, la peuent former, pourquoy cette partie de la Philosophie qui ne consiste qu'en de semblables discours, ne fera-elle pas la mesme chose? Vne partie de la vertu consiste en instruction, & vne partie en actiō;

Car il faut que vous appreniez , & que vous confirmiez par vostre action , ce que vous avez appris. Que si cela est ainſi, non ſeulement les maximes generales des Philoſophes ſont profitables ; mais encore les preceptes qui repriment , & qui emprifonnent nos paſſions , comme ſi c'eſtoit par vn Arrest. La Philoſophie, dit Arifton, eſt diuiſée en la ſcience, & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a appriſe , & qui a connu par ſon moyen ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éuiter, n'eſt pas neantmoins encore ſage , ſi ſon eſprit ne s'eſt transformé en ces choſes meſmes qu'il a appriſes. Or cette troiſieſme partie qui conſiſte en enſeignemēs, dépend des maximes generales & de l'habitude : Et partant elle n'eſt pas neceſſaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choſes ſuffiſent. Il faut donc conclurre de là que les conſolations ne ſeront pas neceſſaires, parce qu'elles procedent tout de meſme de ces deux choſes ? Il faut donc conclurre le meſme des exhortations, de la perſuaſion, & des raiſonnemens, puis que tout cela vient auſſi de l'habitude & de l'exercice d'vn bon eſprit. Mais encore que toutes ces choſes viennent de l'habitude de l'ame; Toutesfois cette bonne habitude de l'ame vient elle meſme des maximes & des preceptes. Dauantage ce que vous dites, eſt d'vn homme de ſa par-

fait, & qui est arriué au faiste de la felicité humaine, où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il est necessaire de monstret à celuy qui est encor imparfait, & qui commence neantmoins à profiter, quelle voye il doit tenir dans les choses qu'il faut qu'il fasse. Peut-estre que sans les aduertissemens, la Sageffe pourra elle mesme s'ouuir cette voye, lors qu'elle aura mené vn esprit si auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'vn porte le flambeau deuant les foibles pour leur monstret le chemin. Il est besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éuiter. Car si l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de soy-mesme ce qu'il faut faire, comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes; on ne pourra iamais arriuer à ce poinct, qu'on puisse estre content de soy-mesme. Il faut donc que l'on nous conduise, lors que nous commençons à pouuoir nous mesmes nous conduire. Les enfans apprennent suivant les regles qu'on leur donne; On leur tient au commencement les doigts; & la main du Maistre les conduit sur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vn exemple pour l'imiter, & pour former là-dessus leur main. Ainsi nostre esprit reçoit beaucoup de secours, quand il est in-

struit par regles, & qu'on luy donne vn  
 modelle qu'il puisse suiure. Voila les cho-  
 ses par lesquelles on peut prouuer que cette  
 partie de la Philosophie n'est pas inutile.  
 Mais on demande apres cela si elle suffit  
 toute seule pour faire vn Sage? Nous par-  
 lerons vne autre fois sur ce sujet. Cepen-  
 dant, sans nous amuser dauantage à ces ar-  
 gumens, ne semble-il pas que nous ayons  
 besoin d'vn Maistre qui nous donne des  
 Preceptes contre les enseignemens du peu-  
 ple?

II. Il n'y a point de parole qui frappe  
 impunément nos oreilles. Ceux qui font  
 pour nous des souhaits, nous nuisent; &  
 ceux-là nous nuisent encore qui nous  
 donnent des maledictions. Car les maledi-  
 ctions des vns nous impriment dans l'ame  
 de fausses etraintes; & l'amour des autres  
 nous instruit mal, en nous souhaitant du  
 bien, parce qu'il nous renuoye à des biens  
 éloignez, incertains & passagers, lors que  
 nous pouuons trouver nostre felicité dans  
 nostre maison. Ainsi nous ne pouuons nous  
 mettre dans le bon chemin. Nos parëns  
 nous en font prendre de mauuais; nos ser-  
 uiteurs font la mesme chose, personne ne  
 peche pour luy seul, mais il respand ses  
 erreurs sur son prochain, dont il en reçoit  
 de nouvelles. C'est ce qui est cause que les  
 vices de tout vn peuple, sont en chaque

## 54 SVITTE DES EPIST.

particulier, parce qu'il les a contractez en viuant avec le peuple, qui en rendant les autres pires, s'est rendu luy-mesme plus meschant. Il a appris le mal, & ensuite il l'a enseigné. Et enfin, la deprauiation est deuenüe prodigieuse, lors qu'on a ramassé comme en vn corps tout ce que chacun sçauoit de plus méchant. Il est donc necessaire, que nous ayons quelqu'vn qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repousse les bruits du vulgaire, & qui contredise les loüanges & les applaudissemens des peuples. Vous vous trompez si vous avez la croyance que les vices naissent avec nous, ils sont arriuez depuis nous; On les fait loger en nous, on les a poussez dans nos ames. Efforçons-nous donc par de frequentes remonstrances d'estouffer ces bruits & ces vaines opinions qui resonnent eternellemēt à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de cōmerce avec le vice, elle ne nous a point assujettis à ce mōstre, elle nous a fait naistre libres, & avec vne puissance souueraine. Elle n'a pas mis à decouuert ce qui peut irriter nostre auarice, elle a mis sous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriser. Elle a voulu que nous foulas-sions aux pieds tout ce qui est cause

qu'on nous foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teste haute & eleuée vers le Ciel, & a voulu que nous vissions tout ce qu'elle a fait de magnifique & d'admirable, le leuer, le coucher, le mouuement rapide du Ciel, qui nous decouure durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuit les merueilles qui sont en luy; Le cours des Astres qui est lent, si vous le comparez au tout; mais que vous iugerez rapide, si vous considererez les grands espaces qu'ils parcourent sans repos, & avec vne si grande vitesse; Les Éclypsés du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel, soit qu'elles viennent selon l'ordre qui leur a esté prescrit; soit qu'elles naissent subitement, cōme ces longues traînées de feu, qu'on void de nuit: Ces éclairs qui sortēt sans coup & sans bruit du Ciel, & reuouert, ces Colonnes, ces Poultrés, & tant d'autres simulachres de flammes. La nature a mis au dessus de nous toutes ces choses, & a caché sous la terre l'or, l'argent, & mesme le fer qui nous oste tousiours la paix, à cause de ces deux autres metaux. Enfin, la nature les a cachés comme si elle ne pouuoit nous les confier qu'avec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui est l'origine de nos desordres & de nos querelles; &

## 56 SVITTE DES EPIST.

apres auoir remué le grand fardeau de la terre, nous en auons tiré les causes de tant de dangers & les instrumens de nos miseres. Nous auons mis entre les mains de la fortune les maux qu'elle répand dessus nous; & nous ne rougissons pas d'auoir mis si haut ce que la nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous sçauoir combien cette lueur qui touche vos yeux, est fausse? Il n'y a rien de plus sale, il n'y a rien de plus obscur, que l'or & l'argent, tandis qu'ils sont encoré plongez & enseuelis dans leur fange. En effect, lors qu'on les tire des tenebres des mines, lors qu'on les façonne, & qu'on les separe de leurs impuretez, il n'y a rien de plus difforme, & de plus desagreceable. Regardez mesme les ouuriers qui travaillent à nettoyer cette espece de terre sterile & sans forme, vous verrez de quelle façon ils sont enfumez; à peine les prendriez vous pour des hommes. Cependant ces choses soüillent dauantage l'esprit que le corps; & il y a encore plus de saleté & d'ordure en celuy qui les possède qu'en celuy qui y travaille. Il est donc necessaire d'estre instruit, & d'auoir ensuite vn homme de bon sens, qui parmy le bruit des erreurs & des fausses opinions, vous fasse pour le moins entendre vne seule voix

veritable. Mais quelle sera cette voix ?  
 Ce sera celle qui apres que vous aurez  
 esté estourdy par tant de bruits qui ne  
 parlent que d'ambition, vous soufflera  
 aux oreilles des paroles salutaires. Ce  
 sera celle qui vous dira, que vous n'a-  
 vez pas sujet de porter envie à ceux que  
 le peuple appelle grands & heureux, qu'il  
 ne faut pas que les applaudissemens des  
 peuples ayent la force de vous oster ce  
 bon sens, & cet estat tranquille qui se  
 reneontre tousiours dans vne ame bien-  
 faite; *Qu'il ne faut pas que cet homme*  
*paré de la Pourpre, & deuant qui l'on*  
*porte les faisceaux, vous fasse mépriser*  
*vostre repos; Que vous ne deuez pas esti-*  
*mer plus heureux celuy à qui l'on fait*  
*faire place dans les rues, que ceux que*  
*l'Huissier fait retirer de son chemin*  
*pour le faire passer plus à l'aise & plus*  
*honorablement. Si vous voulez auoir vñ*  
*Empire qui vous soit vtile, & qui ne*  
*soit fascheux à personne, chassez les vi-*  
*ces. On en trouue plusieurs qui mettent*  
*le feu dans les Villes, qui renuersent des*  
*forteresses que des siecles n'auoient pñ*  
*abatre, qui font des leuées de terre aussi*  
*hautes que des Tours, & qui font choir*  
*par la force de leurs machines des ma-*  
*railles éleuées à vne hauteur prodigieu-*  
*se. Il s'en trouue plusieurs qui chassent*

deuant eux de grandes armées, qui barrent tousiours leurs ennemis, & qui passent iusqu'aux bouts du monde; couverts & soüillez du sang des Peuples. Mais ceux là mesmes sont vaincus par leur conuoitise, en mesme-temps qu'ils sont vainqueurs de leurs ennemis. Personne ne leur a resisté, quand ils ont commencé à prestre; mais aussi ils n'ont resisté ny à l'ambition, ny à la cruauté; & quand ils persecutoient les autres, ils estoient eux-mesmes persecutez. Vne furieuse ambition de ruïner des peuples Estrangers, tourmentoit le malheureux Alexandre, & l'enuoyoit comme son esclau en des pays inconnus. Pensez-vous que ce Prince soit en son bon sens qui commence ses destructions & ses meurtres par la Grece mesme où il auoit esté élevé, qui oste à tout le monde ce qu'il a de plus precieux, qui contrainc Lacedemone de luy obeyr, & Athenes de se taire? Non content de la ruyne de tant de Villes, que Philippes auoit vaincüs ou achetées, il va en d'autres lieux en ruyner de nouvelles. Il porte la guerre par tout le monde; sa cruauté ne se peut assouuir nulle part, & ressemble aux bestes sauages qui en déchirent dauantage que leur faim ne leur en demande. Il a desia fait vn seul Estat de plusieurs

Royaumes ; Desia les Grecs & les Perles le craignent ; Desia les Nations qui estoient libres durant le regne de Darius, en reçoivent le joug ; Et neantmoins au delà de l'Océan & du Soleil, il n'est pas encore satisfait, & il se fasche d'arrestter le cours de ses victoires sur les traces d'Hercule & de Bacchus, enfin il veut faire violence à la Nature. Cét ambitieux ne veut pas aller ; mais il n'a pas la puissance de s'arrester ; Il est comme les choses pesantes que l'on jette de haut en bas ; elles ne sçauroient s'arrester qu'elles ne soient tombées à terre. Ce ne fut *mesme* ny la vertu ny la raison, qui persuada à Pompée ou les guerres civiles, ou les guerres estrangeres. Mais vn amour desordonné d'une grandeur imaginaire le poussoit tantost en Espagne contre Sertorius, & le iettoit tantost en Mer pour la purger de Corsaires. Il se faisoit des pretextes de toutes ces choses pour faire durer sa puissance. *Qui* l'attira en Afrique, & dans le Septentrion ? *Qui* le fit marcher contre Mithridate ? *Qui* le fit aller dans l'Armenie, & dans tous les coins de l'Asie ? Vne passion immodérée de s'agrandir, parce qu'il ne se trouuoit pas assez grand, lors que tout le monde l'appelloit grand. *Qui* poussa Cesar à se perdre & à perdre la Republi-

que ? La gloire & l'ambition ; & cét insatiable desir de se voir élevé par dessus les autres. Il n'en pût souffrir vn seul devant luy, bien que la Republique mesme en souffrît deux au dessus d'elle. Quoy pensez-vous que Marius qui ne fut qu'vne fois Consul, car il n'obtint qu'vn Consulat & emporta les autres de force ? Pensez-vous, dis-je, qu'il ait esté poussé par vn mouuement de vertu parmy de si grands perils, lors qu'il tailloit en pieces les Teutons & les Cimbres, & qu'il poursuiuoit Iugurthe par les deserts de l'Afrique, Marius conduisoit l'armée, & l'ambition Marius. Cependant que ces ambitieux ébranloient tout le monde, il estoient eux-mesmes renuersez par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner avec eux tout ce qu'ils emportent; mais qui tournent au parauant eux mesmes, & qui vôt d'vne plus grâde force parce qu'il n'y a riē en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy apres auoir esté pernicieux à beaucoup de monde, enfin ils ressentent eux-mesmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'vn deuienne heureux par les infortunes d'autruy. Vous deuez rejetten

tous ces exemples que l'on vous met devant les yeux, & dont on frappe vos oreilles. Vous devez purger vostre cœur de tous les mauvais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit usurpée sur elle, afin qu'elle en chasse les mensonges agreables; qu'elle nous separe du peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle fasse reuenir dans nostre ame les bons & les veritables sentimens. Et certes, c'est vn effet de la sagesse de reuenir à soy-mesme, & de se laisser ramener aux mesmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'est estre à demy guery que de s'estre separé des mauvais Conseillers, & de ces dangereuses compagnies où chacun nuit à son compagnon. Mais afin que vous connoissiez combien cela est vray. Considerez que chacun vit en public d'vne autre façon qu'en particulier. Veritablement la solitude ne scauroit pas d'elle-mesme nous enseigner l'innocence; & les champs ne nous enseignent pas la moderation, & la sobriété. Mais lors que nous n'auons plus de tesmoins ny de spectateurs, alors on void disparaistre les vices dont le plaisir est de se monstrer & d'estre veus. Car, dites-moy, ie vous prie, qui se voudroit reuestir de:

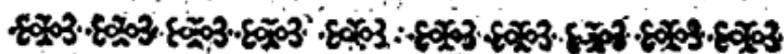
**62 SUITE DES EPIST.**

la pourpre pour ne la faire voir à personne ? **Quis** en la passion de se faire servir en vaisselle d'or, afin de manger en secret ? **Qui** est celuy qui estant seul dans les champs, couché à l'ombre d'un arbre, a voulu déployer ses beaux meubles, & les marques de sa dissolution ? Certes il n'y a point d'homme qui veuille faire le magnifique pour soy seulement, ny mesme pour un petit nombre de ses amis. Mais selon le nombre & la qualité des personnes qui le regardent, il fait montre de ses vanitez, & de l'appareil de ses vices. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent, & qui nous admirent, ne seruent d'amorce à nos vices, & ne soient coupables de nos folies. Vous ferez en sorte que nous n'aurons plus de convoitises, si vous pouvez faire en sorte que l'on ne nous voye point. L'Ambition, le Luxe & l'Orgueil ont sans doute besoin d'un Theatre; mais enfin vous en guerez, si vous avez la force de les cacher. Si nous sommes donc obligez de demeurer au milieu du bruit des villes, ayons toujours auprès de nous quelque personne qui nous conseille, & qui s'opposant à ceux qui loient excessivement les grands biens, donne des lozianges à celuy qui se tient riche de peu de chose, & qui ne

## DE SENEQUE: 63

mesure les richesses que par le besoin qu'il en a. Que contre ceux qui élèvent si haut la faueur & la puissance, il vante le repos qu'on rencontre dans l'estude, & le plaisir que l'on trouue d'auoir retiré son ame de l'embarras des biens estrangers, & de l'auoir remise dans les siens. Qu'il fasse voir que ces hommes qui sont heureux au iugement du peuple, tremblent & sont toujours en crainte dans ce haut degré d'honneur perpetuellemēt enuïé; & qu'ils ont vne opiniõ d'eux-mesmes, bien differēte de celle des autres. Car ce qui semble élevé aux autres, ne leur paroist qu'vn precipice. C'est pourquoy ils tréblent, & meurent de crainte toutes les fois qu'ils retēt les yeux sur le precipice de leur grandeur. Ils se representēt sans cesse toutes ces diuerses cheutes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on est plus haut élevé. Alors ils redoutent ce qu'ils auoient desiré; Et cette mesme felicité qui les rend insupportables aux autres, leur est insupportable à eux-mesmes. Alors ils loüent ce doux repos qui ne dépend de personne. Leur splendeur leur est odieuse; ils cherchent vn chemin pour fuyr au milieu de leurs prosperitez. Alors vous verrez que la crainte les aura rendus Philosophes, & que dans leur mauuaise ser-

tune ils prendront de bons conseils : Car comme si la bonne fortune & le bon sens ne pouuoient s'accorder ensemble, nous sommes ordinairement plus sages dans nos malheurs, que dans nos prosperitez qui nous dépouillent de la raison, & nous ostent le iugement.



## EPISTRE XCV.

## A R G V M E N T.

1. *Il adionste quelque chose à l'Epistre precedente & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales, & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas tous seuls; mais qu'il les faut joindre ensemble.*
2. *Il monstre l'utilité des preceptes, & des images qu'on fait des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.*
3.  *O v s demandez que ie vous paye. aujourd'huy ce que ie*

## DE SENEQUE. 65

vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous escriue si cette partie de la Philosophie qui consiste en preceptes, & que les Grecs appellent Parenetique, suffit toute seule pour la perfection de la Sagesse. Je sçay bien que si ie vous refusois, vous prendriez mon refus en bonne part. Je vous en fais neantmoins vne promesse toute nouvelle. \* Et ie n'ay garde de violer \* Ou vne parole que ie vous ay publiquement bien, & donnée, mais vne autre fois ne demandez point vne chose que vous ne voudriez pas obtenir. Car nous demandons qu'on quelquelquefois avec empressement ce que ne venons refuserions si quelqu'un nous le ra pas presentoit. Que cela s'appelle legereté encore ou complaisance, on ne sçauroit mieux perir le punir l'vray ou l'autre qu'en promettant facilement. Nous desirerions faire coo-uerbe: re que nous voulons beaucoup de cho- Ne de- les que nous ne voulons pas en effect. mande Quelqu'un aura apporté vne longue Hi- point stoire escripte en lettre fort menüe; Et ce que apres en auoir leu vne bonne partie; il tu ne dira qu'il est prest de cesser si on le desi- vou- re, & neantmoins ceux qui vouldroient drois qu'il fût deuenu muet à l'heure mesme pas ob- qu'il a commençé à lire, ne laissent pas de tenir, luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne chose & nous en deman-

## 66. SVITTE DES EPIST.

dons vne autre. Nous dissimulons mes-  
 me avec les Dieux ; Nous ne leur disons  
 pas la verité en les priant ; Mais ou ils ne  
 nous exaucent point , ou bien ils ont pi-  
 tié de nous. Pour moy , i'ay resolu de  
 me vanger, sans vous faire aucune grace ;  
 & pour vostre punition ie veux vous  
 donner la peine de lire vne longue Let-  
 tre. Si sa lecture vous déplaist, dites que  
 vous vous estes procuré ce mal. Mettez-  
 vous au nombre de ceux qui sont perse-  
 cutez par la femme mesme qu'ils ont es-  
 poucée , apres l'auoir recherchée avec  
 de grandes passions ; entre ceux qui ne  
 sont pas en repos parmy les grandes ri-  
 chesses qu'ils ont acquises avec travail ;  
 entre ceux qui sont gésnez par les hon-  
 neurs qu'ils ont poursuiuis par tant de  
 brigues , & enfin entre tous les autres,  
 qui sont eux-mesmes causes de leurs in-  
 fortunes. Mais sans m'amuser à vous  
 faire vn exorde , i'entreray d'abord en  
 matiere. L'heureuse vie, dit-on, consiste  
 à faire de bonnes actions ; Or les pre-  
 ceptes conduisent aux bonnes actions ,  
 & partant ils suffisent pour rendre la vie  
 heureuse. Neantmoins les preceptes ne  
 conduisent pas tous seuls aux bonnes  
 actions , il faut que l'esprit y contribue  
 de son costé , & qu'il leur rende obey-  
 sance: Et c'est bien souuent en vain qu'on

les propose, lors en de mauvaises opinions se sont emparées de nostre ame. D'ailleurs encore que l'on fasse bien, on ne croit pas quelquesfois bien faire. Car si d'abord vn homme n'est bien instruit, & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on luy pourroit souhaitter, il est impossible qu'il puisse sçavoir, quand il faut faire telle ou telle chose; quelle mesure il y faut apporter, avec quelles personnes & comment il faut agir, enfin il est impossible qu'il sçache toute l'estendue de ses devoirs. Ainsi toutes ses forces ne luy suffisent pas pour arriuer aux bonnes choses, il ne peut mesme les faire reglement, ny se porter volontiers du costé de la vertu, il ne fera rien qu'à tastons, il sera perpetuellement en doute. Si, me dit-on, les bonnes actions procedent des preceptes; les preceptes ne sont que trop suffisans pour rendre la vie heureuse: Or cette derniere proposition est veritable, & l'autre par consequent. Nous respondons à cela que les actions vertueuses procedent non seulement des preceptes, mais encore des Maximes generales. Mais si, dit-on, les autres sciences se contentent des preceptes, la Sagesse qui est la science de bien viure, s'en doit aussi contenter. Celuy-là monstre à gouverner vn Vaisseau, qui ordonne

qu'on manie le *gouvernail* de telle ou de telle façon, qui commande à donner aux voiles plus ou moins de vent, qui montre comment il se faut gouverner durant la tempeste, & durant vn vent favorable, ou quand il est inconstant & qu'on ne sçauroit s'y fier. Enfin les preceptes confirment les autres. Artisans dans leur art : Pourquoi donc les Maîtres de la vie, ceux qui enseignent à bien viure, ne feroient-ils pas la mesme chose ? Je responds à cela que toutes ces sciences ne s'appliquent qu'aux choses qui seruent à la vie, & non pas à regler la vie. C'est pourquoy elles sont retenues & empeschées par vne infinité d'accidens qui viennent du dehors, comme par l'esperance, par la conuoitise, par la vanité. Mais cette illustre Science qui fait profession d'enseigner à viure, ne rencontre point d'obstacles, qui empeschent son exercice. Elle rompt les empeschemens, & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre cet art & les autres ? On est plus excusable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance ; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puisse commettre, c'est de faillir volontairement & par connoissance. Vn Grammairien par exēp-

ple, ne rougira point de faire vne faute contre la langue, s'il la fait à deffein: mais sans doute il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoist pas que son malade va mourir, fait vne plus grande faute au moins en ce qui concerne son art, que s'il le connoissoit, & qu'il n'en dît rien. Mais dans la science de la vie les plus honteuses fautes sont les fautes volontaires & que l'on connoist. Adjoustez à cela que la pluspart des Arts & principalement des Arts liberaux, ont aussi non seulement leurs preceptes particuliers, mais encore leurs maximes generales. Comme par exemple, la Medecine. C'est pourquoy il y a vne Secte qu'on appelle la Secte d'Hipocrate, vne autre celle d'Asclepiades, & vne troisieme, celle de Themison. D'ailleurs, il n'y a point de science contemplatiue qui n'ait ses maximes generales que les Grecs appellent Dogmata, & que nous appellons Decrets ou Maximes generalement receuës, comme vous en trouuerez dans la Geometrie & dans l'Astronomie. Or la Philosophie est contemplatiue, & actiue; Elle fait des speculations, & met aussi la main à l'ouurage. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne promette que des operations terrestres, elle a le courage plus

## 70 SVITTE DES EPIST.

haut, elle fait de plus hautes entreprises. Je fais, dit-elle, des recherches partout l'Vniuers, ie ne suis pas limitée par le commerce que i'ay avec les hommes; ie ne me contente pas de vous persuader ce que vous deuez embrasser, & de vous destourner de ce que vous deuez fuyr. Je m'occupe à des choses plus grandes, & qui sont au dessus de vous.

*Je t'apprends à parler du mouuement des Cieux,*

*Je t'apprends pour ton bien à connoistre les Dieux.*

*Je te découvriray la naissance des choses,*

*Co qui fait leur durée, & leurs Metamorphoses.*

*Et comment la nature impuissante à son tour,*

*Laisse aller au neant ce qu'elle mit au iour.*

C'est ain<sup>si</sup> que parle Lucrece. Il faut donc qu'elle ait les Decrets, puis qu'elle est contemplative. Mais en effect, n'est-il pas certain que personne ne s'acquittera iamais bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison, par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son deuoit? Certainement il ne pourra iamais arriuer à ce point de perfection, s'il n'a rien appris que les preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux, est foible de soy-

mesme, & est pour ainsi dire sans raci-  
 nes. Mais les maximes generales nous  
 fortifient, deffendent la raison & la tran-  
 quillité de l'ame, & contiennent en eux  
 toute la vie, & toute la nature des cho-  
 ses. Il y a entre les Decrets de la Philo-  
 sophie, & les Preceptes, la mesme diffe-  
 rence qu'entre les Elemens & les mem-  
 bres. Les membres dépendent des Ele-  
 mens, & les Elemens sont les causes des  
 membres & de toutes les autres choses.  
 L'ancienne Sagesse, dit-on, n'a rien en-  
 seigné que ce qu'il falloit faire, & ce  
 qu'il falloit éviter. Cependant les hom-  
 mes estoient alors beaucoup meilleurs  
 qu'aujourd'huy; & depuis qu'on a veu  
 paroistre vn si grand nombre de sçauans,  
 les gens de bien ont disparu. Car cette  
 vertu toute simple, & qui n'aymoit que  
 la franchise, s'est changée en vne science  
 obscure & remplie de subtilitez, & d'ar-  
 tifices: Enfin on nous apprend seule-  
 ment à disputer & non pas à vivre. Ver-  
 ritablement comme vous dites, cette  
 Sagesse des anciens, ne fut pas moins  
 rude ny moins grossiere en sa naissance  
 que les autres Arts, à qui le temps a don-  
 né plus de politesse & de subtilité. Mais  
 aussi n'auon-on pas besoin en ce temps-  
 là de remedes si prompts & si recher-  
 chez. La deprauation n'estoin pas encore

## 72 SVITTE DES EPIST.

montée si haut, & ne s'estoit pas respan-  
 duë si auant. Les remedes simples suffi-  
 soient pour de simples maladies. Mais  
 maintenant il est necessaire d'auoir des  
 deffences d'autant plus fortes, que les ar-  
 mes qui nous attaquent, sont plus puis-  
 santes & plus redoutables. Autrefois la  
 Medecine consistoit en la connoissance  
 de peu d'herbes, par lesquelles on arre-  
 stoit le sang & l'on guerissoit les blessu-  
 res; & depuis elle s'est multipliée ius-  
 qu'à cette prodigieuse quantité de di-  
 uers remedes que nous auons. Et certes,  
 il ne s'en faut pas estonner; elle auoit  
 moins de besongne en ce temps là que  
 les corps estoient mieux composez &  
 plus robustes; & qu'ils se seruoient de  
 viandes faciles, plus proportionnées à  
 la nature, & qui n'estoient point cor-  
 rompuës par la volupté, ny par les arti-  
 fices de la débauche. Aussi-tost qu'on a  
 eommencé à les chercher plustost pour  
 irriter l'appetit que pour se rassasier, &  
 qu'on a inuenté tous ces ragousts diffe-  
 rens qui ne seruēt qu'à réueiller la gour-  
 mandise, ce qui seruoit d'aliment à ceux  
 qui en auoient besoin, ne sert aujour-  
 d'huy que de fardeau à ceux qui en sont  
 remplis. De là vient cette palleur de vi-  
 sage, & ce tremblement de nerfs affoiblis  
 & appesantis par le vin. De là vient

ce chancellement perpetuel qui ressemble à celuy qui cause l'yuesse. De là se forment les enflures & less hydropiques, tandis qu'on s'accoustume à son malheur de prendre plus que l'on ne peut. De là sont causez ces espanchemens de bile; Le visage devient défiguré, le corps se desseiche comme par vn feu secret qui le deuore; Les doigts se tordent & se retirent. De là vient cét engourdissement de nerfs, & ce tressaillement de membres qui n'a ny fin ny intermission. Que diray-je des vertiges, & des tournoyemens de teste? Des douleurs des yeux & des oreilles, de ces agitations d'vn cerueau qui bout, & de ces vlcères qui rongent interieurement toutes les parties, par où le corps se décharge? Que diray-je de cette infinité de diuerses fièvres? dont les vnes sont violentes en mesme-temps qu'elles naissent; les autres plus lentes s'emparent peu à peu du corps; Et quelques-vnes viennent par frissons, & par vn tremblement de tous les membres? Qu'est-il besoin de parler de ces autres maladies sans nombre, qui sont les peines & les chastimens de la débauche? On estoit exempt de tous ces maux, lors qu'on ne s'estoit pas encore abandonné aux delices; lors que l'on commandoit à ses passions, & qu'on

n'auoit point pour soy d'autre seruiteur que soy-mesme. Les corps s'endurcissoient alors par le travail; Et quand on s'estoit lassé ou à la course, ou à la chasse, ou à labourer la terre, on venoit prendre vn repas, qui ne pouuoit estre agreable qu'à ceux qui auoient de l'appetit. C'est pourquoy on n'auoit pas besoin de tout cét équipage de la Medecine, de tant de ferremens ny de boëtes. Les maladies estoient legeres, par ce que leurs causes estoient legeres. La quantité des viandes a fait la quantité de maladies. Voyez, ie vous prie, combien la gourmandise qui depeuple la mer & la terre, mesle de choses differentes pour les faire passer par vne seule bouche. Certes, il est impossible, que tant de choses diuerses se puissent accorder ensemble; la digestion ne s'en peut bien faire; elles se font la guerre l'vne à l'autre; chacune veut produire son effect. Il ne se faut pas estonner si de tant de viandes differentes, on void naistre cette grande diuersité de maladies; & si les choses qui sont contraires de leur nature, & qu'on a voulu contraindre de s'vnir, regorgent & se separent l'vne de l'autre. Il arriue donc de là, que nous contractons autant de maladies que nous vsons de sortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins,

& tout ensemble de la Medecine, a dit que les femmes ne deuenoient iamais chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheueux leur tombent, & elles sont sujettes à la goutte. Ce n'est pas qu'elles ayent changé de nature, mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu se ietter dans la mesme licence que les hommes, elles ont aussi récontré leurs incōmoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boient pas moins que les hommes; elles les défont au vin & à l'huile; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop, & malgré leur estomach. Elles remesurent par le vomissement, tout le vin qu'elles ont beu; elles mangent de la neige comme les hommes pour le soulagement de l'estomach qui est en feu. Pour ce qui est de la lubricité, elles ne le cedent pas aux hommes. Pourquoi donc s'estonneroit-on que le plus grand des Medecins, & qu'un esprit si sçauant dans les secrets de la Nature se trouue conuaincu d'un mensonge, en ce qu'on void aujourd'huy tant de femmes chauues & tranaiillées de la goutte? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du sexe; Et par ce qu'elles sont dépoüillées du personnage de fem-

me, elles ont esté condamnées aux infirmités, & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner si souuent à manger, ils ne sçauoient pas restablir avec le vin vn poux languissant & abattu. Ils ne sçauoient point saigner si souuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les sueurs. Ils ne sçauoient point la façon de lier les cuisses & les bras, pour attirer aux extremités la force qui estoit cachée au dedans. Aussi n'estoit-il pas besoin de se fortifier de tant de diuers secours, puis qu'il y auoit si peu de dangers. Mais maintenant iusques où s'estendent les maux, & combien voyons-nous de diuerses sortes de maladies? Ainsi nous payons l'vsure des voluptez que nous auons desirées contre toute regle & toute raison. Vous estonnez-vous de voir des maladies innombrables? Comptez le nombre de vos Cuisiniers. On void cesser l'estude des bonnes Lettres; & les Professeurs des sciences demeurent seuls, & n'ont point d'autres Auditeurs que des bancs & des murailles. Les Ecoles des Rhetoriciens & des Philosophes sont conuerties en des solitudes. Mais au contraire, combien les Cuisines sont-elles deuenues celebres, & quelle foule de ieunesse voyons-

nous deuant le feu & à la table de tant de prodigues ? Je ne parle point de ces mal-heureux garçons, que d'autres outrages attendent apres le festin dans la chambre. Je ne parle point de ce grand nombre de Pasticiers, de Rostifieurs, & de ces autres Valets qui apportent la viande aussi-tost qu'on en a donné le signal. Bons Dieux ; A combien d'hommes le ventre tout seul donne-il d'exercice & de peine ! Hé quoy, vous imaginez-vous que les champignons, ce poison voluptueux, ne travaillent point secrettement à vostre ruine, encore qu'ils ne semblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez ? Hé quoy, pesez vous que la neige ne vo' cause pas des duretez dans le foye ? Pensez-vous donc que ces huïstres dont la chair est visqueuse & nourrie de fange, ne portent point avec elle dans vostre estomach vne pesanteur terrestre & limoneuse ? Vous imaginez-vous que cette sausse qu'on appelle le Garum des alliez, & qui n'est rien autre chose qu'une precieuse corruption du sang de quelques mauvais poissons, ne vous brûle pas les entrailles par le sel qui entre dedans ? Pensez-vous que cette pourriture qu'on vous porte de dessus le feu dans la bouche, se puisse esteindre dans vos entrail-

les, sans vous nuire ? Que ces vents qui remontent, sont puants & capables d'engendrer la peste. Qu'ils apportent de dégoût, & qu'ils sont insupportables à ceux-là mesmes qui exhalent de leur estomach ces fumées de leur vieille débauche. Sçachez que ce qu'ils mangent, se pourrit, & qu'il ne se digere pas. Il me reuient en memoire d'auoir ouy parler de ce fameux plat où vn débauché qui se precipitoit à la ruyne, auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vreues, les huïstres & tous ces poissons qu'on tire de l'écaïlle, y estoient distinguées par des Herissons de mer ; & l'on couuroit tout cela de chair de Barbeaux dont on auoit osté les arrestes. On se fâche de n'auoir qu'vne viande dans chaque plat ; On mesle ensemble dans vn seul plat quantité de gousts differens ; On fait à table, ce qui se doit faire dans le ventre ; J'attends maintenant que l'on y serue des viandes toutes machées. En effect il ne s'en faut guere ; Car n'est-ce pas presque la mesme chose d'apprester des hachis si mélangez, ou que le Cuisinier fasse la fonction des deux ? Il y auroit trop de peine d'aller chercher son appetit dans chaque plat, il faut que l'on mette ensemble toutes choses, & qu'on

en fasse vne mesme fausse. Pourquoy me donneray-je la peine d'estendre la main pour ne prendre qu'un morceau? Il faut tout d'un coup en faire venir plusieurs ensemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'un festin, & qui pourroient faire plusieurs plats, n'en fassent qu'un seul, pour satisfaire le ventre. Que ceux qui disent qu'on vouloit se faire connoistre, & acquerir de la reputation par le moyen de toutes ces choses, sçachent que l'on n'en faisoit point de montre, puis qu'on prenoit plaisir à se cacher en commettant tous ces excez.

*Au reste que tout ce qu'on sert sur vne table, soit arroulé d'une mesme fausse? Qu'on n'y remarque aucune difference, que toutes sortes de poissons soient cuits & meslez ensemble, certes la viande de ceux qui vomissent, n'est pas plus confusement meslée. Or comme tout cela est mélangé, il en naist aussi diuerses maladies, contre lesquelles la Medecine a commencé à s'armer par plusieurs sortes de remedes & par diuerses obseruations. Je dis la mesme chose de la Philosophie; Elle estoit autrefois plus simple lors que les vices n'estoient pas si grands, & qu'on pouoit plus aisément les guerir. Mais aujourd'huy il faut mettre tout en usage contre vne si generale corruption*

## 80 SVITTE DES EPIST.

des mœurs. Et pleust à Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne sommes pas seulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous punissons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons-nous des guerres & des massacres des nations entieres ? Ne sont-ce pas des crimes que nous estimons glorieux ? L'avarice & la cruauté n'ont point de regle ny de mesure ; mais au moins tandis qu'elles s'exercent en secret & seulement par quelques personnes, elles sont moins nuisibles & moins monstrueuses. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple ; Et l'on commande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort si vn homme privé l'auoit commis, reçoit de hautes loüanges, quand il est commis en public, & les armés sur le dos. Les hommes qui sont nez pour la douceur, n'ont-ils point de honte de se plaire dans le sang des hommes ? de se faire la guerre les vns aux autres ? & de la laisser à leurs enfans comme vne dette de leur succession, veu mesme que les bestes sauuages vivent en paix l'vne avec l'autre ? Il a donc esté besoin que la Philosophie ait plus puis-

## DE SENEQUE. 81

ferment trauaillé contre vne fureur si puissante, & qui s'est respandue si auant. Il a donc fallu qu'elle ait trouué autant de forces qu'il en estoit arriué aux ennemis qu'elle se propoisoit de combattre. Il estoit facile de reprendre ceux qui n'estoient sujets qu'au vin, & qui n'auoient point d'autres vices que la delicatesses des viandes. Il ne falloit pas beaucoup de force pour ramener l'esprit à la sobriété, qu'il auoit peu à peu abandonnée.

*Mais il faut maintenant & l'adresse & la force.*

On cherche de la volupté en toutes choses, il n'y a point de vice qui demeure dans ses limites. Le luxe & la dissolution se precipitent dans l'auarice; on a mis l'honneur en oubly, on ne trouue plus de honte où il y a du gain à faire. L'homme qui est vne chose sacrée, est tué par l'homme mesme par diuertissement & par jeu. C'estoit autrefois vn crime de l'instruire à porter ou à receuoir des coups, il y est maintenant exposé tout nud & sans armes, & l'on se fait vn diuertissement de sa mort. Il est donc besoin dans vne si grande corruption de mœurs de quelque plus grande force que l'ordinaire, pour chasser les maux inueterez. Il faut employer les Decrets & les Maximes generales pour oster les impressions que

## 82 SVITTE DES EPIST.

les fausses opinions ont fait dans nostre ame. Si nous y adjouſtons les preceptes, les conſolations, & les remonſtrances, elles pourront ſans doute profiter, mais elles n'ont point de force d'elles-mesmes. Si nous voulons arracher des liens du vice ceux qui s'y ſont laiſſez engager, taſchons de leur apprendre en quoy conſiſte le mal, & en quoy conſiſte le bien; Taſchons de leur faire comprendre que toutes choſes changent de condition, ſi l'on en excepte la vertu; & que tantost elles ſont bonnes, & tantost elles ſont mauuaiſes. Comme le premier lien qui attache vn homme à la guerre, eſt le ſerment, l'amour qu'il a pour ſes enſeignes, & la honte de les abandonner; & qu'en ſuite il eſt aiſé de commander, & de faire executer toutes choſes à ceux qui ont preſté le ſerment; Ainſi quand vous voulez conduire quelqu'un à l'heureuſe vie, il faut premierement en ietter les fondemens dans ſon ame, & luy inſpirer la vertu. Il faut faire en ſorte de le rendre Religieux pour elle iuſqu'à la ſuperſtition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veuille viure avec elle, & qu'il ne veuille pas viure ſans elle. Quoy donc, ne s'eſt-il pas trouué des hommes qui ſont deuenus gens de bien, ſans vne inſtitution ſi ſubtile, & qui ont fait de grands pro-

guez par la conduite des seuls preceptes? Je le confesse, mais ils auoient l'esprit excellent, & ont pris comme en passant, ce qui leur estoit salutaire. Et certes comme les Dieux n'ont point appris la vertu, parce qu'ils sont nez avec elle, & que la bonté fait vne partie de leur essence; De mesme il se rencontre des hommes d'une nature si excellente, qu'ils comprennent sans beaucoup d'estude, ce qu'on a de coustume d'enseigner, & embrassent les choses vertueuses aussitost qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des esprits assez fertiles d'eux-mesmes, & qui sont pour ainsi dire les raiisseurs de la vertu. Mais il y a des hommes grossiers & pesans, & qui se sont laissez vaincre par vne mauuaise habitude, sur qui il faut faire de longs efforts, pour oster cette rotille qui défigure leurs esprits. Au reste comme celuy qui enseigne les maximes generales de la Philosophie, mènera bien-tost à la perfection ceux qui ont de l'inclination au bien, il aydera sans doute les foibles, & leur fera perdre leurs mauuais opinions. Voyez donc combien les maximes generales sont necessaires.

II. Il y a certaines opinions qui nous rendent lasches & paresseux pour quelques choses, & qui nous rendent teme-

## 84 SVITTE DES EPIST.

raires pour d'autres. Or on ne sçau-  
rait reprimer cette temerité ny réueller  
cette paresse, si l'on n'en oste les causes,  
comme la fausse admiration & la faus-  
se crainte. Tandis que ces choses se-  
ront maistresses de nos ames, on aura  
beau crier, vous deuez cela à vostre Pa-  
trie, cela à vos enfans, cela à vos amis,  
cela à vos hostes; L'auarice s'opposera  
toufiours à nostre deuoir. Vous sçau-  
rez bien qu'il faut combattre pour la  
Patrie, mais la peur vous en dissuade-  
ra. Vous sçaurez bien qu'il faut trauail-  
ler pour vos amis, iusqu'à la derniere  
extremité, mais vous en serez empes-  
ché par la consideration de vos plaisirs.  
Vous sçaurez bien que la plus grande  
iniure que vous puissiez faire à vostre  
femme, c'est d'auoir vne concubine;  
mais la lubricité ne manquera point de  
charmes qui vous y poussent. Il ne peut  
donc seruir de rien, de donner des pre-  
ceptes, si vous ostez auparauant ce qui  
peut s'opposer aux preceptes; comme  
il seroit inutile de mettre vos armes en  
veüe, & d'en approcher seulement, si  
vous ne déliez vos mains pour vous en  
seruir. Il faut donc retirer l'esprit de ses  
liens si nous voulons qu'il embrasse les  
preceptes que nous luy donnons. Suppo-  
sons que quelqu'un fasse ce qu'il faut fai-

re, il ne le fera pas également, parce qu'il ne sçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choses par accident ou par habitude; mais il n'aura pas la regle en main sur laquelle il puisse mesurer ses actions, & qui luy fasse reconnoistre que ce qu'il a fait, est bien fait. Celuy qui n'est bon que par accidēt, ne peut se promettre de l'estre tousiours. Peut-estre que les preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut: Et s'ils ne peuvent vous apprendre *cela*, ils ne peuvent aussi vous *conduire* à la vertu. On fera ce qu'il faut faire, pourueu qu'on y soit exhorté, i'en demeure d'accord; mais ce n'est pas assez de cela, parce que la loüange n'est pas en l'action, mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blasmable, & de plus pernicieux que ces somptueux festins qui épuisēt en vn iour tout le bien d'vn homme riche? Y a-il rien de plus digne de la condēnation des cēseurs que de donner cette dépence, cōme disent les débauchez, à son humeur & à sō plaisir? Cependant il y a eu des hommes fort moderez, qui à l'entrée de leurs Magistratures ont fait des festins de soixante & quinze mille escus. Si l'on fait vne chose pour satisfaire à son ventre, elle est

## 86 SVITTE DES EPIST.

honteuse; Et si on la fait pour l'honneur, on ne la sçauroit blasmer. Aussi n'est-ce pas l'excez qui est honorable, mais la façon de dépenser. On auoit enuoyé à Tibere vn poisson exquis d'vne grandeur excessiue; Adjousteray-je la pesanteur, pour en donner enuie aux gourmands? il pesoit plus de cinquante liures. Tibere commanda qu'on le portast vendre au marché, & dit, qu'il seroit bien trompé si Apicius ou Octavius ne l'achetoient. Il ne fut pas trompé dans son opinion, & l'effect alla encore plus loin qu'il ne pensoit. On mit le poisson en vente, Octavius l'emporta, & acquist vne grande gloire d'auoir acheté deux cets escus ce poisson que Tibere auoit fait vendre, & qu'Apicius n'auoit osé acheter. Ce fut sans doute vne chose honteuse à Octavius, d'auoir donné tant d'argent pour ce poisson, & non pas à celuy qui l'auoit acheté pour en faire present à Tibere. Je pourrois neantmoins le blasmer aussi; mais enfin il admira ce poisson, & le iugea digne d'estre présenté à vn Empereur. Si quelqu'vn se tient pres du liét de son amy malade, veritablement il en est louïable; mais s'il y demeure pour auoir la succession, c'est vn Vautour qui attend la charongne. Ainsi les mesmes choses peuuēt estre quelques fois.

honteuses , & quelquesfois honorables. Il importe donc de sçauoir pourquoy on les fait & comment on les doit faire. Or toutes choses se feront avec honneur , si nous nous attachons à la vertu , & que nous puissions nous persuader qu'il n'y a point d'autre bien parmy les hommes que la vertu & ce qui en procede. En effect les autres biens ne sont que des biens par occasion. Nous deuons donc nous imprimer dans l'ame vne opinion qui regarde toute la vie , & c'est ce que i'appelle Decret ou Maxime generale. Telle que sera cette opinion, telles seront nos actions , & nos pensées; Et telles enfin qu'elles seront , telle aussi sera nostre vie. Ce n'est pas assez à celuy qui doit ordonner de tout , de ne commander que les choses particulieres. M. Brutus donne dans le Liure qu'il a intitulé des Devoirs , vn grand nombre de preceptes pour les Peres , pour les enfans & pour les freres ; mais personne ne les executera, comme il doit, s'il n'a vne fin à laquelle il les rapporte. Il faut que nous nous proposons tousiours le souverain bien, que nous fassions nos efforts pour y arriuer , que toutes nos actions , & toutes nos paroles s'y rapportent : Et comme si nous allions sur Mer, nous deuons auoir vne estoille qui regle & qui

## 88 SVITTE DES EPIST.

conduise nostre course. La vie qui n'a point de but , est inconstante & remplie d'erreurs. Or si nous voulons nous proposer quelque fin , les Decrets & les Maximes generales commencent d'estre necessaires. Je m' imagine que vous demourerez d'accord qu'il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'estre tousiours en doute , tousiours dans la crainte , & tousiours dans vne incertitude qui fait tantost auancer le pied , & qui tantost le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes sortes d'occasions si nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient , & qui les empesche de se seruir de leurs forces. On a de coustume d'enseigner comment il faut adorer les Dieux. Deffendons qu'on n'allume des lampes les iours de feste , parce que les Dieux ne manquent pas de lumiere & que les hommes mesmes ne prennent pas plaisir à se repaistre de fumée. Deffendons ces reuerences & salutations du matin , & de s'asseoir à la porte des Temples. C'est par ces sortes de deuoirs que l'on charme , & que l'on abuse l'ambicion & la vanité des hommes. Celuy là adore Dieu qui le connoist. Remonstrons qu'il n'est pas besoin de presenter à Iupiter des linges & des frotoirs , ny de tenir vn mirouër deuant Iunon ; Dieu n'a que

faire de valets ny de Ministres. C'est luy-mesme qui sert les hommes, & qui leur donne toutes choses; Il est present par tout, & à tout le monde. Que l'on apprenne tant que l'on voudra comment on se doit gouverner dans les Sacrifices, & comment il faut s'éloigner de ces importunes superstitions; On n'avancera jamais beaucoup si on ne conçoit Dieu comme on le doit concevoir, ayant toute chose en sa puissance, donnant toute chose, & faisant gratuitement des bien-faits. Quelle est la cause qui oblige les Dieux de faire du bien? Leur nature. On se trompe si on croit que les Dieux ayent la volonté de nuire. Cela n'est pas en leur puissance, ils ne peuvent faire d'injures, comme ils n'en peuvent recevoir: car il y a de la relation entre offenser & estre offensé. Les Dieux qu'une nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne sçauroient estre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'est de croire qu'il y en a, & ensuite de reconnoistre leur Majesté, & leur bonté sans laquelle n'y a point de Majesté. Il faut sçavoir que ce sont eux qui president à l'Vniuers, qui gouvernent toutes choses par leurs propres forces; & qui ont pris la protectiõ de tout le

gère humain, faisant quelquesfois éclater leur prouidence en des personnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoivent point ; mais ils en punissent quelques - vns , & les punissent bien souuent, comme s'ils vouloient leur faire du mal. Voulez-vous auoir les Dieux favorables ? soyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant. Mais voicy vne autre question , on veut sçauoir comment il se faut gouverner avec les hommes. Que ferons-nous ? Quels enseignemens leur donnerons-nous ? Leur dirons-nous qu'ils ne répandent point le sang des hommes. Mais c'est bien peu de chose que de ne nuire point à celuy qu'on est obligé de secourir : Et enfin ce n'est pas à l'hōme vne grande loüange d'auoir de la douceur & de la benignité pour l'hōme. Leur dirons-nous qu'ils donnent du secours à celuy qui fait naufrage, qu'ils montrent le chemin à ceux qui s'égarrent , & qu'ils partagent leur pain & leur nourriture avec celuy qui meurt de faim ? Pourquoi m'amuserois-je à dire tout ce qu'il faut faire , & tout ce qu'il faut éviter , veu que ie puis en peu de paroles vous donner la forme & la regle de tous les deuoirs de l'homme. Tout ce que vous voyez qui enferme les choses Di-

uines & les choses humaines, n'est qu'un grand corps dont nous sommes les membres. La nature nous a tous fait naître parens, puis qu'elle nous a tous formez des mesmes principes, & nous destine tous à mesme fin. C'est-elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle, & qui nous a rendus sociables. C'est-elle qui a fait la iustice & l'équité; Et suivant ses constitutions & les loix, il est plus defauantageux à l'homme de faire injure, que de la recevoir. Enfin si quelqu'un se montre prest de donner du secours à vn autre, c'est par les ordres & par le commandement de la Nature. Que ce vers soit tousiours dans vostre cœur & dans vostre bouche,

*Je suis homme, & doy tout à l'homme.*

Souuenons-nous que nous sommes nez pour viure les vns avec les autres. La societé humaine est semblable à vne voûte qui tomberoit bien-tost si les pierres dont elle est bastie, ne se soustenoient l'une l'autre. Apres auoir rendu nos deuoirs aux Dieux & aux hommes, considerons de quelle façon nous deuous nous seruir des choses du monde. En vain nous donnerons des preceptes si nous ne sçauons auparauant quel sentiment nous deuous auoir de chaque chose, comme de la pauureté; des richesses, de la gloire, de l'i-

## 92 SVITTE DES EPIST.

gnominie, de la Patrie, du bannissement. Considerons toutes ces choses sans nous arrester à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles sont en effect, & non pas comment on les nomme. Mais enfin passons aux vertus. Quelqu'un me dira qu'il faut que nous estimions la prudence, que nous embrassions la constance, que nous ayons la temperance; Et que si cela est possible, nous nous attachions plus estroitement à la Justice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progresz si nous ignorons ce que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'une ou plusieurs, si elles sont separées ou si elles sont jointes, si celuy qui en a vne à toutes les autres, & s'il y a quelque difference entre elles. Il n'est pas besoin à vn Artisan de s'informer de l'origine & de l'usage de son Mestier, non plus qu'à vn Basteleur de rechercher l'origine de l'Art de sauter. Toutes ces sortes d'Arts se connoissent, & l'on n'y trouue rien à redire, parce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu est vne science & de toutes les autres choses & de soy mesme. Il faut se faire instruire par elle, afin que la volonté s'instruise au bien. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste; car c'est d'elle dont l'action prend sa naissance & ses qualitez. **Dauantage**

## DE SENEQUE. 93.

volonté ne sera pas iuste si l'habitude  
l'ame n'est iuste; car c'est de cette ha-  
bitude que la volonté est ce qu'elle est.  
Le reste l'ame ne sera pas en vn estat par-  
fait, si elle n'a la connoissance de tout ce  
qui concerne la vie, si elle ne sçait le iu-  
gement qu'on doit faire de toutes cho-  
ses, & qu'elle ne les ait reduites dans les  
termes de la verité. La tranquillité ne se  
donne qu'à ceux qui connoissent parfai-  
tement les choses, & qui en font vn iu-  
gement certain, qu'on ne peut iamais re-  
uoquer. Les autres tombent ou se rele-  
uēt selon les foibles lumieres qu'ils ont.  
Ils flottent perpetuellement entre les cho-  
ses qu'ils ont quittées & celles qu'ils de-  
sirent. Ces irresolutions procedent de ce  
qu'on ne peut s'asseurer en vne conduitte  
incertaine, comme est l'opinion du  
peuple qu'ils prennent pour regle &  
pour guide. Si vous voulez toujours  
vouloir les mesmes choses, il faut que  
vous vouliez les choses veritables; Mais  
on n'arrive point à la verité sans les De-  
crets ou les Maximes generales, qui s'e-  
tendent sur toute la vie. Ce qui est bon,  
ce qui est mauuais, ce qui est honne-  
ste, ce qui est infame, les choses iustes &  
les iniustes, la pieté & l'impieté, les  
vertus & leurs vsages, la possession des  
choses commodes, la reputation, les

dignitez, la santé, les forces, la viuacité des sens, enfin toutes ces choses demandent quelqu'un qui les mette à prix, & qui montre combien on doit attribuer à chacune. Car vous vous trompez dās l'estime que vous en faites, & vous croyez que quelques-vnes sont plus precieuses qu'elles ne sont. Vous vous trompez de telle sorte, que ce qui est parmy vous en plus grande consideration, comme les richesses, le credit & la puissance, ne meritent point du tout qu'on les considere. Mais vous ne sçaurez iamais cela, si vous ne regardez les raisons dont ces choses reçoient leur prix. Comme les feuilles ne peuuent conseruer leur verdure d'elles-mesmes, & qu'il leur faut vnebranche à laquelle elles soient attachées, & d'où elles tirent leur nourriture: Ainsi les preceptes seuls languissent; & pour auoir de la force il faut qu'ils soient attachez aux Maximes generales. Dauantage ceux qui ostent les Maximes generales, ne connoissent pas qu'ils les confirment en pensant les oster. Car enfin que disent-ils? Que les preceptes expliquent assez ce qu'il faut faire dans la vie, & que les regles & les Maximes generales sont inutiles. Or cela mesme est vne maxime generale, aussi bien que si ie disois qu'il faut rejetter

les preceptes comme estans vains & inutiles, & s'appliquer seulement aux Maximes generales: car en disant qu'il ne se fait point soucier des preceptes, ie donnerois en mesme temps vn precepte. Il y a quelques choses où l'on a besoin des aduertissemens de la Philosophie, & plusieurs qui veulent des preuues, parce qu'elles sont obscures & cachées, & qu'on ne les sçauroit comprendre qu'avec beaucoup de peine & de lumiere. Si donc les preuues sont necessaires, les Decrets ou les Maximes generales, qui *monstrent la verité par des argumens infailibles*, ne le sont pas moins. Il y a des choses claires & connues, il y en a qui sont obscures; les connues sont celles que l'on comprend par les sens, & les obscures sont celles qui sont hors de la connoissance des sens. Mais la raison ne se contente point des choses connues & manifestes; sa meilleure & la plus belle partie consiste à decouurer celles qui sont obscures & cachées. Or les choses cachées ont besoin de preuues, mais on ne peut faire de preuues sans les Maximes generales, les Maximes generales sont donc necessaires. La mesme chose qui forme le sens-commun, sert aussi à le rendre parfait, ie veux dire, la persuasion de la verité, sans laquelle il

## 96 SVITTE DES EPIST:

n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne soit dans vn branle perpetuel. Donc les Maximes generales sont necessaires, parce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne sont point sujets au changement. Enfin quand nous aduertissons quelqu'un de considerer son amy autant que soy-mesme, de songer que son ennemy peut deuenir son amy, d'augmenter son amitié pour l'un, & de moderer sa hayne pour l'autre, nous ne manquerons pas d'ajouter que cela est iuste & honneste. Or ce qui est iuste & honneste, est compris dans la raison des Maximes generales; Et partant cette raison sans laquelle le iuste & l'honeste ne sont rien, est necessaire. Mais il faut joindre l'un & l'autre. Aussi bien les branches ne peuvent viure sans racines, & les racines mesmes sont aydées par des choses qu'elles ont produites. Personne ne peut ignorer combien on tire d'utilité des mains, parce qu'elles nous aydent visiblement: Mais le cœur dont elles reçoivent la vie, la force & le mouuement, est caché, & ne se void pas; Je puis dire la mesme chose des preceptes, ils sont connus & manifestes, mais les Decrets & les Maximes generales de la Sagesse sont cachées. Comme les Docteurs seulement sçauent

ſçauent ce-qu'il y a de plus ſainct dans les myſteres; Ainſi il y a des ſecrets dans la Philoſophie qui ne ſe découurent qu'aux ſçauans, & à ceux qui ont eſté receus dans le ſanctuaire de la ſageſſe. Mais les preceptes, & les choſes ſemblables, ſont connus meſme des profanes. Poſidonius eſtime que non ſeulement les enſeignemens ſont neceſſaires; mais encore la perſuaſion, la conſolation, & les exhortations. Il adiouſte à cola la recherche des cauſes que nous oſerons bien appeller *Ætiologie*, puis que les *Grammairiens* qui ſont les Protecteurs de la *Langue*, luy ont attribué ce nom, par la puiffance qu'ils ont ſur les mots. Il dit donc que la deſcription de chaque vertu ſeroit profitable; Il l'appelle *Ætiologie*, & quelques-vns caractere, c'eſt à dire des ſignes, & des marques de chaque vice & de chaque vertu, par leſquelles on reconnoiſt la difference qu'il y a entre les choſes qui ſe reſſemblent. Cela a la meſme force que le precepte; car celuy qui le donne, vous dit que vous faſſiez telle choſe, ſi vous voulez eſtre temperant; & celuy qui en fait vne deſcription, vous dit que celuy là eſt temperant qui fait telle choſe, & qui ſ'abſtiēt de telle choſe. Me demandez-vous quelle difference il y a entre l'vn & l'autre? L'vn

98 SVITTE DES EPIST.

donne des preceptes de vertu , & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces descriptions , ou ces images sont vtilles & profitables, proposons des choses loüables, on ne manquera pas de trouuer des imitateurs. Vous auez besoin de sçauoir les marques par lesquelles on connoist vn bon cheual, de peur que vous ne soyez trôpé, quand vous en voudrez acheter, & que vous ne perdiez vostre argent en vne méchante beste. Mais combien nous est-il plus auantageux de connoistre les marques d'vne ame vertueuse & bien-faite, puis que nous pouuons nous les appliquer ?

*Vois vn ieune cheual sorty d'un bombaras,  
Sa force & sa vigueur paroist au premier pas.  
Il court dans la campagne, & d'un mesme  
courage*

*Aux trauers des Torrens il se fait un passage.*

*A des flots inconnus il s'ose abandonner,  
Et la foudre & la bruis ne peuuent l'estonner.  
Il a la crouppe grasse, & la teste menüe,  
Ventre court, le col haut, la poictrine char-  
nüe:*

*Si la Trompette sonne, on ne peut l'arrester,  
Et contre bride & froin il semble disputer,  
Il bat du pied la terre, il ne souffle que flamme.*

## DE SENEQUE. 99

Lors que Virgile semble faire autre chose, il fait la description d'un homme vertueux. En effet, ie ne voudrois pas faire autrement l'image d'un homme de cœur, quand i'aurois entrepris de faire le Tableau de Caton, qui ne s'estonna jamais parmy les tempestes, & les foudres des guerres Ciuiles. Non certes, lors qu'il attaquâ le premier les armées qui estoient desia proches des Alpes, & & qu'il s'opposa le premier aux fureurs de la guerre ciuile, ie ne voudrois pas luy donner un autre visage, ny vne autre contenance. Et à la verité, personne n'a jamais pu monter plus haut que celui qui s'éleva tout ensemble contre Cesar & contre Pompée, & qui en mesme temps que les vns suiuoient la fortune de Cesar, & les autres celle de Pompée, desia genereusement l'un & l'autre, & monstra que la Republique auoit encore quelque bonnes parties. Ce seroit peu de dire en faueur de Caton,

*Les faux bruits ne l'estonnent point.*

Et pourquoy s'en estonneroit il, puis qu'il n'a point de peur de ceux qui sont vrais, & qui se font autour de luy? Puis que malgré dix Legions, malgré le secours des Gaules, & les forces des Barbares mêlées avec celles de nos Citoyens, il a encore la hardiesse de parler libre-



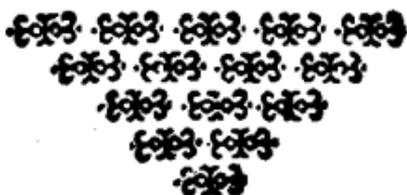
ment, & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut defendre la liberté ; mais d'endurer plutôt toutes choses, luy estant bien plus honorable de tomber dans la seruitude, que de s'y porter d'elle-mesme. Que cet esprit a de vigueur & de courage, & qu'il monstre de confiance dans vne crainte vniuerselle ! Il sçait qu'il est seul dont la condition n'est point douteuse, & qu'on ne demande pas si Caton est libre, mais s'il est avec des personnes libres ? C'est de là que procedoit ce mépris qu'il faisoit des dangers & des violences. Certes quand ie considere la constance inuincible de ce grand homme qui n'est pas seulement ébranlé au milieu des ruynes publiques, ie prends plaisir à dire,

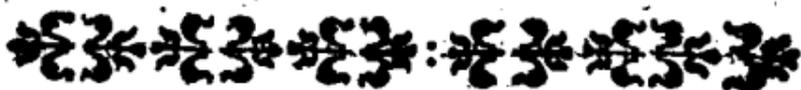
*C'est un cœur genereux, une ame grande & forte.*

Il sera toujours profitable, non seulement de monstrier ce que sont ordinairement les gens de bien, & d'en faire des portraicts ; mais de représenter encore ce qu'ils ont esté, & d'exposer aux yeux des hommes cette dernière & puissante playe de Caton, par laquelle la liberté rendit l'ame. Il sera auantageux de faire voir la sagesse de Lelius, & cette vnion parfaite qui estoit entre Scipion & luy, les grandes actions de l'autre Caton tant

## DE SENEQUE. IOI

durant la paix que durant la guerre; les tables que Tuberon fit dresser en public; les peaux de chevreau dont il les couvrit au lieu de riches tapis; & la vaisselle de terre qu'il fit servir à son festin, deuant le Temple de Iupiter. N'est-ce pas là releuer la pauvreté, & la consacrer dans le Capitole? Quand il n'auroit rien fait d'assez grand pour m'obliger à le mettre au rang des Catons, croirions-nous que cela seul ne suffiroit pas? C'estoit faire au peuple de Rome vne correction, & non pas vn festin. O que les hommes qui sont amoureux de la gloire, connoissent peu en quoy elle consiste, & qu'ils sont ignorans de la façon de l'acquérir! Le peuple vid ce iour-là les meubles précieux de plusieurs Citoyens; & n'admira que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les autres s'est dissipé, mais la vaisselle de terre de Tuberon durera perpétuellement.





## EPISTRE XCVI.

## A R G V M E N T.

1. *Que toutes les choses qui nous arrivent, viennent de Dieu.*
2. *Qu'il faut que nous nous y soumettions, ou plustost que nous y donnions nostre consentement.*

1. **O** vs ne pouvez donc vous em-  
 pescher de vous fascher ou de  
 vous plaindre de certaines choses ; Et  
 vous ne connoissez pas que tout le mal  
 qu'il y a en cela, c'est de vous fascher &  
 de vous plaindre. Si vous me demandez  
 mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien de fas-  
 cheux & de miserable pour l'homme,  
 que de penser qu'il y a quelque chose de  
 fascheux & de miserable. Ie me rendray  
 insupportable à moy-mesme aussi-tost  
 que ie n'auray pû supporter quelque ac-  
 cident. Ie me porte ce mal ; c'est vne par-  
 tie de l'ordonnance du Ciel. Mes esclaves  
 sont-ils morts, mes creanciers me  
 pressent-ils ? ma maison tombe-elle ? me

voy-je accablé de pertes, de blessures, de travail & de crainte ? Cela arrive ordinairement aux hommes. C'est trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choses se doiuent faire ; elles ont esté arrestées dans le Ciel, elles n'arriuent point par hazard.

I I. Si vous me voulez croire, lors que ie vous découure avec tant de franchise mes plus secrets sentimens ; le vous diray que c'est ainsi que ie me gouerne dans toutes les choses qui semblent facheuses à supporter ; le n'obeïs pas à Dieu, mais ie luy donne mon consentement. Ie le luy librement, & non pas par nécessité ny par force, il ne m'arriuera iamais rien que ie reçoine avec tristesse, & avec vn mauuais visage ; & ie ne payeray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choses qui nous arrachent des gemissemens, & qui nous donnent de la crainte, sont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas, Lucilius, que vous en esperiez ny que vous en demandiez vne décharge. Vous auez esté persecuté de la pierre, vous auez perdu l'appetit, vous auez ressenty des maux continuels ; ie passeray plus auant, vous auez esté en danger de la vie ? Hé quoy, ne sçaniez-vous pas que vous souhaittiez toutes ces choses quand vous souhaittiez la

vieillesse ? Tout cela se rencontre dans  
 vne longue vie , comme la poudre , la  
 fange & la pluye dans vn long voyage.  
 Mais, me direz-vous , i'eusse bien voulu  
 viure, & n'estre pas sujet à toutes ces in-  
 commoditez. Certes cette parole effemi-  
 née n'est pas digne d'vn homme. Prenez  
 ce souhait que ie vay faire pour vous, de  
 quelque façon qu'il vous plaira ; mais ie  
 le fais tout ensemble avec generosité &  
 affection. Ie prie donc les Dieux de per-  
 mettre que iamais la fortune ne vous  
 flatte par des prosperitez & des delices.  
 Demandez-vous à vous-mesme, lequel  
 vous aymeriez le mieux, si quelque  
 Dieu vous en donnoit le choix, ou de  
 viure dans vn marché, ou de viure dans  
 vne armée. Vous devez croire, Luci-  
 lius, que viure n'est rien autre chose  
 que faire la guerre. Ceux qui sont tou-  
 jours en action, qui montent & descen-  
 dent tousiours par des rochers & des  
 precipices, qui n'entreprennent que des  
 expéditions hazardeuses, sont ceux que  
 l'on estime courageux, & les premiers  
 des armées. Mais ceux qui au milieu  
 d'vne paix publique s'amusest à faire  
 bonne chere, & serientent dans l'oysi-  
 ueté, tandis que les autres travaillent,  
 sont des bestes qui s'engraissent. Ils ne  
 sont assurez que par le mépris qu'on

en fait , & par la honte qui les accompagne.



## EPISTRE XCVII.

## A R G U M E N T.

1. *Les mesmes vices qui semblent avoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desia connus aux siecles passez.*
2. *Les hommes imitent plus facilement les mauvaises actions que les bonnes.*
3. *Les méchans ne sont iamais assés.*

1. **V** OUS vous trompez, Lucilius, si vous vous imaginez que le vice soit vn enfant de nostre siecle, & que le luxe, le mespris des bonnes mœurs, & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce siecle, ayent pris naissance de nostre temps. Toutes ces choses procedent des hommes, & non pas du temps; il n'y a point de siecles innocens, & qui ayēt esté exempts de vices. Si tu veux faire reflexion sur le libertinage:

de chaque siecle, i'ay honte de le dire, la deprauation n'a iamais esté si grande qu'aux yeux mesme de Caton. Pourroit-on croire qu'on eust fait agir l'argent dans le iugement de ce procez, où Clodius estoit accusé d'auoir commis vn adultere avec la femme de Cesar, dans le Temple de la bonne Deesse, au mespris de ce sacrifice qui se fait, dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on éloigne les hommes de telle sorte, que l'on couvre mesme les peintures des animaux masles. Cependant on donna de l'argent aux Iuges, & ce qui est encore plus honteux, on stipula aussi pour recompense, & comme par dessus le marché, qu'on les feroit coucher avec quelques femmes de condition, & avec quelques ieunes hommes des meilleures maisons de la ville. Certes le crime ne fut pas si detestable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres, & ne crût pas son salut assuré, qu'il n'eust rendu ses Iuges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez, où, ce qui deuoit sans doute suffire. Caton mesme auoit esté ouy en témoignage. Seruons-nous icy des paroles de Ciceron, puis que la chose surpasse l'imagination & la croyance. *Il les fit venir chez luy, il leur fit de belles promesses, il s'obligea pour eux, il leur*

donna ce qu'il leur auoit promis. Mais, ô  
 Dieux immortels ! voyez une chose effouuen-  
 table, on fit coucher quelques Iuges avec  
 certaines femmes ; On leur mena quelques  
 ieunes hommes de condition, comme pardeffus  
 la recompense qui leur auoit esté promise. Il  
 ne faut point parler du prix dont on  
 conuint avec eux, le pardeffus est beau-  
 coup plus considerable. Voulez-vous la  
 femme de cét homme chagrain & feue-  
 re ? le vous la donneray. Voulez-vous  
 celle de ce riche, ie la rendray dans vo-  
 stre liét. Condamnez les adulteres apres  
 que vous en aurez commis. Cette belle  
 que vous desirez, ne manquera pas de ve-  
 nir. Je vous promets vne nuit avec cét  
 autre, & ie ne differe point l'execution  
 de ma promesse, vous en verrez l'effect  
 auant qu'il soit vingt-quatre heures.  
 Certes il est bien plus criminel de faire  
 ce partage d'adultere que de les commet-  
 tre. Car l'vn fait sçauoir aux femmes  
 qu'on a pour elles de la passion, & l'autre  
 montre qu'on se mocque d'elles. Ces  
 Iuges de Clodius demanderent au Se-  
 nat des gardes qui ne leur estoient ne-  
 cessaires qu'au cas qu'ils le voulussent  
 condamner, & obuidrent ce qu'ils de-  
 mandoient. Aussi Catulus leur dît plai-  
 samment apres que le coupable eust esté  
 absous, *Pourquoy demandiez-vous des gar-*

## 108 SVITTE DES EPIST.

des ? estoit-ce pour empescher qu'on ne vous ostast vostre argent ? Cependant cette railerie n'empescha pas que ce méchant qui suoit esté adulateur deuant le iugement , & maquereau pendant le proces , ne demeurast impuny , & qu'il n'eust sa condamnation , par vn crime plus grand que celuy qui luy auoit fait meriter d'estre condamné. Vous pouuez vous imaginer quelque chose de plus corrompu que les mœurs de ce temps là , où le respect des Sacrifices , ny la force des iugemens ne pût donner de bornes à la paillardise , où durant même l'information qui se faisoit extraordinairement , par vn Arrest du Senat, on commettoit de plus grands crimes que ceux pour lesquels on informoit ? On demandoit si apres vn adulateur on pouoit viure en seureté ; mais au contraire , on reconnût qu'on ne pouoit viure en seureté , sans commettre des adulteres. Cela a esté commis en la presence de Pompée & de Cesar , de Cicéron & de Caton. De Caton , dis-je , qui fut si seueré , que durant qu'il estoit en charge , on dit que le peuple n'osa demander les jeux floraux , où l'on void les femmes débauchées danser toutes nuës par la ville. Ne croyez pas pourtant que les hom-

mes de ce temps-là ayent eu l'œil plus feueré que le iugement. Les mesmes choses se feront tousiours, & se sont faites de tout temps : Et la license des villes pourra bien quelquesfois estre reprimée, par la discipline & par la crainte; mais on ne la reprivera iamais volontairement. Il ne faut donc pas que vous pensiez que le vice soit aujourd'huy plus puissant qu'autres fois, & que les loix ayent moins de credit & d'autorité. Car la ieunesse d'aujourd'huy est beaucoup plus modérée que celle de ce temps-là, où le coupable nioit l'adultere deuant ses Iuges, & où les Iuges le confessoient deuant le coupable; où l'on promettoit des adulteres pour le gain d'une cause; où Clodius ayant trouué grace par les mesmes crimes qui l'auoient rendu coupable, pratiquoit des amourettes, tandis qu'on traualloit à son procez. Qui le pourra croire? Celuy qui estoit accusé d'adultere, a esté absous par le moyen de plusieurs adulteres. Tous les siècles produiront des Clodius, mais ils ne produiront pas tous des Catons.

II. Nous nous laissons aisément aller dans le mal; parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides; Et d'ailleurs le mal passe de luy-mesme assez auant, sans auoir de guide, ny de

## 110 SVITTE DES EPIST.

compagnon. Le chemin du vice n'est pas seulement fait en pente, mais il est fait en precipice. Et ce qui empesche tant de monde de se corriger, c'est que les fautes des autres arts sont honteuses & prejudiciables aux Artisans, & qu'au contraire on prend plaisir aux fautes des mœurs & de la vie. Vn Pilote ne se réjoutit point de voir son vaisseau couler à fonds. Le Medecin ne se réjoutit point de voir son malade mort. L'Aduocat ne se réjoutit point si ses parties perdent leur procez par sa faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a personne qui ne fasse son plaisir de sa faute. Celuy-cy se plaist dans vn adultere, où la difficulté mesme luy a seruy d'alléchement. Celuy-là se plaist dans les fourbes & dans les larcins; Et sa faute n'a iamais commencé à luy déplaire, que quand l'éuenement ne luy en a pas esté agreable. Cela procede sans doute d'vne mauuaise habitude. Et pour vous faire connoistre qu'il y a dans les ames les plus abandonnées au mal, quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent pas ce qui est infame & honteux, mais qu'elles ne veulent pas l'éuiter; Tous les hommes veulent dissimuler leurs vices: Et bien qu'ils leur reüssissent heureusement, & qu'ils en retirent le fruit,

## DE SENEQUE. III

neantmoins ils sont bien-aïses de les cacher, & de n'estre pas reputez ou voleurs ou adúlteres. Mais vne bonne conscience cherche le grand iour, & veut estre veü; & la méchanceté craint toujours, non seulement la lumière, mais encore les tenebres.

III. C'est pourquoy il me semble qu'Épicure a fort bien dit, *Qu'un méchant se pouvoit cacher, mais qu'il ne se pouvoit croire caché.* Ou plustost pour mieux expliquer le sentiment d'Épicure, il est inutile à ceux qui font mal de se cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne s'estiment nulle part en secreté. Veritablement il se peut faire que le crime ne sera iamais poursuivy; mais il ne se peut faire qu'il soit iamais en assurance. Pourueu que nous expliquions ces choses de la sorte, ie ne pense pas qu'elles repugnent à nostre secte des Stoïciens. En effect, la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'est d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couure le crime, quelque protection qu'elle luy donne, quelque vengeance qu'elle luy promette, il ne demeure iamais impuny, parce que le supplice du crime est le crime mesme. Neantmoins cette peine est toujours suivie d'une seconde, comme

de craindre sans cesse, de s'épouvanter d'une ombre, de se défier de son assurance. Pourquoi voudrois-je aussi delivrer le crime de ce chastiment? Pourquoi ne le laisseray-je pas dans une inquietude perpetuelle? Ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, lors qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut éviter le crime, parce qu'on ne peut éviter la crainte & les remords qui en procedent. Mais soyons de son avis, quand il dit, que la conscience est le bourreau des méchantes actions, qu'elle trouve d'assez grands supplices en ce qu'elle est sans cesse gésnée par l'inquietude qui la ronge, en ce qu'elle ne peut adjouster de foy à ceux qui luy promettent de la seurété. Car c'est-là l'argument d'Epicure, que nous avons naturellement de l'aveu sion du crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu mesme de ses seurtez. La fortune en delivre plusieurs de la peine, mais pas vn de la crainte; dautant que nous avons naturellement horreur des choses que la nature a condamnées. C'est pourquoy vn criminel qui se cache, ne croit jamais estre bien caché, parce que sa conscience l'accuse sans cesse, & le decouvre tousiours à luy-mesme; Et apres tout, c'est le propre des coupables de

trembler eternellement. Certes puis que plusieurs crimes se dérovent à la loy, au Juge & aux chastimés, ce seroit pour nous vn grand malheur, si aussi-tost qu'on les a commis, on ne se sentoit persecuté par ces chastimens naturels & rigoureux; & que la crainte ne prit pas dans l'ame la place du repentir pour luy servir de punition.



## EPISTRE XCVIII.

### ARGUMENT.

1. *Il ne se faut fier qu'aux biens internes. Les autres sont aussi legers que la fortune qui les donne.*
2. *On doit regarder toutes choses comme perissables, & se preparer de bonne-heure à les perdre.*
3. *Exemple de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.*

1.  Ous ne denez point estimer heureux celuy dont la felicité est

## 114 SUITE DES EPIST.

toujours douteuse, qui n'est jamais appuyée que sur des choses fragiles, & qui ne fonde ses plaisirs que sur des biens estrangers. La ioye qui entre dans l'ame, ne manque jamais d'en sortir; Mais celle qui prend naissance de l'ame mesme, est constante & assurée; elle trouue toujours de nouvelles forces, & ne finit qu'avec l'homme. Toutes les autres choses, que le peuple admire, ne sont que des biens d'un iour. Quoy donc? ne peuvent-ils pas nous servir, & ne pouuons-nous en tirer de la satisfaction? Ouy certes, & personne ne le deffend, mais il en faut vser de telle sorte qu'ils dépendent de nous; & que nous ne dépendions pas d'eux. Tous les biens qui dépendent de la fortune, apporteront sans doute de l'vtilité & du plaisir, pourueu que celui qui les possède, se possède en mesme temps, & qu'il ne soit pas en la puissance de ses biens. Car mon cher Lucilius, ceux-là se trompent grandement qui s'imaginent que la fortune soit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne seulement la matiere des biens ou des maux, & le commencement des choses qui réussiront chez nous, à nostre bien ou à nostre mal. Certes l'esprit est plus fort que toutes les forces de la fortune. Il est le

Maitre des affaires, il les fait tourner où il luy plaist, & enfin il a le pouuoir de faire ses maux ou ses biens. Le meschant conuertit toutes choses en mal, & mesme celles qui estoient venuës sous vne apparence de bien. Au cõtraire vn esprit droit & vertueux corrige mesme les defauts de la fortune; adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de facheux, reçoit les prosperitez avec vne belle modestie, & les aduersitez avec de la constance & du courage.

II. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on se puisse imaginer, qu'il fasse toutes choses avec iugement, qu'il n'entreprenne rien qui ne soit proportionné à ses forces, il ne trouuera iamais ce bien parfait, qui est au dessus des menaces de la fortune, s'il n'est ferme & resolu contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez obseruer les autres; car nous iugeons plus volontiers des affaires d'autrui que des nostres, soit que vous vouliez iuger de vous-mesme sans faueur, & sans flatterie, vous sentirez ce que ie dis, vous confesserez qu'en toutes ces choses qui semblent si cheres & si desirables, il n'y a rien d'utile & d'auantageux, si vous ne vous estes préparé contre la legereté de la fortune, & les

## 166 SVITTE DES EPIST.

accidens qui la suiuent; si à mesure qu'il vous arriue quelque perte, vous ne dites sans cesse & sans vous plaindre. *Dieu en a ordonné autrement que ie ne pensois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puisse d'autant plus fortifier vostre esprit, dites toutes les fois qu'il vous arriuera quelque chose contraire à vos esperances,

*Le Ciel me peut donner de meilleures fortunes.*

Ainsi il ne peut rien arriuer qui ébranle vn esprit préparé à toute sorte d'éuénemens. Or il s'y preparera, s'il fait reflexion sur l'inconstance des choses humaines, deuant qu'il en ressente les effets; S'il considere sa femme, les enfans & ses richesses, cōme s'il ne les deuoit pas toujours auoir, & comme s'il n'en deuoit pas estre plus mal-heureux quand il aura cessé de les auoir. L'esprit qui s'inquiete de l'auenir, est miserable; & celuy qui se met en peine s'il aura toute sa vie la jouissance des choses qui luy plaisent, est mal-heureux auant que de l'estre. En effect, il ne fera iamais en repos, & par l'apprehension du futur il perdra les biens presents, dont il pouuoit iouir avec auantage. Et certes ie ne mets point de difference entre la douleur que donne la crainte de perdre, & la perte mesme. Ce

n'est pas que ie voulusse vous conseiller de ne vous soucier de rien. Destournez-vous au contraire de tout ce qui est à redouter ; preuoyez par la prudence tout ce qu'on peut preuoir par les lumieres ; Considerez ce qui peut vous estre preiudiciable long-temps auant qu'il arriue, & tafchez de l'éuiter. Vne ferme resolution de supporter constamment toutes choses, vous seruira beaucoup en ce dessein. Celuy qui peut supporter la fortune, peut aussi se deffendre, & triompher de la fortune ; elle ne porte iamais le trouble dans la tranquillité de la vertu : Mais il n'y a rien de plus miserable ny de plus lasche que d'estre tousiours en crainte ; & n'est-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal ? Au reste pour vous dire mon sentiment en peu de paroles, de ces esprits inquietez, & qui se sont eux-mesmes à charge, ils sont aussi impatiens dans leurs infortunes, que deuant qu'elles arriuent. Celuy-là se plaint plus qu'il n'est besoin, qui se plaint auant qu'il en soit besoin ; Et la mesme foiblesse qui luy fait iuger que la douleur est insupportable, l'empesche aussi de s'y résoudre, & de l'attendre constammēt. Elle lui fait imaginer que sa felicité doit estre eternelle. Elle luy fait croire que tout ce qui luy arriue de fauorable, doit non

seulement durer tousiours, mais croistre perpetuellement ; & mettant en oubly les caprices de la fortune qui remuë sans cesse les choses humaines, il se promet imprudemment qu'elle aura pour luy de la fermeté & de la constance. C'est pourquoy il me semble que Methrodore dit fort bien dans vne Lettre où il console sa sœur, de la perte de son fils, *Que les biens des mortels, sont mortels.* Il parle de ces biens, apres lesquels on void courir tant de monde. Car le veritable bien ne scauroit finir, il est stable, il est eternal, c'est la sagesse, c'est la vertu, qui est le seul bien immortel que les hommes puissent posseder. Au reste ils sont si aveugles & si dépravez ; ils ont si peu de connoissance du chemin qu'ils prennent & de celuy que chaque iour leur fera prendre, qu'ils s'estonnent de perdre quelque chose, bien qu'vn iour ils doivent tout perdre. Toutes les choses dont on vous appelle le Maistre, sont veritablement chez vous, mais elles ne sont pas à vous. Il n'y a rien de ferme pour vn infirme, & rien d'eternel pour celuy qui doit perir. Perir & perdre est vne mesme necessité, & si nous pouuions bien comprendre cela, ce nous seroit vne grande consolation de perdre constamment ce qui doit infailliblement perir.

Quel soulagement pourrons-nous donc trouver contre les pertes ? Que nous ne perdions pas la memoire des choses perduës, & que nous ne perdions pas avec elles le fruit que nous en auons retiré. On peut nous empescher d'auoir, mais non pas nous empescher d'auoir eu. Celly-là est sans doute bien ingrat, qui apres auoir perdu vn bien, ne s' imagine pas estre reuenable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oster vne chose, mais elle nous en laisse le profit; & nous le perdons seulement par nostre impatience, & par l'injustice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-mesme que de toutes ces choses qui semblent si terribles, il n'y en a pas vne d'indomtable. Nous en auons desia veu plusieurs qui les ont surmontées : Sceuole a vaincu le feu, Regulus les gesnes, Socrates le poison, Rutilius le bannissement, Caton la mort qu'il enfonça luy-mesme dans son sein avec vn poignard. Taschons aussi de vaincre quelque chose. D'ailleurs, tous ces biens qui charment le vulgaire par de si belles apparences de grandeur & de felicité, n'ont-ils pas esté souuent méprisez, & mesme par quantité de personnes? Fabricius dédaigna les richesses, estant General d'Armée, & les condamna

lors qu'il estoit censeur. Tuberon estima que la pauvreté estoit digne de luy & du Capitole, lors que se seruant de vaisselle de terre en vn festin public, il donna à connoistre que les hommes se doiuent contenter des mesmes choses, qu'on employoit au service des Dieux. Sextius le pere fit vn genereux refus des honneurs; car encor qu'il fût né pour l'administration de la Republique, il ne voulut point recevoir la dignité de Senateur, que Iule Cesar luy offroit, parce qu'il sçauoit bien que ce qui pouuoit estre donné, pouuoit estre osté tout de mesme. Entreprenez donc aussi de faire quelque chose avec courage, & donnons-nous vne place entre les fameux exemples. Pourquoi nous laissons-nous abatre? Pourquoi desesperons-nous? Tout ce qui a pû se faire autresfois, peut bien se faire encore aujourd'huy. Nous n'auons qu'à purger nostre ame, & à suiure la Nature, de qui l'on ne peut s'éloigner, sans se ietter dans les conuoitises, sans se precipiter dans les craintes, sans estre esclau de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut estre réstably dans ses droits, & reprendre son courage. Efforçons-nous donc de le reprendre, afin que nous puissions endurer toutes sortes de douleurs, de quelque costé qu'elles

qu'elles puissent attaquer le corps ; & dire enfin à la fortune, *C'est un homme que tu attaques, cherche ailleurs qui tu puisses vaincre.* Ainsi l'on peut adoucir la douleur de cette blessure dont je souhai-  
 terois, ou le soulagement, ou la force de la supporter, & de vieillir avec elle. \* Mais je suis assuré de la vertu \* C'est de ce grand homme; il ne s'agit icy que endroit de notre interest, puis que nous devons sembler estre privez de l'agrsable societé de cet cor-  
 illustre vieillard. Certes il a desja vescu pu.  
 vne longue vie, & s'il desire qu'elle soit plus longue, ce n'est pas pour luy qu'il le souhaite; mais pour ceux-là seulement à qui elle pourroit estre utile. On peut dire que s'il vid encore, c'est vne libera-  
 lire qu'il nous fait: vn autre eust desja finy des douleurs si excessiues; mais il croit qu'il est aussi honteux de recourir à la mort que de fuyr lâchement la mort.  
 Quoy donc? ne sortira-il pas de la vie, si on luy en donne le conseil? Mais pour-  
 quoy n'en sortiroit-il pas? s'il ne peut plus estre utile à personne; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour souffrir, & pour estre le but de la douleur?  
 C'est ainsi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philosophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'est ainsi que l'on connoist es qu'un homme sage a de for-

ce contre la mort & la douleur, lors que l'une approche, & que l'autre presse. Il faut apprendre à travailler de celuy-là mesme qui travaille. Nous n'auons rien fait iusques icy que de chercher par des raisons si l'on peut resister à la douleur, & si les approches de la mort peuuent épouuanter les grâdes ames. Qu'est-il besoin de tant de paroles? Rendons nous les spectateurs de la chose mesme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de soy-mesme contre l'un & l'autre; il ne souffre point constamment par l'esperance de la mort; & ce n'est point par le dégoust d'une douloureuse vie qu'on le void mourir si librement. Il supporte la douleur, & attend la mort.

\*\*\*

## EPISTRE XCIX.

### ARGUMENT.

*Cette Epistre est vne consolation à Marullus, sur la mort de son fils.*

**E** vous ay enuoyé la Lettre que j'écruis à Marullus touchant la

mort de son fils encore petit, & sur le bruit qui couroit qu'il supportoit cette perte avec trop d'impatience & de foiblesse, ie n'y ay pas gardé ma coustume; & i'ay crû qu'il ne falloit pas le flatter ny le traiter doucemēt, parce qu'il estoit plus digne de reprimende que de cōsolation. Veritablemēt il faut accorder quelque chose à vn esprit affligé, & qui a receu vne grāde playe. Il faut qu'il s'affouisse de pleurs, ou au moins luy laisser pousser les premiers transports de l'affliction. Mais quād quelqu'un a, pour ainsi dire, entrepris de faire son occupation de ses larmes, il faut aussi-tost le corriger, & luy faire comprendre qu'il y a dans les soupirs de la lascheté, & de la folie. Vous attendez des consolations, mais recevez des iniures. Quoy vous monstrez tant de foiblesse, à la mort de vostre fils? Que feriez-vous si vous auiez perdu vn amy? Hé bien, vous avez perdu vn petit enfant dont vous ne pouuez rien esperer de certain, ce sōnt peu de iours qui sont perdus. Nous ne cherchons que des sujets de tristesse; nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouuoit pas nous donner de iustes sujets de nous plaindre. Mais ie m'estois imaginé que vous auiez assez de courage & de force con-

tre les maux veritables, & que par consequent vous n'en manquerez pas contre des maux en apparence, dont on ne pleure que par coustume. Si vous auiez fait la plus grande perte que l'on puisse faire, ie veux dire si vous auiez perdu vn amy, vous vous deuriez plustost réjouyr de l'auoir possédé, que de vous plaindre de l'auoir perdu : Mais la plupart des hommes ne comptent point ce qu'ils ont receu, ny combien de temps ils en ont jouÿ. La tristesse a particulièrement ce mal que non seulement elle est inutile, mais qu'elle est ingrante. Faut-il donc que vous ayez perdu vostre tēps, pour auoir eu vn si bon amy ? Et n'auriez-vous rien profité durant tant d'années, de la société que vous avez eue avec luy, & des estudes que vous avez faites ensemble ? Auez-vous donc mis vostre amitié en mesme tombeau que vostre amy ? Pourquoi vous plaignez-vous de l'auoir perdu, si vous n'avez tiré aucun profit de l'auoir possédé ? Croyez qu'vne grande partie de ceux que nous auons aymez, & que la mort nous a rauis, demeure encore avec nous. Car tout le temps qui est passé, est à nous; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a esté. L'esperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoissans de ceux

que nous auons desia receus ; comme si ce qui nous doit arriuer , ne deuoit pas aussi-tost estre mis entre les choses passées. Certes on limite bien estoitement la satisfaction qui vient d'une chose, si l'on ne se réjoût que du fruit present qu'on en reçoit. Le futur & le passé sont capables de donner de la ioye, l'un par l'esperance de le posseder, & l'autre par la memoire de l'auoir possédé; mais l'aduenir est douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne se peut faire que l'autre ne soit arriué. N'est-ce donc pas folie que d'abandonner le plus certain? Contentons-nous des choses que nous auons desia receues, si toutesfois elles ne sont pas sorties de nostre esprit en mesme temps qu'elles y sont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obseques de leurs enfans sans pleurer, qui en reuenant de leurs funerailles, sont retournez au Senat, ou à l'exercice de quelqu'autre charge publique, & qui à l'instant de leur affliction ont fait autre chose que de s'amuser à se plaindre. Et certes, il ne sert de rien de vous plaindre, puis que vostre plainte ne vous apporte aucun profit. D'ailleurs il y a de l'injustice à vous plaindre d'une chose, qui est arriuée à vn homme, & qui doit arriuer à tous.

Et fin toutes vos plaintes, & vos regrets  
 tiennent quelque chose de la folie, puis  
 qu'il y a si peu de chemin entre la mort  
 & celuy qui le regrette. Nous devons  
 endurer sa perte avec d'autant plus de pa-  
 tience que nous suiurons de fort pres  
 ceux que nous auons perdus. Considerez  
 la vireffe & la legereté du temps; voyez  
 combien cette carriere que nous courons  
 si viste, est d'une petite estenduë. Faite  
 reflexion sur cette longue suite des  
 hommes qui tiennent tous vn mesme  
 chemin: ils ne se suiuent iamais d'une  
 distance fort éloignée, quand mesme il  
 paroist entr'eux beaucoup d'interualle.  
 Celuy que vous pensez auoir perdu, est  
 seulement allé deuant. Y a-il donc rien  
 qui rienn plus de la folie que de pleurer  
 celuy qui est party deuant vous, lors que  
 vous auez à faire vn mesme voyage? On  
 pleure vne chose qu'on sçauoit bien  
 qu'elle deuoit arriuer; ou l'on s'est moc-  
 qué de soy-mesme, si l'on n'a pas songé  
 que cet homme deuoit mourir. On pleu-  
 re enfin vne chose de qui l'on a dit mille  
 fois qu'il estoit impossible qu'elle n'ar-  
 riuast pas. Quiconque se plaint que quel-  
 qu'un est mort, se plaint aussi qu'il ait  
 esté homme. Tous les hommes sont obli-  
 gez à la mesme loy, & quiconque est né,  
 doit s'attendre de mourir. Nous sommes

distinguez les vns des autres par quelques interualles de temps , mais nous sommes tous semblables par nostre fin. Tout cét espace qui est entre le premier & le dernier iour de la vie , est variable & incertain. Si vous le mesurez par les miseres il est sans doute bien long, quand on n'auroit vescu que l'âge d'un enfant, & si vous le mesurez par la vitesse, il est sans doute bien court, quand mesme on auroit vescu iusqu'à vne extrême vieillesse. Il n'y a rien en tout cét espace qui ne soit glissant & qui ne nous trompe; il passe plus viste que les saisons, il n'y a point de vent qui ait plus de legereté ny d'inconstance. Toutes choses y sont dans vn mouuement perpetuel, & selon que la fortune l'ordonne, elles prennent tantost vne face, & tantost vne autre. Enfin parmy vne si grande agitation des choses humaines, il n'y a rien d'asseuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint, & cependant c'est vne chose en quoy personne ne se peut tromper. Mais il est mort qu'il n'estoit qu'un enfant: ie ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-tost, est traité le plus fauorablement; Passons à celuy qui a vieilly. De combien a-il surpassé cét enfant? Imaginez-vous le profond abyisme du temps, considerez

## 128 SVITTE DES EPIST.

l'éternité , apres cela comparez-y ce qu'on appelle l'âge de l'homme. Alors vous reconnoistrez combien est petit ce que nous souhaitons, & ce que nous prenons tant de peine à prolonger. En effect , combien les déplaisirs & les inquietudes ? combien la mort que nous souhaitons tant de fois avant qu'elle vienne ? combien les maladies & la crainte ? combien l'enfance incapable de toutes choses nous dérobent - elles de ce temps ? Je ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjustez à cela les travaux , les afflictions , & tant d'occasions dangereuses ; & alors vous confessez que ce qu'on appelle vivre est vn espace bien court , mesme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeurera pas d'accord que celuy-là est le plus heureux qui est bien-tost de retour d'un voyage , & qui en a fait tout le chemin, avant qu'il se soit lassé ? La vie n'est ny vn bien ny vn mal , mais c'est le lieu où se trouue le mal & le bien. C'est vn jeu de hazard où il se faut défier de tout, Ainsi celuy qui est mort , n'a rien perdu que le dé qui tourne plus souuent à perte qu'à gain. Mais il pouoit acquerir de la sagesse & de la prudence ; il pouoit par vostre soin se rendre plus honneste homme ; mais plustost ce qu'il fal-

loit craindre, il pouoit se rendre semblable à beaucoup d'autres. Regardez ces ieunes hommes des meilleures maisons de la ville, que le luxe & la débauche ont reduits à la misere, & precipitez dans l'arene \* pour donner du plaisir au peuple. Voyez ces autres qui ne s'exercent qu'à contenter leur impudicité, & qui ne laissent point passer de iours, sans se noyer dans le vin, & sans se des-honorer par quelque méchanceté signalée. Vous direz infailliblement qu'il y auoit plus à craindre qu'à esperer. Vous ne deuez donc pas chercher des occasions de douleur, ny faire croistre vne affliction legere, à force de vous plaindre, & de vous desesperer. Au reste, ie ne vous exhorte pas de faire sur vous des efforts, ie n'ay pas si mauuaise opinion de vous, que de croire que vous ayez besoin d'appeller contre vostre perte tout le secours de la vertu. Ce n'est pas vne playe que vous auez receuë, c'est seulement vne piqueure, & cependant vous voulez en faire vne playe. Sans doute, vous aurez tiré vn grand profit de la Philosophie, si vous supportez constamment la perte d'vn fils qui n'estoit pas encore si bien connu de son pere que de sa nourrisse. Quoy donc? veux-je vous persuader la dureté? veux-

je que mesme à l'enterremēt de vostre fils vous alliez la teste haute ? & ne puis-je seulement souffrir que vous en ayez le moindre ressentiment ? Non certes , ie n'exige pas cela de vous ; ce seroit monst-  
 rer de l'inhumanitē & non pas de la vertu , que de paraistre insensible dans la separation de ses amis , & de regarder la mort de nos parens des mesmes yeux que nous les verrions eux mesmes ? Mais supposez que ie vous deffende la plainte ; il y a quelques choses qui ne sont pas en nostre puissance ; les larmes tombent quelquesfois quand on voudroit les retenir , & seruent de soulagement à l'esprit. Nous pouuons donc iustement permettre que les larmes tombent , mais nous ne denons pas le commander. Qu'il en tombe autant que la douleur en pourra pousser , & non pas autant que l'exemple & l'imitation en demanderont. Ne contribuons point à nostre tristesse , & ne l'augmentons point par l'exemple d'autruy. L'apparence de la tristesse est plus insatiable , & exige dauantage que la tristesse mesme ; Et en effect , y a-il quelqu'un qui voulust paroistre si triste, s'il n'auoit que luy à contenter ? On fait de plus grands gemissemens lors qu'on pense estre entendu , & l'on demeure dans le silence , lors que

l'on est en secret & sans témoins. Mais si on void venir quelqu'un, on renouvelle aussi tost ses plaintes, on s'arrache les cheveux, on veut faire toutes les choses qu'on eust fait plus facilement, quand on n'estoit empesché de personne. On souhaite la mort, on se jette du liét en terre; mais la douleur cesse aussi-tost qu'elle n'a plus de spectateurs. Nous auons ce deffaut aussi bien en cette occasion, qu'en toutes les autres choses, que nous nous conformons sur l'exemple des autres, & que nous considerons moins ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par coustume. Nous nous éloignons de la nature, nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cause d'aucun bien, & qui est aussi leger en cela qu'en toutes les autres actions. S'il void quelqu'un qui souffre patiemment son infortune, il l'appellera dur & insensible. S'il void quelqu'un qui se laisse abattre par l'aduersité, il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut mesurer toutes choses par la raison, & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tienne plus de la folie que de chercher de la reputation par sa tristesse, & par ses larmes, dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-vnes sont

permisses au sage, & que les autres doivent tomber d'elles-mesmes. Voulez-vous sçavoir quelle difference il y a entre l'un & l'autre ? Lors qu'on nous apporte la nouvelle de quelque mort, & que nous embrassons vn corps que nous ne deuous quitter que pour le laisser aller en terre, la nature nous arrache des larmes, & comme l'esprit est pressé par la douleur, il presse aussi tout le corps, & par consequent les yeux, & en fait sortir l'humeur qui est à l'entour; & ces larmes sortent malgré nous par vne espèce d'expression. Il y en a d'une autre sorte, auxquelles nous ouurons nous-mesmes le passage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus, & que nous auons aymez. On trouue ie ne sçay quelle douceur dans cette tristesse, en se souuenant de leurs discours, de leur agreable conuersation, des bons offices qu'ils ont rendus, & alors on verse des larmes comme dans la joye. Enfin nous sommes indulgens aux vnes, & nous ne pouons retenir les autres. Il ne faut donc pas que vous pleuriez, ou que vous reteniez vos larmes à cause de ceux qui vous regardent. Il est plus honteux de les feindre que de les essuyer, ou de les répandre. Qu'elles coulent d'elles-mesmes, & sans artifice; les

plus tranquilles, & les plus modezez ed  
peüent verser. Le Sage mesme en a  
quelquesfois répandu, sans offenser sa  
dignité, mais avec vn si iuste tempera-  
ment qu'elles ne manquoient ny d'hu-  
manité ny de bien-seance. Ensn on peut  
obeïr à la nature, & conseruer sa digni-  
té. J'ay veu des hommes venerables aux  
funerailles de leurs parens, qui mon-  
stroient bien par leur visage l'amitié  
qu'ils auoient pour eux, sans affecter  
toutes ces larmes qu'on ne donne sou-  
uent qu'à l'apparence; & l'on ne voyoit  
rien en eux que ce qu'vne veritable affe-  
ction a accoustumé de produire. Il y a  
aussy dans la plainte & dans la tristesse  
vne certaine bien-seance, que le Sage  
doit garder; Et comme dans toutes les  
autres choses, il doit y auoir de la me-  
diocrité dans les larmes. Il n'y a que les  
foibles dont les tristesses aussi bien que  
les ioyes soient immoderées. Receuez  
avec patience ce qui doit necessairement  
arriuer. Qu'arriue-il d'incroyable? qu'ar-  
riue-il de nouveau? Combien fait-on  
sous les iours d'enterremens? combien  
y en aura-il qui passeront le deüil apres  
vous? Toutes les fois que vous penserez  
qu'il estoit encore enfant, pensez aussi  
qu'il estoit homme; Pensez que l'hom-  
me ne peut rien attendre d'asseuré, que

la bonne fortune ne l'accompagne pas jusqu'à la vieillesse, & qu'elle le laisse où il luy plaist. Je ne vous empesche pas de parler souuent de luy, ny de donner à sa memoire tout autant de loüange que vous pourrez. Il vous reuiendra plus souuent dans la pensée, quand ce ne sera pas la tristesse qui le remettra dans vostre esprit; Car il n'y a personne qui prenne plaisir en la conuersation d'un homme triste, ny par consequent à la tristesse. Si vous en auez ony avec plaisir quelques discours & quelques naïuetez d'enfant, qu'elles soient souuent dans vostre bouche, & persuadez-vous fortement qu'il auroit répondu aux esperances que l'amour paternelle vous en faisoit concevoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les siens en oubly, d'ensevelir leur memoire en mesme tombeau que leur corps, de les pleurer beaucoup & de s'en souuenir peu de temps. Ainsi les oyseaux, ainsi les bestes sauvages ayment leurs petits. Leur amour est violente, & pour ainsi dire furieuse, mais ils le perdēt avec leurs petits. Cela certes, ne seroit pas bien seant à vn sage; il faut qu'il se souuienne tousiours des siens, & qu'il cesse bien-tost de les pleurer. Je ne scaurois approuuer ce que dit Metrodore, qu'il y a quelques plaisirs attachez à la

tristesse qu'il faut prendre lors que l'on est triste. Je rapporte ses paroles mesmes, & ie ne doute point du sentiment que vous en aurez. Y a-il rien aussi de plus honteux que de prendre du plaisir d'as le deuil ou par le deuil, & de chercher parmy les larmes quelque chose qui vous contente. Ce sont neantmoins ces Philosophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur, & qui accusent nos preceptes d'inhumanité par ce que nous disons, ou qu'il ne faut point endurer que la tristesse entre dans l'ame, ou qu'il faut bien tost l'en chasser. Mais enfin lequel des deux est le plus impossible, ou le plus inhumain, de n'auoir point de ressentiment de la perte d'un amy, ou de chercher du plaisir dans la douleur mesme de sa perte. Ce que nous voulons enseigner, est honneste & sans doute bien-seant. Que quand l'affection aura poussé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la tristesse. Vous dites au contraire qu'il faut mêler quelque volupté à la douleur ? Ainsi l'on appaise les enfans en leur donnant quelques friandises ; Ainsi on les empesche de crier en leur presentant la mammelle. Vous ne ferez donc pas cesser vos plaisirs à l'instant qu'on fait les obseques de vostre fils ; ou que vostre

amy se meurt; mais au cōtraire vous charoüillerez vostre douleur, & vous y cherchez du plaisir. Lequel est le plus hōneſte ou de chasser de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur? *Que* dis-je, comme compagne? On la trouue dans la douleur meſme. Il y a, dit-il, vne eſpece de volupté qui est attachée à la douleur. Certes il appartiendroit aux Stoïciens de publier cette doctrine, & non pas aux Sectateurs d'Epicure, qui ne connoiſſent point d'autre bien que la volupté, ny d'autre mal que la douleur: Car quelle alliâce peut-il y auoir entre le bien & le mal? Mais ſuppoſons qu'il y en ait. C'est maintenant qu'il est beſoin de la déconuir, & de conſiderer ſi la douleur a quelque choſe en ſoy d'agreable, & de voluptueux. Il y a certains remedes qui ſont ſalutaires à quelques parties du corps; mais parce qu'ils ſont ſales, on ne voudroit pas les appliquer aux autres parties; & ce qui ſeruiroit ſans honte en vn endroit, ne ſeroit pas honneſte en vn autre lieu. Ne rougiſſez-vous donc point de vouloir guerir la triſteſſe par la volupté? Certes il faut pour cette playe vn remede plus violent. Donnez plütoſt cēt aduis que le ſentiment du mal ne va pas iuſqu'à ecluy qui est mort: Car ſ'il

va iusques à luy ; il n'est pas mort. Il n'y a rien qui puisse blâmer celuy qui n'est plus ; s'il peut estre blessé , il est viuant. Croyez-vous qu'il est mal-heureux , à cause qu'il n'est plus , ou parce qu'il est encore quelque chose ? S'il n'est plus , il ne peut ressentir de mal ; car quel sentiment , celuy qui n'est plus , pourroit-il encore auoir ? S'il est encore quelque chose , il ne scauroit estre mal-heureux ; car il est deliuré du plus grãd mal qu'apporte la mort qui est de n'estre plus. Disons aussi à celuy qui pleure & qui regrette son enfant , que tous les hommes , ieunes & vieux , en comparaison de l'éternité , sont égaux , pour ce qui concerne la briéueté de la vie : Car ce que nous auons de cette immense eternité , est encore moindre que ce qu'on peut s'imaginer de plus petit. Ce qu'il y a de plus petit en vne chose , ne laisse pas d'en faire vne partie ; mais le temps que nous viuons , n'est presque rien ; Et cependant nous sommes si insensé que nous y faisons des desseins comme sur vn plan de grande estenduë. Au reste , ie vous ay écrit cette Lettre , non pas comme si apres auoir long-temps attendu , vous auiez besoin d'vn remede qui vient si tard : Car ie me souuiens de vous auoir desia entretenu de toutes les choses que vous y

lirez. Je vous écris seulement pour condamner ce petit espace de temps où vous estes éloigné de vous-mesme; Et enfin pour vous exhorter de monstrier du courage contre la fortune, & de regarder tous les maux, non comme des choses qui peuvent arriver, mais comme des choses qui arriveront infailliblement.

\*\*\*

## EPISTRE C.

### ARGUMENT.

*De quelle façon doit estre le langage d'un Philosophe.*

**V**ous m'avez écrit que vous aviez leu exactement les Livres que Fabianus Papius a composez des choses civiles, mais que vous n'avez pas trouvé qu'ils répondissent à l'opinion que vous en aviez. Apres cela oubliant qu'il s'agissoit de iuger d'un Philosophe; vous avez blasme sa façon d'écrire. Je suppose que ce que vous en dites, soit veritable, & qu'il debite quantité de choses sans donner à son discours aucune forme. Premièrement cette façon d'écrire,

a ses beautez, & le discours, qui coule doucement, a quelque grace qui luy est propre & particuliere. Car ie croy qu'il y a bien de la difference entre vn discours qui coule, & vn discours qui se precipite. Et mesme ce que ie vay dire, est bien different de ce que vous pensez. Il me semble que Fabianus ne precipite pas ses paroles, mais qu'il les fait couler agreablement. Il est vray que son discours est estendu; mais il est sans confusion, & ne manque pas de force ny de vehemence. Au moins il confesse, & veut bien que l'on sçache qu'il n'est pas estudié, & qu'il n'a pas esté à la torture dans son esprit deuant que de sortir de sa bouche. Enfin il est tel qu'on reconnoist aisément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il soit comme vous me le figurez; Il ne veut pas enseigner à bien parler, il veut seulement enseigner les bonnes mœurs, & a écrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela, si vous l'auez entendu parler, vous n'aurez pas eu le temps de considerer les particularitez de son discours, car la piece entiere vous eust rauy; & bien souuent ce qui plaist quand on le prononce, avec action, n'a pas tousiours le mesme effect quand il est reduit par écrit. Mais enfin, c'est auoir beaucoup fait que

## 140 SVITTE DES EPIST.

d'auoir touché d'abord, encore qu'apres vne plus longue contemplation on trouue de quoy reprendre en ce qui auoit plû aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis, Celuy qui surprend l'estime des hommes, est sans doute plus glorieux que celuy qui la mérite. Je sçay bien que le dernier est le plus afferé, & qu'il se promet plus hardiment de la reputation au temps à venir. Au reste vn iangage trop estudié ne sied pas bien à vn Philosophe. Mais si l'on a peur des paroles, où monstrera-on sa force & sa constance, où fera on épreuve de soy? Fabrianus ne faisoit point voir de negligence dans ses discours; mais il y faisoit voir de la confiance & vne belle hardiesse. Aussi n'y trouuerez vous rien de bas ny de lâche; ses paroles sont choisies, mais elles ne sont point affectées, il ne renuerse point ses façons de parler & n'en a point de bigearres ny d'extravagantes, à la mode de nostre siecle. Ses paroles sont claires & intelligibles; & bien qu'elles soient populaires, elles n'expriment que de beaux & de magnifiques sentimens; qui ne sont pas resserrez en peu de mots comme vne sentence, mais qui s'estendent plus auant, & qui menent plus loin les esprits. Nous n'y verrons rien qui soit retranché mal à

propos , qui n'ait vne belle structure , & qui ne tienne de la politesse d'aujourd'huy . Enfin quand vous l'aurez regardé de tous costez , vous n'y verrez rien de vuide , vous n'y verrez rien d'inutile . Veritablement vous ne trouuerez dans ce bastiment ny des marbres de diuerses couleurs , \* ny cette diuersité de \* Les canaux qui charment la veüe , ny ce person qu'on appelle la chambre du pauvre , ny mes de enfin tout ce que le luxe qui ne se con-ditente iamais d'un simple ornement , est tion capable de mettre en v'sage ; mais com- auoient me on dit ordinairement , vous verrez chacun vne maison bien bastie . Au reste , nous vne ne sommes pas d'accord quelle façon chãbre d'écrire est la meilleure . Quelques-uns qu'ils veulent vn style qui tienne vn peu de la appellenegligence , d'autres le veulent rude , & loient pour ainsi dire rabotteux ; Et si quel-ainsi , ques periodes semblent finir doucement , où ils il les diuisent & les entrecoupeat toutalloiët expres , afin qu'on n'entende autre çho- faire se que ce qu'on auoit attendu . Lisez Ci-quel- ceron , sa façon d'écrire est tousiours quefois semblable , & marche tousiours d'un des re- mesme pas ; Elle est trauaillée , elle est pas de douce , elle est delicate , sans qu'il y ait pau- rien de lasche & d'efeminé . Au contrai- ures . re , celle de Pollion est inégale , elle ne va que par bonds , & vous quitte lors

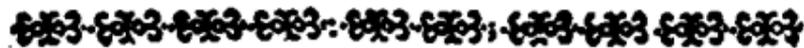
que vous y pensez le moins. Enfin dans Cicéron tout se termine agreablement ; mais il n'y a rien dans Pollion , qui ne tombe , si vous en exceptez peu de choses. Dauantage vous dites que toutes choses vous semblent basses dans Fabianus , mais i'estime que ce n'est pas là son vice. Elles ne sont point basses , mais elles sont modestes , comme procedant d'un esprit bien ordonné ; Elles ne sont pas entassées , mais elles sont par tout égales ; elles n'ont pas cette vehemence d'orateur , ny ces pointes que vous cherchez , ny ces sentimens qui vous surprennent : Mais considerez tout le corps ; encore qu'il ne soit pas si soigneusement paré , il est honnestement couuert. Son discours n'a point de grace , me direz-vous , mais monstrez-moy quelqu'un que vous puissiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Cicéron dont les Livres de Philosophie sont en aussi grand nombre que ceux de Fabianus , ie confesse qu'il l'emporte par dessus luy ; mais il ne faut pas dire qu'une chose soit fort petite pour estre un peu moindre qu'une grande. Si vous m'alleguez Asinius Pollion , ie ne vous contrediray point encore : mais aussi ie vous répondray que c'est exceller en une chose de cette importance que d'auoir la premie-

re place apres ces deux grands personnages. Nommez-moy encore Liuius; car outre les Liures qu'il a particulièrement composez de la Philosophie, il a fait des dialogues que vous pouuez mettre aussi raisonnablement entre les Liures de Philosophie qu'entre les histoires. Je le laisseray encore passer deuant Fabianus; mais considerez, ie vous prie, combien on en void apres ce Philosophe qui ne void deuant luy que trois hommes, & les plus éloquents que l'on se puisse imaginer. Mais il n'a pas toutes les choses qu'on pourroit souhaitter en luy. Son discours n'est pas fort, encore qu'il soit élevé; il n'est ny violent ny impetueux, encore qu'il soit beaucoup estedu; & bien qu'il soit assez pur, il n'est pas tousiours bien clair. Vous souhaitteriez, direz-vous, qu'on parlast seuerement contre les vices, avec courage contre les dangers, avec orgueil contre la fortune, & avec injures contre l'ambition; Je veux que la dissolution soit blasmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere; Que le discours d'un Orateur soit fort & vehement; que celui d'un Poëte tragique soit grau, & que celui d'un Comique soit bas & populaire. Mais voulez-vous que le Philosophe s'amuse

à ce qu'il y a de moins considerable, c'est à dire aux paroles ? Il ne s'attache qu'aux choses, sans s'arrester à l'éloquence qui ne laisse pas de le suivre comme l'ombre suit le corps. Sans doute tout ce qu'il fera, ne sera pas entièrement achevé, ny ne fera pas en soy vn corps si parfait, & ie confesse que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choses qui ne porteront point de coup, & quelquesfois son discours finira sans avoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & jamais rien qui vous ennuye. Enfin il vous fera reconnoistre qu'il auoit les sentimens qu'il a écrits, & qu'il entendoit fort bien toutes les choses qu'il a dites. Vous apprendrez que son dessein a esté de vous faire voir ce qui luy plaisoit, & non pas de vous plaire & de vous flatter, Il ne cherche pas l'applaudissement, il tasche seulement à profiter, & à rendre l'ame meilleure. Je ne doute point que ses écrits ne soient de la façon que ie viens de les représenter, encore qu'il m'en reste plutôt vne ombre qu'vne veritable memoire. Car ie n'en ay qu'vne idée confuse, & il ne m'en ressouient qu'en gros, comme des choses qu'on a secuës il y a long-temps. Au moins lors que ie l'entendois

discourir

discourir, i'en auois les mesmes sentimens que ie vous écris. Ce n'est pas que les discours me sēblassent tous parfaits; mais ils estoient remplis de bonnes choses, qui pouuoient donner courage à vne ieunesse bien née, & l'attirer à la vertu, sans luy faire desesperer d'un bon saccéz. Cette façon d'exhorter me semble sans doute la plus vtile & la plus efficace. Car on rebute les ieunes gens lors qu'on leur donne l'enuie de bien faire, & qu'on leur en oste l'esperance par de trop grandes difficultez. Enfin Fabianus estoit abondant en paroles, sans prendre garde autrement à la iustesse des periodes, & son discours en general estoit grand & magnifique.



## EPISTRE CI.

## ARGUMENT.

1. *De la mort subite & inopinée. Qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'assurer en rien.*
2. *Il blasme ceux qui ne se soucient pas de viure dans l'infamie &*

*dans la douleur , pouruen qu'ils  
visent long-temps.*

I. **N**L n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous montre nostre neant, qui ne nous remette en memoire quelque nouveau témoignage de nostre fragilité que nous auons oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort, quand mesme nous ne semblons faire des desseins que pour l'éternité. Vous serez peut-estre en peine par le commencement de cette Lettre, du sujet de cette Lettre. Vous avez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain, ce personnage si splendide & si officieux. Il ne deuoit sa fortune qu'à luy-mesme; & d'un petit commencement, il s'estoit élevé si haut, qu'il s'estoit rendu le chemin facile pour monter encore plus haut. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent; & le premier argent qu'un pauvre gagne auant que de deuenir riche, est celuy qui luy couste plus de sueur & plus de travail. Senecion aspiroit aussi aux grands biens; & deux choses contribuoient à l'y conduire, la science d'en acquerir, & celle de les conseruer, dont l'une des deux seulement estoit capable de le rendre riche. Cét homme si temperant, & qui n'auois

pas moins de soin de son corps que de son bien, m'auoit visité le matin selon sa coustume; il auoit demeuré tout le long du iour près du liçt d'vn de ses amis malade & abandonné du Medecin; & enfin apres auoir soupé en bonne santé & avec plaisir, il fut surpris d'vne esquinancie qui l'estouffa en fort peu de temps. Ainsi il mourut apres auoir rendu à ses amis tous les deuoirs qu'vn homme sain est capable de leur rendre. Ce personnage qui cherchoit de l'argent par mer & par terre, qui mettoit tout en vſage pour en amasser, est mort inopinément, lors que ses affaires se portoient le mieux, & que l'argēt lui venoit en foule de tous costez,

*Plantez apres cela des poiriers & des vignes.*

Qu'il y a donc d'extrauagance de vouloir disposer de tous les iours, puis que mesme le lendemain n'est pas en nostre puissance! Que les longues esperances de ceux qui font de grands desseins, sont de veritables folies! I'achepteray, ie bastiray, ie presteray de l'argent, ie pourſuiray des honneurs, i'en auray la jouïſſance, & enfin quand ie seray las, ie passeray ma vieillesse avec plaisir, & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'assuré, mesme pour les plus heureux. Vous ne vous deuez rien promettre de

l'aduenir; ce qu'on pense tenir dans ses mains, s'en échappe & s'éuanouït; & vn petit accident fera tomber les appuis où nous pensions nous soustenir. Les choses du monde coulent sans cesse par vne loy certaine & inuiolable, bien que les voyes en soient obscures. Mais que m'importe que ce qui est certain & connu à la Nature, me soit incertain & inconnu? Nous nous proposons de longs voyages sur mer, & de ne retourner que bien tard en nostre pays, apres auoir parcouru tous les riuages estrangers: Nous faisons dessein d'aller à la guerre, nous nous promettons des recompenses, qui n'arriueront que bien-tard; nous esperons de grands emplois, & d'aller de degré en degré iusqu'aux plus hautes charges de la milice, & cependant nous ne prenons pas garde que la mort est à nos costez. Comme nous n'y songeons iamais qu'en voyant mourir les autres, il faut quelquesfois apporter des exemples de nostre fragilité; mais ils ne demeurent pas plus long-temps dans nostre ame, que l'estonnement que nous en auons. Y a-il rien qui tienne dauantage de la folie que de s'estonner de voir arriuer quelquesfois ce qui peut arriuer tous les iours? Nous ne manquerons pas de finir où la prouidence de Dieu a plan-

té les bornes de nostre vie ; mais personne ne sçait de combien il en est pres. Disposons donc nostre esprit , comme si nous estions arriuez à nostre terme ; ne prenons point de delais , & soyons prests à toute heure de rendre compte de nostre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'est qu'elle est tousiours imparfaite , & qu'il nous reste tousiours quelque chose à acheuer. Mettons-y donc tous les iours la derniere main , & nous n'aurons pas besoin du temps ; C'est de ce besoin qu'on void naistre la crainte , & vne passion de sçauoir l'auenir , qui rongge & qui deuore le cœur ; Et apres tout, il n'y a rien de plus falcheux & qui gese ne dauantage que de se mettre en peine du succez des choses qui ne sont pas arriuées. Certes vn esprit qui est en cette inquietude , est persecuté d'vne crainte, dont il ne peut iamais sortir. Comment donc pourrons-nous chasser de nostre ame cette importune réuerie ? en ne prolongeant point nostre vie par de vaines imaginations , mais en la ramassant de telle sorte que l'on en voye tousiours la fin. Car celuy à qui le present est inutile, & qui ne sçautoit s'en contenter , ne peut regarder l'auenir sans trouble & sans apprehension. Mais quand ie me suis rendu compte de ce que ie me de-

nois, quand mon esprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn siecle, il void venir apres cela comme d'un lieu eleué, & le temps & la fortune, & ne considere qu'en riant cette longue suite de siecles. En effect, pourquoy seroit-il troublé par l'inconstance & par la diuersité des choses du monde, s'il est resolu & preparé contre toutes ses vicissitudes ?

II. Hastez-vous donc de viure, Lucilius, & imaginez-vous que chaque iour est vne vie. Celuy qui se gouuenera de la sorte, & qui a consideré chaque iour comme tout le temps de sa vie, est toujours en sureté. Mais ceux qui ne vivent que d'esperances, ne jouissent pas mesme du temps present, il leur eschappe sans cesse, ils ont vne auidité insatiable de l'auenir; & ce qui est encore plus miserable, & qui rend toutes choses miserables, ils sont toujours persecutez par l'apprehension de la mort. C'est ce qui a fait faire à Mecenas ce souhait honteux qu'il vouloit bien estre infirme, estre difforme, & souffrir les plus rigoureux tourmens, pourueu que parmy tant de maux, il se pût conseruer la vie.

*Que de tous maux ie sois le centre,  
Que ie sois bossis dos & ventre,*

*Que ie n'aye aucuns membres sains  
 Que ie sois goutteux pieds & mains ;  
 Que la tristesse me poursuiue,  
 Tout va bien, pourueu que ie viue.*

Ainsi l'on souhaite ce qui eût esté vn mal extrême, s'il fust arriué; & l'on demande comme la vie, la longueur & la continuation des supplices. Certes i'estimerois vn homme bien lasche, s'il vouloit viure iusqu'à ce qu'il fust au gibet; & toutesfois en voicy vn qui vous dit, Ostez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choses. Défigurez-moy, ie le veux bien; il ne m'importe pas d'estre monstrueux & contre-fait, pourueu que ma vie soit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache-moy si tu veux en croix, tout cela n'est rien, pourueu que ie viue. La vie est-elle donc si considerable, qu'on doie dissimuler ses maux, & demeurer à vn gibet miserablement déchiré, pourueu qu'on puisse retarder ce qu'il y a de meilleur dans le supplice, ie veux dire la fin du supplice? Est-il donc si auantageux de viure, qu'on veuille conseruer la vie, afin de la perdre à tout moment? Quel plus grand mal pourriez-vous souhaitter à ce lâche, sinon que les Dieux l'écoutent,

& qu'ils exaucent ses souhaits ? Que nous veulent dire des vers si honteux & si effeminez ? Que croirons-nous de cette ridicule crainte, qui demande à viure à des conditions si infames ? Et pourquoy mandier avec tant de lascheté le prolongement de la vie ? Pensez-vous que Virgile ait iamais recité deuant Mécenas,

*Est-ce vn si grand mal-heur que de cesser de viure ?*

Il souhaite les maux extrêmes, & desire que l'on prolonge ce qui est le plus difficile à supporter. Quelle recompense en espere-il ? vne plus longue vie : Mais en quoy consiste la vie de ce miserable ? à mourir long-temps. S'est-il donc pû trouuer vn homme qui ayme mieux languir dans les supplices, perir membre à membre, & rendre mille fois l'ame par ses playes, que de la perdre tout d'vn coup ? S'est-il donc pû trouuer vn homme, qui se voyant attaché sur vn miserable liét, desia languissant & sans force, contrefait de tous costez ; & qui outre tous ces maux, auoit desia veu à l'entour de luy tant de sujets de mourir, veuille traîner encore vne vie accompagnée de tant de tourmens ? Dites apres cela, que la nécessité de mourir n'est pas vn grand benefice, & vne grande grace

de la Nature. Il y en a neantmoins qui sont prests de demander la vie à des conditions plus honteuses. Ils trahirōt leurs amis, afin de viure plus long-temps, & prostituēront eux-mesmes leurs enfans pour continuer vne vie si eriminelle. Il faut, il faut se dépoſtiller de cette amour de la vie, & enfin il faut apprendre à ne se pas mettre en peine en quel temps on souffrira vne chose, qu'il faut necessairement souffrir quelque iour; qu'il n'importe qu'on viue long-temps, pourueu que l'on viue bien, quelquesfois on a bien vescu, parce qu'on n'a pas long-temps vescu.



## EPISTRE CII.

## ARGUMENT.

1. *De la gloire & de la loüange des hommes.*
  2. *Si la loüange & la reputation contribuent à nostre felicité apres nostre mort.*
1.  O M M E celuy que réueille  
quelqu'un d'un beau songe,

luy est fascheux & importun, parce qu'il le priue d'un plaisir, qui pour estre faux, ne laissoit pas de produire le mesme effect que s'il eust esté veritable : Ainsi vostre Lettre m'a fait vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'une pensée qui me plaisoit, & m'a empêché d'aller plus avant. Je prenois plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité de l'ame; & mesme i'estois bien-aise de la croire. En effect, ie me laissois facilement persuader par les opinions de ces sçauans hommes, qui nous donnoient plustost des promesses que des preuues d'une chose si agreable. Je m'abandonnois entierement à vne si haute esperance; ie me degoustois desia de moy-mesme, ie méprisois les restes de ma vie, considerant l'Eternité, dont ie deuois entrer en possession : Mais comme i'estois sur vne meditation si doute, vostre Lettre m'a réueillé, & m'a fait perdre vn si beau songe. Je le reprendray neantmoins aussitost que ie vous auray quitté, & que i'auray fait avec vous. Vous dites que dás ma premiere Lettre ie n'ay pas entierement acheué cette dispute, où ie taschois de prouuer ce que croyent les Stoïciens, que la gloire qui nous suit apres la mort, est vn bien; & que ie n'ay pas répondu à cette objection qu'on apportoit au

contraire, que des choses distantes & éloignées il ne procede aucun bien, & que l'immortalité des ames est vne chose éloignée. Ce que vous me demandez, Lucilius, dépend sans doute de la mesme question, mais nous en traiterons en vn autre lieu. C'est pourquoy i'auois differé de parler non seulement de cela, mais de beaucoup d'autres choses qui en dépendent: car vous sçavez bien qu'il y a des questions de Morale qui sont mêlées avec celles de la Logique. Je n'ay donc parlé que de cette partie, qui concerne directement les mœurs. l'ay demandé si ce n'estoit point vne folie & vne chose superflüe de se mettre en peine de ce qui doit arriver apres nostre mort, si nos biens peririssent avec nous, s'il n'en reste rien à celuy qui n'est plus; & si deuant que d'auoir esté purifiéz & rendus capables, d'en gouster le fruit, nous ne sentirions rien de ce qu'on en peut ressentir. Or toutes ces choses regardent les mœurs, aussi en auons-nous traité en leur lieu; Mais il a fallu separément discourir de ce que les Dialecticiens opposent à cette opinion, & nous en auons aussi discouru separément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choses qu'ils disent, ie vous les exposeray toutes, & en suit-

te ie réponderay à chacune en particulier: mais si ie ne faisois auparauant comme vne espee de Preface, on ne pourroit pas facilement entendre ce que nous refuterons. Ie diray donc qu'il y a des corps continus comme l'homme; qu'il y en a de composez, comme vne maison, ou vn nauire, & routes les autres choses qui sont faites de parties differentes, mais attachées ensemble par quelque sorte de liaison: enfin, qu'il y en a quelques-vns qui sont composez de parties éloignées & distantes, & dont les membres sont separez, cōme le peuple, cōme vne armée, cōme vn Senat: Car ceux qui composent ces especes de corps, sont veritablement vnis ensēble, par la loy ou par le deuoir; mais ils sont distinguez de leur nature, & chacun fait vn corps à part. I'adjoûteray à cela, que nous ne pensons pas qu'il y ait aucun bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; parce qu'un bien ne doit auoir, pour ainsi dire, qu'un esprit, & qu'une chose principale. Cela se prouue de soy-mesme, si vous en demandez la preuue, & cependant il a esté necessaire de le supposer pour mieux appuyer nostre discours. Vous croyez, dit on aux Stoïciens, qu'il n'y a point de bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; &

neantmoins la gloire est vne opinion favorable des gens de bien : Car comme la bonne renommée n'est pas le discours d'un seul homme, & que l'infamie n'est pas aussi la mauuaise estime d'un seul ; ainsi la gloire ne consiste pas à plaire à un seul homme de bien. Il faut que quantité de grands hommes, illustres & considerables s'accordent dans un mesme sentiment pour faire naistre cette reputation. Or elle se forme des iugemens de plusieurs qui sont distans & éloignez, & partant, ce n'est pas un bien. La gloire, dit-on, est vne loüange, qui est donnée à un homme de bien par des gens de bien : La loüange est un discours, le discours est vne voix qui signifie quelque chose, mais encore qu'une voix parte des gens de bien, elle n'est pas toutesfois un bien : Car enfin, tout ce que fait un homme de bien, n'est pas un bien : il frappe des mains, il siffle, & cependant encore qu'on admirast tout ce qui est d'un homme de bien, il n'y a personne qui voulust appeller bien, & son frapement de mains, & son sifflement, non plus que son esternuement ou sa toux : Et partant la gloire n'est pas un bien. Mais enfin, dites-moy, si c'est le bien de celuy qui louë, ou de celuy qui est loüé. Si vous dites que c'est le

bien de celuy qui louë, vous direz vne chose aussi ridicule que si vous disiez que ie me porte bien, parce qu'un autre se porte bien. Mais c'est vne action iuste & honneste que de louer les personnes qui en sont dignes: Et par consequent, c'est le bien de celuy qui louë, puis que c'est son action, & non pas celle de la personne qui est louëe. Voila de quoy il est question, & ie vay répondre en peu de paroles à chaque chose. Premièrement, on demande si quelque bien se peut former de choses distantes; & l'une & l'autre opinion a des raisons & des sectateurs. D'ailleurs la gloire n'a pas besoin du suffrage de plusieurs, & peut estre satisfaite du iugement & de la recommandation d'un seul homme de bien: Car un seul homme de bien iuge de tous les gens de bien, & son iugement est celuy de tous. Quoy donc, la renommée procedera-elle de l'estime d'un seul homme, & tout de mesme l'infamie des mauuais discours d'un seul? Mais pour vne plus grande reputation n'est-il pas besoin du consentement de plusieurs? Certes si un homme de bien m'estime, ie suis en mesme rang, & ce m'est un aussi grand auantage que si tous les gens de bien m'estimoient; car s'ils me cōnoissoient tous,

ils auroient tous les mesmes sentimens de moy. Ils ont tous le iugement semblable, & partant comme ils s'arrestent tous à la verité, ils ne peuvent estre d'une opinion differente. C'est donc vne mesme chose d'estre estimé d'un seul homme de bien, que de plusieurs; parce qu'il ne se peut faire qu'ils n'ayent pas les mesmes sentimens. Mais, me dit-on, pour la gloire & la renommée, l'opinion d'un seul ne suffit pas? Certes le sentiment d'un seul a en cela autant de pouuoir que celuy de tous; parce qu'ils vous diroient tous la mesme chose, si vous leur demandiez leur opinion. On objecte à cela que comme les affaires du monde sont diuerses, le iugement en est diuers, & les affections differentes; Que toutes choses sont douteuses, inconstantes & suspectes, & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'un seul soit celle de tous les autres, veu qu'un seul homme n'est pas toujours d'accord avec soy-mesme. Mais au moins la verité plaist toujours aux gens de bien; & la verité ne change iamais ny de force, ny de visage: Au contraire, les choses dont les meschans demeurent d'accord, sont autant de faussetez, & il n'y a point de fermeté dans les faussetez, elles varient sans cesse, il y a toujours entr'elles

de la repugnâce. Mais, dit-on, la loüange n'est rien autre chose qu'une voix, & la voix n'est pas un bien. Quand ils disent que la reputation est une loüange des gens de bien, qui est donnée par les gens de bien, ils ne rapportent pas cela à la voix, mais à l'opinion: Car encore qu'un homme de bien ne parle point, celui qu'il estime digne de loüange, ne laisse pas d'estre loüé. D'ailleurs quand nous disons qu'un homme est digne de loüange, nous ne luy promettons pas les paroles fauorables des hommes, mais leur estime. Ainsi la loüange peut venir de celui-là mesme qui ne parlera point, pourueu qu'il estime quelqu'un, & qu'il le louë en soy-mesme comme homme de bien. Enfin, comme j'ay desjà dit, la loüange procede de l'intention, & non pas des paroles qui expriment la loüange, & qui en donnent la connoissance à beaucoup de monde. Celui-là nous louë qui nous iuge dignes de loüanges. Quand un de nos Tragiques a dit, Qu'il y a de la gloire d'estre loüé par une personne qu'on louë, il a entendu par une personne digne de loüange; & lors qu'un autre Ancien a dit, que la loüange nourrit les Arts, il n'a pas entendu parler de cette loüange, ou plustost de cette flatterie qui corrompt les Arts. En effect,

il n'y a rien qui ait plus ruyné l'éloquence, & toutes les autres sciences qui dépendent des oreilles, que le desir de plaire au peuple. Veritablement la renommée a besoin de la parole & de la voix, mais l'estime n'en a point besoin : car comme elle se contente de la seule approbation & du iugement, elle demeure toujours entiere, non seulement parmy ceux qui n'en disent mot, mais encore parmy ceux qui la contredisent. Je vous diray la difference qu'il y a entre l'estime & la gloire. La gloire dépend du iugement de plusieurs, & l'estime du sentiment des gens de bien. Mais, me dit-on, qui jouïra de l'avantage qu'apporte l'estime, c'est à dire, de la loüange que les gens de bien donnent à vn homme de bien ? Sera-ce celuy qui loüe, ou celuy qui est loüé ? L'vn & l'autre en jouïra. J'en receuray de l'avantage, moy qui suis loüé ; parce que la nature m'a composé de telle façon que j'ayme tous les hommes. Je me réjouis d'auoir bien fait, & j'ay de la satisfaction d'auoir trouué des esprits qui estiment les bonnes actions que j'ay faites. C'est sans doute vn bien & vn auantage en ceux qui reconnoissent la vertu, que de la reconnoistre ; mais c'est aussi le mien en particulier ; car j'ay l'ame faite de telle for-

te, que ie croy que le bien des autres est le mien, & principalement de ceux à qui i'ay causé ce bien. La loüange est aussi le bien de ceux qui loüent; car elle procede d'vn mouuement de vertu, & toute action de vertu est vn bié. Mais cela n'auroit pû leur arriuer, si ie n'eusse esté loüable; & partant c'est le bien de l'vn & de l'autre d'estre loüé avec raison, comme auoir iugé iustement est le bien du Iuge, & de celui en faueur duquel il a iugé. Ne croyez-vous pas que la iustice est le bien de celui qui l'a en foy, & de celuy à qui elle donne ce qu'elle doit? Or il y a de la iustice à loüer celuy qui le merite; c'est dōc le bien de celuy qui loüe, & de celuy qui est loüé.

II. Mais enfin, nous auons fait à nos railleurs des réponses assez amples; & nous n'auons pas dû nous proposer d'enseigner des subtilitez, & d'arracher la Philosophie du thrône de sa Majesté, pour la reduire à l'estroit. N'est-il pas plus auantageux d'aller par les grands chemins, que de prendre des destours qu'on ne peut apres retrouver qu'avec peine? Certes toutes ces disputes ne sont rien autre chose que des diuertissemens de personnes qui se veulent tromper doctement. Voyez plustost combien il est naturel à l'homme d'estendre son esprit sur tout l'Vniuers. L'esprit de l'homme

est grand & genereux , il ne veut point souffrir de bornes , si elles ne luy sont communes avec Dieu. Premièrement il n'a pas vne petite Patrie. Il ne voudroit pas auoüer pour son pays , ou Ephese ou Alexandrie , ou quelque autre ville plus fameuse , & plus remplie de maisons & d'habitans. Tout ce que l'Vniuers embrasse , est sa Patrie. C'est cette grande & prodigieuse voûte , sous qui la mer & la terre s'estendent , sous qui l'air qui separe les choses humaines d'avec les diuines , ne laisse pas de les vnir ensemble , sous qui tant d'intelligences disposées par ordre , font la charge & les fonctions qui leur ont esté ordonnées. D'ailleurs il ne sçauroit permettre qu'on prescriue de bornes à sa durée. Tous les temps , dit-il , sont à moy. Il n'y a point de siecles qui soient fermez aux grands esprits ; il n'y a point de temps où ne puisse aller la pensée. Quand le iour sera venu qui separera l'humain d'avec le diuin , ie laisseray ce corps où ie l'ay trouué , ie me rendray avec les Dieux. Ce n'est pas que ie sois maintenant sans eux ; ie suis seulement retenu par vne masse pesante & terrestre. Le sejour qu'on fait dans cette vie mortelle , n'est qu'une preparation à vne meilleure & plus longue vie. Comme le ventre de nostre mere nous retient neuf

## 164 SVITTE DES EPIST.

mois, & qu'il nous prepare, non pas pour luy, mais pour le lieu où il semble que nous entrions desja capables de respirer, & de nous endurcir à l'air : Ainsi cet espace qui s'estend depuis l'enfance iusqu'à la vieillesse, nous dispose à vne autre naissance. Nous devons naistre vne autre fois, nous devons nous trouver en vn estat plus parfait, bien que nous ne puissions encore souffrir que de loin la splendeur & la lumiere du Ciel. Regarde donc venir sans peur la derniere heure de ta vie, elle n'est pas la derniere pour ton ame, mais seulement pour ton corps. Regarde tout ce qui est à l'entour de toy comme des hardes & des meubles d'une hostellerie, car enfin il faut passer outre. La nature fouille tous ceux qui sortent du monde, comme tous ceux qui y entrent. Elle ne vous permettra pas d'en emporter davantage que vous y avez apporté; au contraire il faudra que vous laissiez au monde vne grande partie de ce que vous aviez en y entrant. On vous osterà la peau qui estoit à l'entour du corps, & qui sembloit estre vostre derniere couverture. On vous osterà la chair & le sang qui est répandu, & qui court par tout le corps. On vous osterà les os & les nerfs qui soustenoient les parties les plus foibles. Ce iour que vous

craignez comme le dernier iour de la vie, vous est vn iour natal dans l'Eternité. Déchargez -vous de vostre fardeau, pourquoy tardez-vous si long-temps? N'estes-vous pas vne autrefois sorty dehors en laissant le corps, dans lequel vous estiez caché? Vous ne voulez pas auancer, vous faites de la résistance, & alors aussi il fallut que vostre mere fist de grands efforts pour vous mettre au monde. Vous souspirez, vous pleurez. On souspire, & l'on pleure en naissant. Mais vous estiez alors excusable, vous vinstes au monde ignorant de toutes choses; & du ventre de vostre mere, où vous estiez à vostre aise, vous rencontrastes tout d'vn coup vn plus grand air. Apres cela l'attouchement d'vne rude main vous bleissoit, & enfin estant encore foible, & sans aucune connoissance, vous vous estonnastes parmy des choses qui vous estoient inconnuës. Maintenant vous ne trouuez pas estrange d'estre separé de ce corps dont vous faisiez auparauant vne partie. Laissez de mesme sans regret des membres qui vous sont desia superflus, & quittez librement ce corps où il y a desia long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il sera déchiré, il sera couuert de terre, il perira entierement. De quoy vous affligez-vous?

## 166 SVITTE DES EPIST.

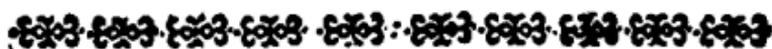
Est-ce vne chose nouvelle ? Les peaux qui courent les enfans qui naissent, se perdent & se pourrissent tousiours. Pourquoy aymez-vous les biens du monde, comme s'ils estoient à vous ? Vous en estes seulement couuert. Il viendra vn iour qui vous en dépoüillera, & qui vous degagera d'un ventre si puant & si infect. Taschez vous-mesme autant que vous le pourrez, de vous en retirer par auance ; & monstrez de bonne-heure vne genereuse auersion de toutes les choses qu'il faut necessairement quitter. Commencez sur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les secrets de la Nature vous seront vn iour decouuers. Ces tenebres qui vous environnent, seront dissipées, & vne lumiere toute pure reluira de tous costez à l'entour de vous. Imaginez-vous la splendeur de tant d'estoiles qui mélangent ensemble leurs clartez. Il n'y aura point d'ombre qui trouble la serenité de l'air. Le Ciel sera de tous costez également lumineux ; la nuict & le iour sont des vicissitudes, & des changemens de l'air inferieur & le plus proche de la terre. Vous direz que vous n'avez vescu que dans les tenebres, lors que rien ne vous empeschera de regarder toute l'immensité de cette lumiere, dont vous ne

voyez maintenant, & encore avec confusion qu'une petite partie, par les fenestres estoittes de vos yeux. Mais si vous ne laissez pas de l'admirer, bien que vous la voyez de si loin, combien la clarté diuine vous semblera-elle merueilleuse, quand vous la regarderez dans son thrône ? Cette pensée ne sçauroit souffrir dans l'ame rien de sordide, rien de bas, rien de cruel. Elle vous dit que les Dieux sont témoins de toutes choses ; elle vous exhorte de leur estre agreable, de vous preparer pour eux, & de vous proposer l'Éternité. Celuy qui l'a bien comprise, n'a point d' apprehension des armées, ne s'épouuante point des trompettes, & méprise toutes les menaces qui peuvent donner de la crainte. En effect, que pourroit craindre celuy qui espere de mourir ? Et pourquoy ne voudroit-il pas seruir d'un bel exemple, si cét autre qui estime que l'ame ne vit pas plus long-temps que le corps, & qu'elle se dissipe aussi-tost qu'elle est sortie, se gouerne de telle sorte qu'il puisse estre encore vtile apres sa mort ? Et certes, bien que nous ayons perdu sa presence, & qu'il ait esté enleué à nos yeux, toutesfois

*La vertu de cét homme, & l'honneur de sa race*

*Passe souvent dans l'ame, & souvent y repasse.*

Imaginez-vous combien les bons exemples profitent, vous reconnoistrez que le souvenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presence.



## EPISTRE CIII.

### ARGUMENT.

1. *L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.*
2. *Comment on se doit gouverner dans ce desordre.*

1. **O** V R Q V O Y faites-vous tant de reflexion, sur les choses qui peuvent vous arriuer, & qui peuvent aussi ne vous arriuer jamais ? Je parle des embrasemens, des ruïnes, & des autres accidens qui nous surviennent, sans qu'on leur ait donné de pante, afin de tomber sur nous. Songez plustost à fuyr les choses qui sont à l'entour de nous, qui nous assiegent, & qui taschent de nous surprendre. Ce sont sans doute de  
grands

grands malheurs que de faire naufrage, & de tomber d'un coche dans un precipice, mais au moins ces malheurs sont rares : au contraire, le danger où l'homme envelope l'homme, est ordinaire, & arrive tous les iours. Preparez-vous contre cela ; regardez cela attentivement : car il n'y a point de mal qui soit plus commun, ny plus difficile à vaincre, il n'y en a point qui ait plus d'amorces. La tempeste menace deuant qu'elle se leue ; les bastimens se creuent auant que de tomber, & la fumée annonce tousiours l'embrasement : mais le mal qui vient de l'homme, est prompt & soudain, & plus il s'approche de vous, plus on apporte de soin à le cacher. Vous vous trompez si vous croyez tous les visages qui se presentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'un homme, mais ils ont l'interieur des bestes sauvages. Veritablement leur fureur est plus dangereuse aux premiers qu'elles rencontrent, & qui ne se peuvent sauuer par la fuite : mais au moins il n'y a que la necessité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y poussent : au contraire, l'homme fait son plaisir & son diuertissement de destruire l'homme.

## 170 SUTTE DES EPIST.

II. Toutesfois ne pensez pas si fort aux malheurs qui vous peuvent arriver par l'homme, que vous ne pensiez aussi quel est le deuoir de l'homme. Regardez celuy-là, de peur qu'il ne vous offense, & regardez celuy-cy, de peur que vous l'offensiez. Réjouïſſez-vous du bien de tous les hommes, & ſoyez affligé de leurs maux. Souuenez-vous enfin, de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous gagnerez en vivant ainſi; non pas certes qu'on ne vous nuira jamais; mais au moins, qu'on ne pourra facilement vous tromper. Au reſte, retirez-vous autant que vous le pourrez dans le ſein de la Philoſophie; elle vous protegera par ſes diuins embrasſemens; vous ſerez en ſeureté dans ſon Sanctuaire, ou pour le moins vous y ſerez beaucoup plus aſſeuré qu'ailleurs. Il eſt impoſſible que deux hommes ſe heurtent & ſ'entrechoquent, ſ'ils ne marchent en meſme endroit. Mais vous ne deuez point vous vanter de la poſſeder; elle a ſouuent eſté dangereuſe à ceux qui ſ'en ſont inſolamment glorifié: il faut qu'elle vous arrache vos vices, & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dédaigner les couſtumes publiques; ny ſe gouuerner de telle ſorte qu'elle ſemble

condamner tout ce qu'elle ne fait pas :  
On peut estre sage sans ostentation &  
sans enuie.



## EPISTRE CIV.

## A R G U M E N T.

1. *Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.*
2. *De l'excellence de l'esprit de l'homme.*
3. *Exemples sur ce sujet.*

1. **JE**'A y pris la fuite dans ma maison de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'échapper de la fièvre qui commençoit à me prédre. Comme ie sentis qu'elle auoit desia jetté la main sur moy, ie commanday qu'on mist les cheuaux au carosse; bien que ma femme fist tous ses efforts pour me retenir. Le Medecin mesme m'ayant tasté le pouls, & l'ayant trouué inégal, me disoit que c'estoit vn commencement de fièvre, & neantmoins ie ne laissay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche vne parole de Gallien

\* Les Anciens appelloient ainsi par honneur, leurs peres, leurs freres, & ceux qui estoient plus vieux qu'eux.

\* Monseigneur, qui estant en Achaye, & voyant qu'il commençoit à auoir la fièvre, se mit aussi-tost sur mer, disant que cette maladie ne procedoit pas de son corps, mais du lieu où il estoit. Je disois la mesme chose à ma femme qui me recommandoit ma santé. Et certes, comme ie sçay qu'elle vit en moy, & que sa vie dépend de la mienne, ie commence à auoir soin de moy, pour auoir soin d'elle en mesme-temps. Ainsi encor que la vieillesse m'ait fortifié cõtre beaucoup de choses, ie perds insensiblement ce bien de mon âge. Je m'imagine qu'il y a dans ce vieillard vn ieune-homme qu'on veut conseruer. De sorte que ne pouuant obtenir d'elle qu'elle m'ayme avec plus de courage & de patience, elle obtient de moy que ie m'ayme, avec plus de precaution & de soin. Mais il faut accorder quelque chose aux affections honnestes. Et bien que quelquesfois les affaires pressent, il faut toutesfois en faueur de ses amis, rappeler son ame qui fuit, & la retenir sur les lèvres, quand cela ne se pourroit faire qu'avec vne peine prodigieuse; parce qu'un homme de bien doit vivre, non pas autant qu'il y prendra plaisir; mais autant de temps qu'il est necessaire. Celuy qui fait si peu d'estat, ou de sa femme ou de son amy,

qu'il ne voudra pas prolonger sa vie pour eux, & qu'il s'obstinera de vouloir mourir, est sans doute vn delicat qui manque de force & de courage. Il faut que l'ame se commande de demeurer dans le corps, si l'vtilité des siens le demande: Et non seulement si elle veut mourir; mais si elle a commencé à mourir, il faut qu'elle retarde quelque temps, & qu'elle s'accommode à la necessité des amis. Il n'appartient qu'aux grandes ames de reuenir à la vie par la consideration d'autruy, ce que quantité de personnes Illustres ont bien souuent exécuté. I'estime aussi que comme le plus beau fruit de la vieillesse est de vivre avec plus de courage, & plus de moderation que deuant, il y a beaucoup d'humanité de se conseruer soigneusement dans cet âge, si vous connoissez que cela soit doux, vtile & honorable à quelqu'vn des vostres. Dauantage vous en receuez vne grande ioye & vne grande recompense. Car enfin y a-t-il rien de plus agreable que d'estre si cher à sa femme, qu'on en deuienne plus cher à soy-mesme? Ainsi la crainte que ma chere Pauline a pour moy, est cause aussi que ie crains pour moy. Mais voulez-vous sçauoir ce qui succeda de mon voyage? Aussi-tost que ie fus éloigné du mauuais air de la ville,

& de l'odeur des cuisines , qu'on ne sçauroit nettoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur empestée qui y croupissoit; ie sentis en moy vn changement favorable. Mais combien pensez-vous que ie me sentis fortifié quand ie me vis dans mes \* vignes ? le commençay à reuiure selon ma coustume , ie me trouuay tout entier en cet endroit ; ie ne demeuray pas long-temps avec cette languueur , qui sembloit me menacer d'vn plus grand mal ; enfin ie commençay à estudier de toutes mes forces. Veritablement le lieu ne contribuë pas beaucoup à cela, si l'esprit ne s'ayde luy-mesme ; car il trouuera , s'il veut , au milieu des occupations , vne retraite & vne solitude profitable. Au contraire, celuy qui fera choix des lieux , & qui affectera quelques endroits , pensant y viure plus en repos , trouuera par tout quelque chose qui le destournera de son dessein. On dit que Socrate fit cette réponse à quelqn'vn qui se plaignoit que ses voyages ne luy auoient de rien seruy. *Cela , dit-il , ne vous est pas arrivé sans raison , c'est que vous avez tousiours voyagé avec vous-mesme. O ! que quelques-vns s'en trouueroient bien , s'ils pouuoient s'égarer d'eux-mesmes ; parce qu'ils sont les premiers à se forger*

\* Ou  
jardin.

des inquietudes, à se corrompre, à se faire peur. Que sert de trauffer les mers & d'aller de ville en ville ? Si vous voulez vous deliurer des passions qui vous tourmentent, il n'est pas besoia que vous soyez autre-part ; mais seulement que vous soyez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athenes, ou à Rhodes, choisissez vne autre ville à vostre fantaisie ; Que vous seruiront les mœurs de cette ville, si vous y auez porté les vostres ? Vous estimerez tousiours que les richesses sont vn bien, la pauureté vous tourmentera ; & ce qui est plus déplorable, vne fausse pauureté. Car encore que vous possediez de grands biens, toutesfois parce que vostre voisin en a dauantage, il vous semble qu'il vous en manque autant que l'autre en a plus que vous. Si vous pensez que les honneurs, & les grandes charges soient des biens, vous serez fasché que celuy-là soit créé Consul, & que celui-cy le soit pour la seconde fois ; vous vous mettez en colere, autant de fois que vous trouuerez dans les fastes le nom d'vn mesme homme. Vostre ambition sera si grande, que vous ne croirez pas que personne marche apres vous, si vous voyez quelqu'vn deuant vous. Vous croirez que la mort est

le plus grand de tous les maux , bien qu'il n'y ait point d'autre mal en la mort que la crainte qui la precede. Vous serez épouuanté non seulement par les dangers , mais encoré par les soupçons. Enfin vous serez toujours agité par de vaines inquietudes. Que vous seruira donc alors ,

*De vous estre sauué parmy tant d'ennemis ?*

La paix mesme vous fournira des matieres de crainte. Vous ne trouuerez point d'assurance dans les choses les plus assurées ; si l'épouuante se saisit vne fois de vostre ame. Et certes, lors qu'une ame a pris l'habitude de s'épouuenter soudainement de toutes choses , elle se rend incapable de se deffendre & de traouailler pour son salut. Car alors elle n'éuit plus le mal , elle prend seulement la fuite , & nous sommes plus en danger quand nous fuyons, que quand nous taschons à nous defendre. Vous vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelqu'un que vous aymez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de répandre des larmes , parce que les feuilles tombent des arbres , qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux , & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous

donnent du plaisir, sont également considérables; la fortune vous en oste vne demain, & apres demain vne autre: Mais comme la perte des feuilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent tous les ans; ainsi il est aisé de supporter la mort de ceux que vous aymiez, & que vous estimiez les delices de vostre vie; parce qu'ils se renouellent, encore qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas les mesmes; mais vous-mesme, vous ne serez pas le mesme. Il n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne vous change, & ne vous dérobe quelque chose: mais ce larcin paroist plus facilement en la personne des autres. Nous ne nous apperceuons pas de celuy qui se fait en nous, parce qu'il se fait peu à peu. Quelques-vns nous sont d'un coup ravis par la mort; mais elle nous dérobe insensiblement à nous-mesmes. Ne penserez-vous iamais à cela? N'appliquerez-vous iamais l'appareil à vos blessures? Au contraire, vous vous donnerez partoue des occasions d'inquietude, en esperant certaines choses, & en desesperant des autres. Si vous estes sage, vous ferez vn mélange de l'un & de l'autre, vous n'espererez point sans desespoir, & vous ne desesperez point sans esperance. Quelle utilité a-t'on iamais tirée des grande

voyages ? Ils n'ont iamais réglé les voluptez ; ils n'ont iamais donné de frein aux conuouitises ; ils n'ont iamais reprimé la colere ; ils n'ont iamais surmonté l'indomtable violence de l'amour ; ils n'ont iamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame ; ils n'ont iamais rendu le iugement ; ils n'ont iamais dissipé l'erreur ; mais ils ont quelque temps arresté l'esprit par la nouveauté des choses, comme vn enfant qui admire tout ce qui luy est inconnu. Au reste l'agitation irrite l'inconstance de l'ame , & la rend plus volage & plus legere. A peine est-on arriué en vn lieu , où l'on auoit grande passion d'aller , qu'on a encore plus de passion de le quitter. On s'enuole , pour ainsi dire, comme des oysseaux passagers, & l'on s'en retourne plus viste que l'on n'estoit arriué. Les voyages vous feront connoistre des peuples ; ils vous feront voir de nouvelles formes de montagnes, de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veües, des vallôs arrousez d'eaux, qui ne seichent iamais , & la nature de quelque fleue, dont on aura fait quelques obseruations ; Vous verrez comment le Nil se déborde en Esté , comment le Tigre s'éuanouit , & qu'apres auoir fait vn long chemin sous la terre, il se remonstre & se découvre avec la

mesme estenduë qu'il auoit. Vous verrez comment le Meandre, qui est le jeu & l'exercice de tous les Poëtes, fait vne infinité de tours & de destours; comment il approche en beaucoup d'endroits de son propre liët, & comment il s'en détourne, quand il semble qu'il se va jeter dans soy-mesme. Mais au reste, tous ces voyages ne vous rendent ny meilleur, ny plus aisé. Il faut se jeter dans l'estude, & parmy les Maistres de la Sagesse, pour apprendre ce que les autres ont cherché, & pour chercher ce qui n'est pas encore trouué; il faut enfin retirer l'ame d'vne miserable seruitude, & la remettre en liberté. Tandis que vous ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut desirer, ce qui est necessaire, ce qui est superflu, ce qui est iuste, ce qui est honneste, vous vous égarerez plustost que vous ne voyagerez. Toutes vos courses ne vous apporteront point de secours; parce que vous voyagez avec vos passions, & que vos vices vous suivent par tout. Pleust à Dieu qu'ils vous suiussent seulement, au moins ils seroient éloignez de vous; mais vous ne les menez pas, vous les portez avec vous. C'est pourquoy ils vous pressent par tout, & vous font par tout la mesme peine. Il faut d'oc chercher vn remède au malade, & non pas vn au-

tre pays. Quelqu'un s'est-il rompu la cuisse, ou s'est-il donné quelque entorse, il ne se met ny dans vn carosse, ny dans vn vaisseau; Il fait venir le Medecin pour réjoindre les os rompus, ou pour luy remettre la jambe. Comment donc vous pourriez-vous imaginer que vostre esprit, qui est, pour ainsi dire, demis de sa place, par tant de lieux qu'il a veus, puisse guerir par le changement des lieux? Certes ce mal est trop grand pour recevoir la guerison, en se faisant porter tantost en vn lieu, tantost en vn autre. Les grands voyages ne rendront pas vn homme Medecin, ny Orateur: Enfin on n'acquiert pas la Science en se promenant. Hé quoy! seroit-il possible que la sagesse, à qui toutes choses sont inferieures, s'apprist en passant chemin? Certainement il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puisse retirer de vos conuoitises, reprimer vostre colere, & arcester vostre ambition; ou s'il y en auoit quelqu'un, on y courroit en foule de tous costez. Tant que vous porterez avec vous les causes de ces maux, vous en serez persecuté; vous ferez en leur puissance en quelque lieu que vous alliez sur la mer ou sur la terre. Vous estonnez-vous que vostre voyage ou vostre fuite ne vous ait point rendu

plus honneste homme? C'est que toutes les choses que vous fuyez, sont avec vous. Corrigez-vous donc vous-mesme, déchargez-vous de vostre fardeau, & dōnez au moins quelque mesure à vos desirs. Ostez de vostre esprit toute sorte de deprauation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables? guérissez celuy qui vous accompagne. L'avarice demeurera avec vous aussi longtemps que vous aurez commerce avec vn auaricieux. L'orgueil ne vous quittera point, tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez iamais la cruauté dans la frequētion d'vn bourreau, & la compagnie des adulteres allumera vostre impudicité.

II. Si vous avez enuie de vous dépoüiller de vos vices, éloignez-vous tant que vous pourrez de l'exemple des vices. L'auare, le corrupteur, l'inhumain, le trompeur, qui vous seroient pernicious, s'ils estoient seulement proches de vous, sont en vous-mesme. Passez donc dans la compagnie des gens de bien: Miez avec les Catons, avec Lelius, avec Tuberon, & si vous voulez aussi frequenter les Grecs, hantez Socrate & Zenon. L'vn vous apprendra à mourir, quand vostre heure sera venuë, & l'autre vous apprendra la mesme cho-

## 182. SVITTE DES EPIST.

se, avant que le temps en soit venu. Vivez avec Chryssippe & Posidonius, ils vous donneront la connoissance des choses divines & humaines. Ils vous enseigneront à éviter l'oyssueté, & non seulement, à bien parler, & à contéter l'oreille de ceux qui vous écoutent; mais encore à fortifier vostre cœur contre toutes sortes de menaces. Car le port le plus assuré de cette vie orageuse, & perpetuellement agitée, c'est de mépriser tout ce qui peut arriver, c'est de demeurer toujours ferme, de recevoir courageusement les coups de la fortune, sans se cacher en hōme lasche, & sans luy tourner le dos. La nature nous a engendrez magnanimes; & comme elle a donné la cruauté à quelques animaux, à d'autres la finesse, & à quelques-vns la crainte, ainsi elle nous a donné vn esprit grand & courageux, qui cherche où il viura avec plus d'honneur, & non pas avec plus de seureté; qui ressemble aux Dieux, qu'il imite & qu'il suit, autant que le pas d'vn homme le peut permettre. Il s'expose à la veüe du monde, il est bien-aise d'estre loué, il est bien-aise d'estre veu. Il est le Maistre de toutes choses; il est au dessus de toutes choses; c'est pourquoy il ne se rend esclave d'aucune chose, il ne trouue rien de rude, il ne trouue rien de pesant qui le fasse courber sous son poids.

## DE SENEQUE. 183

*La mort & le travail sont horribles à voir?*  
Non certes, si on les peut regarder d'un œil ferme, & dissiper les tenebres qui nous les représentent si épouventables. Beaucoup de choses ont fait peur durant la nuit, de qui on ne fait que rire quand il est jour.

*La mort & le travail sont horribles à voir?*  
Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choses fussent horribles en effet, mais seulement à la veüe; c'est à dire qu'elles semblent horribles, mais qu'elles ne le sont pas en effet. Que trouve-t'on aussi de formidable en ces choses que ce que l'opinion commune en a fait croire? Dites-moy, ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le travail, & pourquoy redouteroit-il la mort? Il y en a qui estiment que tout ce qu'ils ne peuvent faire, est impossible, & qui disent que nous proposons des choses qui sont au dessus des forces communes. Mais i'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-mesmes. Ils peuvent faire toutes les choses qu'ils s'imaginent impossibles; mais ils ne veulent pas les faire. En effet, qui n'en est pas venu à bout quand il a voulu éprouver ses forces? Qui ne les a pas trouuées faciles quand il a mis la main à l'œeuure? Si nous n'auons pas la har-

diessé de les entreprendre, ce n'est pas qu'elles soient difficiles; mais elles semblent difficiles, parce que nous n'avons pas la hardiesse de les entreprendre.

III. Que si vous desirez des exemples, representez-vous vn Socrate, ce patient vieillard. Il a esté persecuté par toutes sortes de maux, & neantmoins il n'a jamais esté vaincu, ny par la pauvreté, que les ennuis domestiques luy devoient rendre plus importune, ny par les travaux qu'il a supportez dans la guerre, ny par ceux qui l'ont exercé dans sa maison; soit que vous consideriez sa femme, qui estoit fascheuse & insupportable, soit que vous regardiez ses enfans, qui ressembloient plus à leur mere qu'à leur pere. Ainsi il a presque tousiours esté, ou dans la guerre, ou dans la tyrannie, ou dans vne liberté plus cruelle que la guerre & les Tyrans. On combattit vingt-sept ans, & apres qu'on eust quitté les armes, la ville fut abandonnée à l'inhumanité de trente Tyrans, dont la pluspart estoient ses ennemis: Enfin il fut condamné comme coupable des plus grands crimes. On l'accusoit de vouloir changer la Religion, de corrompre les ieunes gens, de les exciter contre les Dieux, contre leurs peres, & contre la Republique; & apres tout cela, il

fut mis en prison & empoisonné. Mais toutes ces choses toucherent si peu l'esprit de Socrate, que son visage n'en parut pas seulement alteré. Il conserva jusq'au dernier moment de sa vie cette merueilleuse loüange qui luy a esté particuliere, qu'on n'a iamais veu Socrate, ny plus triste, ny plus joyeux, & qu'il fut tousiours égal dans vne si grande inégalité de la fortune. Voulez-vous vn autre exemple? Mettez-vous deuant les yeux le dernier Caton, que la fortune a trahy plus inhumainement, & avec vne cruauté plus opiniastre. Elle luy résista en tous lieux, & luy résista encore en sa mort. Il donna toutesfois témoignage, qu'un homme de cœur peut viure malgré la fortune, & mourir malgré la fortune. Toute sa vie s'est passée, ou dans les guerres Ciuiles, ou durant vn temps où l'on jettoit les semences de la guerre ciuile. Vous pourriez dire raisonnablement, qu'il n'a pas moins vescu dans la seruitude que Socrate, si ce n'est que vous croyez que Pompée, Cesar, & Crassus s'estoient vnis ensemble pour la defense de la liberté. On n'a iamais veu changer Caton parmy tant de changemens de la Republique. Il a tousiours esté égal parmy tant de diuerses occasions; dans la Preture, dans les refus

qu'on luy a faits des grandes charges, dans les accusations, dans les gouvernemens, dans les assemblées du peuple, dans les armées, dans la mort, & dans cette épouuante generale de la Republique. Enfin, lors que d'un costé on voyoit Cesar avec les dix plus fortes Legions; & que de l'autre on voyoit Pompée avec toutes les forces des Nations estrangeres, il fut tout seul assez fort contre des tempestes si épouuantables. Lors que les vns se jettoient dans le party de Cesar, & les autres dans celuy de Pompée; il composa tout seul un party, qui fut celuy de la Republique. Si vous voulez vous représenter l'image de ce temps-là, vous verrez d'un costé le peuple amateur des nouveautez; vous verrez de l'autre costé le Senat, les Cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de plus considerable dans la ville; & au milieu de tout cela, vous ne verrez que deux choses, la Republique & Caton. Enfin vous vous estonnerez, quand vous aurez regardé,

*Priam, Agamemnon, & le fameux Achille  
 Contraire à tous les deux.*

Car il ne peut approuver ny l'un ny l'autre; il veut désarmer l'un & l'autre; Et voicy le sentiment qu'il a de tous les deux. Il dit qu'il mourra si Cesar est victorieux, & qu'il se bannira luy-mes-

me si Pompée demeure le Maistre. Que pouuoit craindre ce grand homme, qui s'estoit desia ordonné, soit qu'il fust vainqueur, soit qu'il fust vaincu, tout ce que les plus cruels ennemis eussent peu ordonner contre luy? Ainsi il mourut par les ordres & par le commandement qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes peuuent endurer le travail? Il a conduit des armées parmy les deserts de l'Affrique. Voulez-vous voir qu'on peut endurer la soif? Lors qu'il conduisoit les restes de son armée defaite & vaincuë par des montagnes arides, sans auoir prouision de viures, il endura la soif avec les armes sur le dos; & toutes les fois qu'il se presentoit occasiõ de boire, il beuuoit tousiours le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser l'honneur & l'infamie? Le mesme iour qu'on luy refusa le Consulat, on le vid jouter à la paulme dans la mesme place où il auoit esté refusé. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser la puissance des plus grands? Il fit vn desfi à Pompée & à Cesar, bien que personne n'osast offenser l'vn des deux que pour gagner les bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser aussi bien la mort que l'exil? Il se condamna luy-mesme au bannissement &

à la mort, & cependant il resolut de faire la guerre. Nous pouons donc montrer autant de courage, pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premièrement il faut renoncer aux voluptez; elles eneruent, elles effeminent, & demandent beaucoup de choses qu'il faut demander à la fortune. Apres cela il faut mépriser les richesses, qui sont le prix & les recompenses de la seruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & tout ce qui sert de charge & d'embarras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté, il faut travailler pour l'acquérir, & si vous l'estimez beaucoup, vous estimerez peu toutes choses.



## EPISTRE CV.

## A R G V M E N T.

1. *Des causes de la ruyne de l'homme, & des moyens de les éuiter.*
2. *En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit.*

1. **Il** faut que ie vous dise ce que vous deuez obseruer pour viure

dans vne plus grande tranquillité. Mais  
 ie suis d'avis que vous receuiez ces pre-  
 ceptes, comme si ie vous prescriuois de  
 quelle façon vous deuez vous gouver-  
 ner pour conseruer vostre santé dans le  
 pays \* d'Ardée. Considerez combien il  
 y a de choses qui sollicitent l'homme à  
 la ruyne de l'homme mesme. Vous trou-  
 uerez dans ce nombre l'esperance, l'en-  
 uie, la haine, la crainte, le mépris. Mais  
 parmy toutes ces choses le mépris est si  
 peu considerable, que plusieurs l'ont re-  
 cherché, comme vne sauue-garde & vn  
 azile. Veritablement celuy qui en mé-  
 prise vn autre, luy donne, pour ainsi di-  
 re, vn coup de pied; mais pour le moins  
 il passe outre. Personne ne s'opiniastre de-  
 nuire à celuy, dont il ne fait point de  
 compte, personne ne cherche les moyens  
 de l'offencer. Ainsi dans vne bataille  
 on ne s'amuse point à ceux qui sont ren-  
 uersez par terre, mais on attaque celuy  
 qu'on trouue debout. Vous ne donnerez  
 point d'esperance aux méchans, si vous  
 n'avez rien qui réueille la conuoitise &  
 la malice d'autruy, si vous ne possédez  
 rien d'éclatant & de remarquable. Car  
 les choses éclatantes sont auidentement  
 desirées, encore qu'on ne les connoisse  
 qu'à demy. Quant à l'enuie, vous vous  
 en defendrez facilement, si vous n'avez

\* L'air  
 y estoit  
 fort  
 mau-  
 uais.

Êtez point d'estre veu , si vous ne vantez point vos biens, & que vous sçachiez cacher en vous mesme vos satisfactions & vos joyes. Pour la haine , qui est comme la fille des injures & des offenses ; vous l'éviterez sans doute , si vous n'offensez personne volontairement ; & le sens-commun est capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-vns ont eu de la haine, & toutesfois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils peussent combattre. La mediocrité de vostre fortune , & la facilité de vostre esprit vous donneront l'avantage de n'estre pas craint , & principalement quand on verra qu'on vous peut offenser sans peril. Qu'il soit aisé de se reconcilier avec vous , & que vostre reconciliation soit assurée ; Au reste , il est aussi dangereux d'estre craint en sa maison par ses esclaves, & par ses enfans, que d'estre redouté au dehors. Personne ne manque de force pour nuire, outre que celuy qui est craint, n'est pas luy-mesme exempt de crainte. Enfin personne ne s'est iamais rendu redoutable, sans qu'il ait luy-mesme tremblé. Il reste maintenant à parler du mépris, dont le remede est sans doute en la puissance de celuy que l'on méprise, & qui le supporte patiemment ; parce qu'il veut bien le souffrir , encore qu'il ne l'ait pas

merité. On en évite aussi le mal par le moyen des bonnes lettres, & par l'amitié de ceux qui sont puissans auprès des personnes puissantes. En effect, il vous sera utile de vous approcher d'eux, sans toutesfois vous y engager, de peur que le remede ne soit plus fascheux que le mal.

II. Mais apres tout, rien ne vous profitera davantage que de ne point faire de bruit, que de parler peu avec les autres, & beaucoup avec vous. Il y a ie ne sçay quel charme dans l'entretien & dâs le discours qui flatte, qui gagne insensiblement l'ame, & qui n'a pas moins de force que le vin, ou l'amour pour faire découvrir des secrets. Personne ne sçauroit taire ce qu'on luy a dit, & personne ne rapporte les choses comme il les a entendûes. Celuy qui ne taira pas la chose, n'en taira pas aussi l'Auteur : car il n'y a personne qui n'ait quelque amy à qui il se fie autât que l'on s'est fié à luy. Et pensant bien retenir sa langue, & ne dire sa pensée qu'à vn seul, il la découvre à tout vn peuple; de sorte que ce qui estoit vn secret, devient bien tost vn bruit commun. Le meilleur moyē de viure en seureté, c'est de ne rien faire d'injuste. Comme les superbes, & les méchans menent vne vie déreglée, & toute remplie de confusion, ils ont autant de crainte qu'ils font de mal, & ne sont

iamais en repos. Ils tremblent aussi-tost qu'ils ont fait vne mauuaise action; ils sont tousiours en inquietude, leur conscience ne leur donne point de relasche, & les force de faire reflexion sur eux. Quiconque attend la peine, la ressent desia; & quiconque la merite, l'attend. Il y a des choses qui peuuent garentir vn méchant de peine; mais il n'y en a point qui le puissent mettre en repos. Il songe qu'il peut estre découuert, encore qu'on ne le découvre pas. Les nuits n'ont point pour luy de bons songes, son crime le réueille à tout moment; & toutes les fois qu'il entend parler de celuy d'vn autre, il pense qu'on parle du sien. Il luy semble qu'il ne sera iamais assez oublié, ny assez couuert. Enfin vn méchant homme a eu quelquesfois assez de bonne fortune pour se cacher; mais il a tousiours en ce mal-heur qu'il ne pense iamais estre caché.





## EPISTRE CVI.

## ARGUMENT.

1. *Il demande si le bien & le mal sont des corps.*
2. *Que l'on perd trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles.*

1.  I ie répons vn peu tard à vos Lettres, ce n'est pas que les affaires m'en ostent le temps. Je ne veux point vous apporter cette excuse, ie n'ay point d'affaires, & tous ceux qui n'en veulent point auoir, n'en ont point. Les affaires ne suiuent personne, mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embrasse, & l'on s'imagine que la quantité des affaires soit vn témoignage de la felicité d'vn homme. Qui m'a donc empesché de vous faire promptement réponce sur ce que vous m'auiez demandé? La question mesme que vous me faisiez qui deuoit trouuer vnc place dans

mon ouvrage ; car vous sçavez que iay dessein de faire vne Philosophie Morale, & d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Ainsi i'ay douté si ie deuois differer à vous respondre iusqu'à ce que ie fusse au lieu où ie deuois traiter de ce sujet, ou si ie deuois vous donner vne audience extraordinaire. Mais enfin il m'a semblé qu'il n'estoit pas raisonnable de retenir plus long-temps vn homme qui vient de si loin. Je tireray donc du corps & de la suite de mon discours ce que vous voulez sçauoir ; Et si ie trouue d'autres choses, ie vous les enuoyeray librement, sans attendre que vous me les demandiez. Voulez-vous sçauoir ce que c'est ? Ce sont des choses dont la connoissance donne plus de plaisir que d'utilité, comme ce que vous demandez : si ce qu'on appelle bien, est vn corps. Je vous dis que c'est vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit, est corps : or le bien agit sur l'ame, la forme & l'entretient en quelque façon. Donc, comme les biens du corps sont des corps, les biens de l'esprit en sont aussi ; car mesme l'esprit est vn corps. Puis que l'homme est corporel, il faut necessairement que son bien soit corps. Je mentirois si ie disois que ce qui nourrit, que ce qui conserue la santé ; ou ce qui la restablit,

n'est pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme est corporel. Mais pour ne point remplir cette Lettre d'une chose que vous ne demandez pas, ie pense que vous ne doutez point que les passions ne soient des corps, comme la colere, l'amour, la tristesse. Si vous en doutez; voyez si elles ne changent pas de visage, si elles ne font pas rider le front, si elles n'y impriment pas la joye; si elles ne nous font pas rougir, & deuenir palles? Pourriez-vous donc croire que des marques si sensibles peussent estre imprimées sur vn corps par vne autre chose que par vn corps? Si les passions sont des corps, les maux de l'ame sont aussi des corps; comme l'auarice, la cruauté, & ces vices inueterez qui sont deuenus plus forts que toutes sortes de corrections. Et partant la méchanceté & toutes ses especes sont des corps, comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette consequence, que les biens sont aussi des corps; Premièrement, parce qu'ils sont contraires aux maux, & puis parce qu'ils en donnent les mesmes indices. N'avez-vous iamais pris garde à cet éclat, que le courage donne aux yeux? Cōbien la prudence y fait prestre de soins? le respect, de tranquillité & de modestie? la joye, de

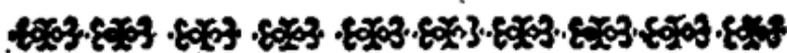
satisfaction ? la séuerité , de rigueur ? & la verité , d'assurance ? Il ne faut donc point douter que ce qui change la couleur & la disposition du corps, & que ce qui exerce sur luy vn empire si souverain, ne soit aussi corporel. Enfin toutes les vertus dont ie viens de parler, & tout ce qui en procede, sont des biens. Et peut-on reuoquer en doute qu'une chose qui en peut toucher vne autre, ne soit corps ?

*Ce qu'on touche & qui touche, est sans doute un vray corps, comme dit Lucrece.*

Or toutes les choses que i'ay dites, ne feroient pas changer le corps, si elles ne le touchoient. Elles sont donc corporelles. Et certes, il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pousser, que de contraindre, que de commander, soit corps. Quoy donc, la crainte ne retient-elle pas les hommes ? l'audace ne les pousse-elle pas ? le courage ne les emporte-il pas dans les dangers, ne leur donne-il pas de la violence, & de l'impetuosité ? La moderation ne reprime-elle pas les esprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir ? La joye ne nous emporte-elle pas hors de nous-mesmes ; & la tristesse n'a-elle pas la force de nous ramener à nous-mesmes ? Enfin tout ce que nous faisons par le comman-

dement ou du vice, ou de la vertu. Ce qui commande au corps, est corps; ce qui luy fait de la violence est corps. Le bien du corps est corporel, le bien de l'homme est aussi le bien du corps, & partant il est corporel.

I I. Mais maintenant que ie vous ay satisfait, comme vous l'avez souhaitté, il faut que ie me dise à moy-mesme, ce que ie m' imagine que vous me diriez. Nous ne faisons que Jouër aux eschets, nous perdons nostre temps en de vaines subtilitez. Toutes ces disputes ne rendent pas les hommes meilleurs, mais seulement vn peu plus sçauans. Il y a plus de franchise, & plus de simplicité dans la veritable Sageffe; & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens, nous nous jotions de la Philosophie, nous en faisons des profusions, & nous ne pouuons ménager les sciences, non plus que les autres choses. Enfin nous n'estudions pas pour nostre vie, mais pour l'école; Nous ne voulons pas estre meilleurs, mais seulement plus sçauans.



## EPISTRE CVII.

## A R G V M E N T.

1. Il console Lucilius sur la fuite de ses Esclaves.
2. Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doivent point estre inopinées.

3. **Q**V'AVEZ-VOUS fait de vostre sagesse ? où est cette preuoyance qui vous faisoit jeter les yeux de tous costez ? où est enfin cette grandeur de courage ? De si petites choses ont-elles la force de vous toucher ? Hé bien vos occupations & vos affaires ont donné à vos Esclaves l'occasion de prendre la fuite. Si vous auez perdu vos ennemis (car ie veux bien leur laisser ce nom qu'Epicture leur a donné) quelle partie de vos biens auez-vous perduë ? Vous ne manquez que de ceux qui vous donnoient de la peine, & qui vous rendoient fascheux aux autres ? il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien que l'on

ne doive attendre , & rien qui ne soit cent fois arriué. Il est aussi ridicule de s'offencer de cela , que de vous plaindre d'auoir esté mouillé dans la ruë , & qu'on a fait réjallir des crottes sur vous. Il en est de la vie comme des bains , de la foule , & des chemins. On iettera quelques choses sur vous , & quelques-vnes y tomberont. La vie n'est pas vne chose où il faille rechercher tant de délicatesse. Vous vous estes engagé dans vn long chemin: Il faut necessairement que vous y chopiez quelquesfois , que l'on vous choque , que vous tombiez , que vous vous lassiez , & que vous criiez souuent, ô mort , c'est à dire , que vous mentiez. Vous quitterez vostre compagnon en vn endroit , vous ferez ses funeraillles en vn autre , & en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin si rude parmy de si fascheuses incommoditez. Il faut preparer son esprit contre toutes choses , & luy apprendre qu'il est arriué ,

*Où le deuil , les soucis , la vieillesse , la peste  
Ont fondé pour iamais leur demeure funeste.*  
Il faut passer la vie dans vne si fascheuse compagnie. Il est impossible de la fuir ; mais vous pouuez la mépriser. Or vous la mépriserez si vous y pensez souuent , & que vous iettiez sou-

uent les yeux sur l'auenir. Il n'y a personne qui n'ait marché avec plus de force & de courage au deuant des occasions, contre lesquelles il s'estoit préparé. Il n'y a personne qui n'ait résisté aux plus grands maux, s'il les a considerez auparavant de l'esprit & de la pensée. Au contraire celuy qui ne s'y est iamais préparé, a de l'épouuente des choses mesmes les plus legeres.

I I. Il faut faire en sorte qu'il ne nous arriue rien de subit & d'inopiné; & d'autant que toutes choses ne nous semblent fascheuses, que par leur nouveauté; la meditation que vous en ferez, produira au moins cet effect, que vous ne serez point nouveau soldat dans la milice de la fortune. Hé bien ! vos esclames vous ont quitté. Mais ils en ont dérobé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont attaqué vn autre par le poison, & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire est arriué deuant nous à plusieurs, & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens, dont nous sommes le but. Les vns sont desia dans nous-mesmes, les autres se lancent contre nous, & quelques-vns qui vont

tomber sur nos voisins, ne laissent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez. Certes personne ne s'en doit plaindre, puis qu'elles arriuent également à tout le monde. Je dis également, car celuy qui a euité quelque mal, pouuoit neantmoins le ressentir. D'ailleurs vne loy est iuste & équitable, non pas à cause que tout le monde en sent l'effect; mais parce qu'elle a esté faite pour tout le monde. Souuenons-nous de nostre condition, & payons sans aucun murmure les tributs de l'humanité. L'Hyuer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Esté ramene les chaleurs, il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la santé, il faut donc estre malade. Vne beste sauuage nous attaquera en vn endroit, & l'homme qui est plus cruel que toutes les bestes sauuages, nous poursuura en vn autre. L'eau nous osterá vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition, qui est attachée aux choses du monde. Mais nous pouuons nous armer d'vn grand courage, qui sera digne d'vn homme de bien. Ainsi nous supporterons constamment les accidens de la vie, & nous consentirons aysement aux ordonnances de

la Nature. Elle gouverne tout ce grand Empire que vous voyez, par des changemens perpetuels. Le beau temps succede aux bronillards. La mer se trouble apres auoir esté calme & tranquille; Tantost vn vent souffle, & tantost vn autre; Le iour suit la nuict. Vne partie du Ciel se leue, tandis que l'autre s'abaisse; Et enfin l'Eternité est composée de choses contraires. Il faut que nostre ame s'accommode à cette loy, qu'elle la suiue, & qu'elle luy obeyse. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue, deuoit arriuer, & qu'elle se garde de dire des injures à la Nature. On ne sçauroit mieux faire dans la necessité, que de souffrir constamment ce qu'on ne sçauroit corriger, & de suiure Dieu sans murmure, luy qui est l'Auther de tout ce qui arriue dans le monde. Il n'y a que les mauuais Soldats qui suivent leur General en pleurant. C'est pourquoy receuons avec allegresse les ordres & les commandemens du Ciel; ne quittons pas vne trame, où tout ce que nous deüons souffrir, est tissü & entremélé; Et parlons à Iupiter, qui conduit la machine du monde, avec les mesmes Vers dont Cleante luy parloit. Je croy qu'à l'imitation de Ciceron, il me sera permis de les metre en nostre langue. S'ils vous

plaisent, à la bonne heure ; s'ils vous déplaisent, vous sçavez au moins qu'en cela i'ay suivi l'exemple d'un grand homme,

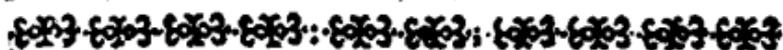
*Arbitre souverain du Ciel & de la terre,  
Conduits moy dans la paix, conduits moy  
dans la guerre ;*

*Par tout où ton vouloir appellera mes pas,  
Je suis prest de marcher, ie ne resiste pas.*

*Dans le bien, dans le mal, ie veux te recon-  
noistre,*

*Je veux ce que tu veux, le destin est le maistre ;  
Il mene doucement celuy-là qui le suit,  
Et traïsne avec horreur le lasche qui le fuit.*

Ainsi nous devons viure, ainsi nous devons parler. Il faut que la destinée nous trouue prests & diligens à la suite. Il n'appartient qu'à un grand courage de se donner entierement à Dieu. Au contraire, il n'y a que les foibles & les petits esprits qui luy sont opiniastres, qui ont de mauvais sentimens de la providence, & qui ayment mieux blasmer les Dieux, qu'eux-mesmes.



## EPISTRE CVIII.

## ARGUMENT.

1. *Comment il faut estudier, & de quelle façon il faut lire, on éconter les Philosophes.*
2. *Que les ieunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie, que les vieux.*
3. *Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes, qu'à regler la vie.*

1. **Q**A question que vous me faites est du nombre des choses qu'il faut sçavoir, pour dire que l'on est sçauant. Mais puis que vous me pressez de telle sorte, & que vous ne voulez pas attēdre les Liures où ie traite avec ordre de toute la Philosophie Morale, ie vay promptement vous satisfaire. Neantmoins afin que cette passion d'apprendre, dont ie voy que vous brûlez, ne se nuise pas elle-mesme, il faut que ie vous

dife auparavant comment vous la deuez ménager. Il ne faut pas tout d'un coup se ietter sur toutes choses. C'est par le moyen des parties qu'on vient à la connoissance du tout. Il faut proportionner le fardeau à nos forces, & ne pas plus entreprendre qu'elles le permettent. Il ne faut pas puiser tout autant que vous voulez, mais autant que vous en pouvez tenir. Ayez seulement bon courage, & vous en prendrez tout autant que vous voudrez. Plus vne ame se remplit, plus elle deuiet grande, plus elle s'estend. Lors que i'assiegeois, pour ainsi dire, l'Escole d'Attalus, où ie venois toujours le premier, & d'où ie sortois toujours le dernier; lors mesme que dans la promenade nous prouoquions à la dispute ce Philosophe, qui non seulement estoit tousiours prest; mais qui venoit ordinairement au deuant de nos questions, il me souuient de luy auoir oüy dire que le Maistre & l'Escolier deuoient auoir vn mesme but; que l'un doit auoir intention d'apporter du profit, & l'autre d'en receuoir. Celuy qui frequente les écoles des Philosophes, doit tous les iours en emporter quelque fruct, & s'en retourner plus sain en sa maison, ou au moins plus en estat d'estre guery. Et certes, cela ne manquera pas d'arriuer. Car

la Philosophie a vne vertu si merueilleuse, qu'elle profite non seulement à ceux qui y estudient ; mais encore à ceux qui frequentent les Philosophes. Celuy qui va au Soleil, ne laisse pas de se haller, encore qu'il n'y aille pas pour cela. Ceux qui ont demeuré quelque temps dans la boutique d'un Parfumeur, en emportent l'odeur avec eux ; & ceux qui ont eu la fréquentation d'un Philosophe, y contractent necessairement quelque chose qui leur apporte du profit, quand mesme ils ne s'en seroient pas souciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en seroient pas souciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin, n'auons-nous pas veu des personnes qui ont demeuré beaucoup d'années près des Philosophes, & qui n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philosophie? Ouy certes, nous en auons veu qui ne manquoient point d'affiduité ; & ie ne les appelle pas les disciples, mais les hostes des Philosophes. Quelques vns y viennent pour écouter, & non pas pour apprendre, comme nous allons au theatre pour y auoir du plaisir, ou par les discours, ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'école d'un Philosophe comme en

vne promenade, & en vn lieu de diuertis-  
 sement. Ils n'y vont pas pour se dépoüil-  
 ler de quelque vice, ny pour apprendre  
 quelque regle sur laquelle ils forment  
 leurs mœurs; mais pour donner du plaisir  
 à leurs oreilles. Il y en a qui y vont avec  
 des tablettes, non pour retenir les cho-  
 ses; mais pour remarquer quelques pa-  
 roles qui ne profitent, ny à eux ny aux  
 autres. Quelques-vns sont émeus par  
 les grands discours qu'ils y entendent;  
 ils entrent dans les passions de ceux qui  
 parlent; ils monstrent sur leur visage la  
 satisfaction de leur esprit, mais ils ne  
 sont pas émeus d'une autre façon que  
 \* des danseurs qui font cent postures fu- \* Ou  
 ricieuses, à la cadance & au son de quel- bien  
 que instrument. D'autres sont ravis & que les  
 charmez par la beauté des choses, & Pre-  
 non pas par le son des paroles. Si l'on s'es-  
 fait quelque puissant discours contre la de Ci-  
 mort; si l'on parle avec mépris de la for- belle  
 tune, ils veulent aussi-tost executer tout qui s'es-  
 ce qu'ils ont ouy dire. Ceux-là verita- bloient  
 blement sont touchez, & auroient les se met-  
 qualitez qu'on demande, si cette noble tre en  
 impression pouvoit demeurer dans leur furie  
 ame, & que le peuple ennemy de la ver- au son  
 tu, n'en chassast pas aussi-tost vne pas- de la  
 sion si illustre. Enfin il y en a peu qui sient.  
 puissent porter iusques chez eux cette

forme résolution qu'ils auoient prise dans l'école. Il est facile d'exciter vn desir vertueux dans l'ame de ses auditeurs; car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu. Nous sommes nez, tant que nous sommes, pour toutes les belles choses; & quand quelqu'un nous y exhorte, alors ces biens de l'ame qui auoient esté comme assoupis, se réueillent. Ne voyez-vous pas comment les Theatres resonent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuuées de tout le monde, & reconnuës pour veritables par vn consentement vniuersel ?

*S'il manque au pauvre quelque chose,*

*Tout manque à l'auaricieux;*

*Il n'est bon à personne, & quoy qu'il se propose,*

*Il est à soy pernicieux.*

Vn auare applaudit à ces vers, & se réjouit de voir detester son vice. Mais combien pensez-vous que les mesmes choses ayent plus de force & de puissance quand vn Philosophe les prononce ? Quand ces vers sont entre-meslez de preceptes salutaires, n'estimerez-vous pas qu'ils entreront plus aisément dans l'ame de la multitude ignorante, & qu'ils s'y imprimeront plus fortement ? Cleanthe disoit que comme nostre souffle

rend vn son plus clair & plus éclatant, lors que la trompette l'ayant receu par vne emboucheure estroite, le laisse sortir par vne ouuerture plus grande & plus large: De mesme, la contrainte & la mesure du vers, rend nos sens plus penetrans, & les aiguise dauantage. En effect, on entend les mesmes choses avec plus d'indifference, & mesme elles touchent moins quand on les recite en prose. Mais quand les vers viennent au secours, & qu'vn certain nombre de syllabes mesurées enferme vn beau sentiment, ce mesme sentiment est poussé dans l'ame, comme par vn fort & robuste bras. On dit quantité de choses pour faire mépriser les richesses; & l'on employe de grands discours pour persuader aux hommes, que la veritable richesse n'est pas dans vn grand patrimoine, mais dans l'ame; que celuy-là est riche qui s'accommode à sa pauureté, & qui se met à son aise avec peu de chose. Mais l'ame est plus puissamment touchée, quand les mesmes sentimens sont exprimez en ces vers,

*On a besoin de peu de bien*

*Lors que peu de chose on souhaite.*

*On a tout ce qu'on veut, on ne manque de rien*

## 210 SVITTE DES EPIST.

*Lors que ce qui suffit, rend l'ame satisfaite.*

Quand nous entendons cela, ou quelque chose de semblable, nous sommes plus aisément persuadez à reconnoistre la verité. Ceux-là mesmes qui ne se contentent jamais, & qui n'ont jamais assez, en ont de l'admiration, en poussent des cris d'applaudissemens, & voudroient eux-mesmes inspirer la haine & l'auersion des richesses. Quand vous les verrez avec ce sentiment, ne les quittez point, pressez-les de pres, rabattez tousiours la mesme chose, & ne vous amusez point à toutes ces finesses de Sophiste, à tant d'argumentations, & à ces vaines subtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'avarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impression sur l'esprit de vos auditeurs, pressez-les encore avec plus de force & de violence. On ne scauroit dire le fruit & l'utilité qu'apporte ce discours, qui ne tend qu'à donner remede, & qui n'a point d'autre but que le bien des auditeurs. On imprime facilement dans les ames tendres l'amour de l'honneur, & de la vertu; Et si la verité rencontre vn bon Aduocat, elle se fait aisément des esprits dociles, & qui

ne sont que legerement corrompus. Pour moy , lors que i'ay entendu discourir Attalus contre les vices , contre les erreurs , & les maux de la vie , certes i'ay eu souuent pitié du genre humain , & i'ay crû que ce Philosophe estoit en vn degré au dessus de l'homme , & de toutes les grandeurs humaines. Il disoit qu'il estoit Roy , mais il me semble qu'il estoit plus que les Rois ; puis qu'il luy estoit permis de reprendre & de censurer les Rois. Mais quand il auoit commencé à louer la pauvreté , & à faire voir que toutes les choses dont on n'a que faire , estoient des fardeaux inutiles , ou qui ne seruent qu'à empescher ceux qui les portent , i'ay souuent souhaitté de sortir pauvre de son école. Quand il auoit commencé à condamner nos voluptez , à louer la chasteté du corps , vne table sobre , & la pureté de l'ame ; il me prenoit vne extrême enuie de me retrancher non seulement les plaisirs illicites ; mais encore les choses permises. Veritablement , Lucilius , i'en ay retenu quelque fruit , car ie m'attachois à tous ses discours avec vne passion violente. Depuis ce temps-là , comme i'ay esté réduit à viure dans la ville , i'ay encore conserué quelque partie de ses diuines instructions.

I'ay donné congé aux huïstres & aux champignons pour tout le reste de ma vie. Car il ne faut pas les appeller des viandes, mais des voluptez, qui nous forcent encor à manger, quand mesme nous n'en auons plus d'enuie. Ce sont des choses agreables seulement au goulus, & à tous ceux qui donnent plus à leur ventre qu'il n'est capable de tenir; parce que ces sortes de friandises y descendent facilement, & en sortent tout de mesme. Depuis ce temps-là i'ay entierement renoncé à l'usage des parfums; parce que la meilleure odeur qu'on puisse auoir sur le corps, c'est de n'en auoir point du tout. Depuis ce temps-là ie ne charge point mon estomach de trop de vin, & i'ay resolu de quitter le bain pour tout le reste de ma vie. Ie pense qu'il n'y a point de profit, & qu'il y a trop de delicatesse à se faire cuire le corps, & à le dessecher par les sueurs. Mais les autres choses que i'auois quittées, me sont venues retrouver. Toutesfois ie ne laisse pas d'observer en celles dont ie m'estois desia abstenu, vne mediocrité qui approche de l'abstinence, & qui est, peut-estre, plus difficile; car il y a des choses qu'on arrache de l'esprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que i'ay commencé à vous dire que i'auois embrassé

la Philosophie en ma ieunesse , avec plus d'ardeur & de passion que ie ne fais en ma vieillesse, ie n'auray point de honte de vous confesser combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il m'enseignoit pourquoy ce Philosophe s'estoit abstenu de manger de la chair des animaux , & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la mesme chose. L'vn & l'autre en auoit vne raison differente ; mais la raison de l'vn & l'autre estoit belle & magnifique. Sextius estimoit que l'homme auoit assez d'autres alimens, sans se nourrir de sang, & qu'on s'accoustumoit à la cruauté par le plaisir qu'on prenoit à déchirer de la chair. Il adouctoit à cela qu'il falloit oster au luxe, & sa cause & sa nourriture ; & enfin , il disoit que la diuersité des alimens estoit contraire à la santé, & prejudiciable à nos corps. Mais Pythagore disoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choses, qu'il se faisoit vn commerce entr'elles , & qu'elles passioient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire , il n'y a point d'ame qui meure, & qui cesse seulement son action , si ce n'est durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerons quelque iour combien il luy faut de temps, & combien elle doit

déloger de fois, deuant que de reuenir  
 loger dans l'hôme. Cependant il imprime  
 dans les cœurs la crainte du crime  
 & du parricide; parce qu'il dit que sans  
 y penser, nous pouuons nous adresser  
 à l'ame de nostre pere, & offencer par le  
 fer ou par les dents vn animal où estoit  
 l'ame de quelque parent. Après que So-  
 tion eust exposé cela, & qu'il l'eust con-  
 firmé par quantité de raisons; Quoy, dit-  
 il, ne croyez-vous pas que les ames pas-  
 sent d'vn corps en vn autre, & que ce  
 que nous appellons la mort, n'est rien au-  
 tre chose qu'vn changement de demeure?  
 Ne croyez-vous pas que l'ame qui  
 estoit autres-fois dans vn homme, est  
 maintenant dans quelque brebis, ou dans  
 vne beste sauuage, ou dans vn poisson?  
 Ne croyez-vous pas que rien ne perit  
 dans le monde, & que les ames ne font  
 que changer de lieu? Certes non seule-  
 ment les corps celestes tournent tou-  
 jours; mais mesmes les animaux ont  
 leurs reuolutions, & les ames sont con-  
 duittes comme dans vn cercle. Il y a eu  
 de grands hommes qui ont esté de cette  
 opinion; c'est pourquoy suspendez vn  
 peu vostre iugement, & ne prononcez  
 rien encore sur toutes ces choses. Si elles  
 sont veritables, c'est conseruer son in-  
 nocence que de s'abstenir de manger de

la chair des animaux. Si elles sont faul-  
 ses, c'est temperance & sobriété. Quelle  
 perte vous causera cette opinion? Je ne  
 vous oste que la viande dont se nourris-  
 sent les Lions & les Vautours. Pour moy  
 m'estant laissé persuader par ces raisons,  
 ie commençay à m'abstenir de la chair  
 des animaux; Et apres auoir obserué cela,  
 l'habitude m'en fut non seulement faci-  
 le, mais encore douce & agreable. Je  
 croyois que mon esprit en auroit plus de  
 pointe, & plus de vigueur. Neantmoins  
 ie ne voudrois pas aujourd'huy vous  
 assurer si en effect il estoit plus vif, &  
 plus vigoureux. Vous voulez peut estre  
 sçauoir comment i'ay discontinué? Lors  
 que Tibere regnoit, i'estois encore assez  
 ieune, l'on chassa alors les Religions  
 estrangeres, & l'on mettoit entre les su-  
 perstitions l'abstinéce de quelques vian-  
 des. Ainsi à la priere de mon pere qui ne  
 craignoit pas le blasme, mais qui haïs-  
 soit la Philosophie; ie retournay dans  
 ma premiere façon de viure, & l'on  
 n'eut pas beacoup de peine à me persua-  
 der de faire vn peu meilleure chere que  
 ie ne faisois. Attalus auoit accoustumé  
 de louer vn liét dur, & qui resistoit au  
 corps; Et tout vicieux que ie suis, ie  
 couche dans vn liét où l'on ne peut voir  
 de marque que i'y aye couché.

II. Je vous ay dit cela pour vous faire connoître combien les ieunes gens auroient de passion & d'ardeur aux bonnes choses, si quelqu'un les exhortoit, & les pouſſoit à la vertu. Il y a bien ſouuent de la faute de nos Maîtres, parce qu'ils nous enſeignent à diſputer, & non pas à viure. Il y a auſſi de la faute des Diſciples, parce qu'ils portent chez les Philoſophes pluſtoſt vn deſir de polir l'eſprit, que de perfectionner l'ame. Ainſi ce qui s'appelloit Philoſophie, eſt

\* A-  
mour des  
Lettres

deuenue \* Philologie. Certes il importe beaucoup de regarder avec quelle intention on s'applique à chaque choſe. Ce-  
luy qui examine Virgile pour deuenir bon Grammairien, ne s'amuſe pas à conſiderer ce beau Vers :

*Le temps qui fuit toujours, ne retourne  
iamais.*

Il eſt donc beſoin de vigilance ; ſi nous ne nous haſtons, nous demeurerons derriere les autres. Le temps nous emporte, & s'emporte luy-meſme. Enfin nous ſommes enleuez, ſans y prendre garde. Cependant nous remettons toutes choſes au lendemain, & nous ſommes lents & pareſſeux, meſme au milieu des precipices. Le Grammairien  
obſerue

observer seulement en lisant ce Vers; que toutes les fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il use du mot de fuyr,

*Le meilleur de nos iours passe & fuit le premier.*

Mais celuy qui ne s'arreste qu'à la Philosophie, considère ces mesmes choses, comme on doit les considerer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit seulement le temps s'en va, mais qu'il fuit; parce que c'est la façon d'aller la plus viste & la plus prompte, & que les plus beaux iours de la vie nous sont ravis les premiers. Pourquoy donc ne faisons-nous pas nos efforts pour égaler nostre vitesse à celle de la chose du monde qui va le plus viste? Le plus beau temps s'enuole, & le plus triste luy succede. Comme ce qu'il y a de meilleur, & de plus pur dans vn tonneau, en sort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus pesant, demeure au fonds; Ainsi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie, s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'épuiser en faueur d'autruy, pour nous en reserver seulement la lie. Que ce Vers demeure donc imprimé dans nostre esprit; & n'en faisons pas moins d'estat que si c'estoit la réponce d'un Oracle,

*Le meilleur de nos iours passe, & fuit le premier.*

## 218 SVITTE DES EPIST.

Pourquoy le meilleur ? parce que tout ce qui reste, est incertain. Pourquoy le meilleur ? parce que nous pouuons beaucoup apprendre en nostre ieunesse, & faire tourner nostre ame encore facile & traittable du costé de la vertu ; parce que ce temps-là est le plus propre à supporter la peine, à exercer l'esprit dans l'estude, & le corps dans le trauail. Ce qui reste de la vie, est le temps le plus lâche, le plus languissant, & le plus proche de sa fin. Pensons-y donc de tout nostre esprit ; & sans nous amuser aux choses qui ont accoustumé de nous détourner, & de nous donner tant d'occupations, ne trauillons qu'à vne seule, de peur que nous ne connoissions trop tard combien le temps est rapide, & qu'on ne sçauroit le retenir. Il faut que nous estimions chaque iour, comme si c'estoit le meilleur de nostre vie. Il faut s'en seruir comme d'une chose qui est proprement à nous, & nous emparer de ce qui fuit. Cela certes ; n'est pas considéré par celuy qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile, que des yeux de Grammairien.

III. Ainsi les premiers iours sont les meilleurs, parce que les maladies viennent en suite, parce que la vieillesse presse, & qu'elle est desia sur nostre teste,

quand nous pensons estre encore dans la ieunesse. Mais le Grammairien dira que Virgile met tousiours ensemble la vieilleſſe & les maladies. Et à la verité, ce n'est pas sans raison; car la vieilleſſe est vne maladie incurable. Outre cela, dit-il, il appelle la vieilleſſe triste.

*Les maux marchent en ſuite & la triste  
vieilleſſe.*

Mais il ne faut pas vous estonner, si d'une mesme chose chacun tire ce qui peut seruir à ses occupations, & à ses estudes. On void dans le mesme pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lievre, & la cigogne vne laifarde. Quand vn curieux prend les Liures que Ciceron a composez de la Republique, quand vn Grammairien les prend, quand vn Philosophe les lit, l'vn y considere vne chose, & l'autre en considere vne autre. Le Philosophe s'estonne qu'on ait peu dire tant de choses contre la iustice; Et le curieux remarque qu'il y a eu deux Rois à Rome, dont l'vn n'a point de pere, & l'autre de mere. Car on est en doute de la mere de Seruius, & l'on ne connoist point du tout le pere d'Ancus, encore qu'on dise qu'il soit petit-fils de Numa. Il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & qui porte ce nom dans nos histoires, estoit appellé chez les an-

## 220 SVITTE DES EPIST.

ciens Maistres du peuple, comme on le trouue encore aujourd'huy dans les Liures des Augurs, où il y a vn témoignage que celuy qu'il nommoit, estoit appelé Maistre des Cheualiers. Il remarque tout de mesme que Romulus disparut durant vne Eclipsé de Soleil; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Rois; & quelques-vns comme Fenestella, estiment que cela est compris dans les Liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien se mêle d'expliquer les mesmes Liures, il ne manque pas de mettre dans ses Commentaires que Cicéron a dit *Reapse*, au lieu de *Reipsa*, & qu'il s'est seruy tout de mesme de *Sepse*, pour *Seipse*. De là il passe aux mots que l'usage du siecle a changez. Il fait en suite vn recueil de vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il composa pour Scipion l'Affriquain, & monstre comment les mesmes mots signifient quelquesfois diuerses choses. Dauantage le Grammairien s'estime bien-heureux d'auoir trouué la raison qui a fait dire à Virgile,

*Sur qui tonne du Ciel la grande & vaste porte.*

Il dit qu'Ennius a dérobé cela d'Homere, & Virgile d'Ennius. Mais pour ne pas faire moy-mesme ou le Pedant, ou

le curieux des belles Lettres, sous pretexte de vouloir faire autre chose : Le vous auertis qu'il faut rapporter tout ce qu'on entend dire aux Philosophes, & toutes les lectures que l'on fait, au dessein de la vie heureuse : Il n'y faut pas chercher les vieux mots, ny les mauuaises metaphotes, ny les vitieuses facons de parler. Mais il y faut chercher les preceptes profitables, & s'imprimer dans le cœur des sentimens genereux qu'on execute en mesme temps. Apprenons-les de telle sorte, que ce qui n'estoit qu'une parole, deuienne enfin vn bel effect. Certes ie croy qu'il n'y a point d'hommes qui soient plus pernicioeux aux hommes que ceux qui ont appris la Philosophie comme vn mestier à gagner de l'argent, & qui viuent d'une autre façon qu'ils ne nous enseignent à viure. Car ils se produisent pour exemple, que cette science est inutile, estants sujets à tous les vices, à qui ils semblent faire la guerre. Je ne croy pas qu'un Maître de la sorte me puisse plus profiter, qu'un Pilote yure dans vne tempeste. Il faut conduire le gouuernail, malgré les flots qui le destournent, il faut combattre contre la mer ; il faut abattre les voiles qui estoient desia au vent. A quoy donc me pourroit seruir vn Pilote rem-

ply deſtonnement & de vin ? Mais combien penſez-vous que les tempeſtes qui troublent la vie, ſont plus grandes que celles qui agitent vn vaiſſeau ? Il ne faut pas parler, il faut conduire. Toutes les choſes qu'ils diſent, & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend, ne viennent pas d'eux ; Platon les a dites, Zenon les a dites, Chryſippe, & Poſidonius les ont dites, & vn grand nombre qui leur reſſemblent. Si vous voulez ſçauoir comment ils pourroient prouuer que ce qu'ils diſent, eſt à eux, & qu'ils ne l'ont pas emprunté, il faut qu'ils faſſent ce qu'ils diſent. Mais puis que ie vous ay deſia dit ce que ie voulois qu'on vous allaſt dire, il reſte maintenant à ſatisfaire à voſtre deſir. Ie mettray donc dans vne autre Lettre tout ce que vous auez ſouhaitté de moy ; afin que quand il faudra voir vne doctrine plus difficile, & qui doit eſtre plus attentiuement écoutée, vous ne ſoyez ny las de lire, ny las d'entendre.



## EPISTRE CIX.

## ARGUMENT.

1. *Le sage peut profiter à vn autre sage.*
2. *On est souvent plus capable de conseiller autruy que soy-mesme.*

1. **V**ous desirez sçauoir si vn sage peut profiter à vn autre sage. Veritablement nous disons que le sage est remply de toutes sortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquerir. C'est pourquoy l'on demande comment il se peut faire que quelqu'un profite à celuy qui possede le souuerain bien? Mais ie responds à cela que les gens de bien sont vtiles les vns aux autres; parce qu'ils tiennent les vertus en l'exercice, & qu'ils conseruent la sagesse dans le glorieux estat où elle doit estre. Les vns & les autres desirent quelqu'un, avec lequel ils conferent. Comme les bons luitteurs s'en-

retiennent par le moyen de l'exercice, & que le Musicien reçoit conseil de ce luy qui sçait la musique; Ainsi le sage a besoin de la pratique des vertus, & comme il s'excite soy-mesme, il est encore excité par vn autre sage. En quoy, me demanderez-vous, le sage pourra-t'il profiter au sage? Il luy donnera de la force, il luy découvrira les occasions de faire des actions vertueuses. Outre cela, il luy communiquera ses pensées, & luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car il restera toujours au sage quelque chose à rechercher, & où il puisse faire promener son esprit. Le méchant est pernicieux au méchant, & le rend encore plus méchant en excitant sa colere & sa crainte, en flattant sa melancholie, en loüant ses voluptez; Et enfin, le méchant est entierement méchant, quand les vices de plusieurs se sont confondus ensemble, & qu'ils se sont assemblez en vn. Ainsi par la raison des contraires, l'homme de bien profitera à l'homme de bien. Comment cela, me direz-vous? Il luy donnera de la satisfaction, confirmera son assurance; & par l'agreable aspect de leur tranquillité mutuelle, la joye de l'vn & de l'autre s'augmentera. D'auantage il luy donnera la connoissance de certaines choses; car vn sage ne sçait pas

toutes choses; & quand mesme il scauroit tout, vn autre peut luy enseigner des chemins plus courts pour arriuer plustost à son but. Le sage profitera au sage, non seulement par ses forces; mais par les forces mesmes de celuy qu'il ayde. Veritablement le sage abandonné de tout le monde, & n'ayant pour luy que luy seul, peut se seruir de ses bonnes qualitez. Il peut faire son deuoir, il peut courir de luy-mesme; & neantmoins il est vray, que celuy-là ne luy donne de l'ayde, qui l'anime dans sa course. Au reste, vn sage ne profite pas seulement à autre sage, mais encore à soy-mesme. Vous me direz au contraire: ostez-luy ses propres forces, il ne pourra rien faire du tout. Ainsi vous vous pouuez dire qu'il n'y a point de douceur au miel. Car celuy qui en mange, doit auoir la langue & le palais disposé à le sauouer; Et il y a des personnes, à qui vne maladie fait trouuer le miel amer, il faut que l'vn & l'autre soit composé de telle sorte, que l'vn puisse profiter, & que l'autre soit capable de receuoir du profit. Il seroit inutile, dit-on, à celuy qui a tout le chaud qu'il est possible d'auoir, de s. chauffer dauantage; Et tout de mesme, il n'y a rien qui puisse encore profiter à celuy qui est en

possession du ſouuerain bien. Vn Labou-  
 reur qui eſt inſtruit de tout ce qui con-  
 cerne l'agriculture, ne cherche pas de ſe  
 faire inſtruire. Vn Soldat qui eſt equip-  
 pé de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour  
 vne bataille, demande-t'il encore des  
 armes ? Vn ſage tout de meſme, ne  
 ſouhaitte rien dauantage ; il en ſçait  
 aſſez pour la conduite de ſa vie, il a  
 des armes aſſez fortes. Celuy qui a toute  
 la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas be-  
 ſoin d'en auoir dauantage pour eſtre dās  
 le plus haut degré de la chaleur. Et la  
 chaleur, dit-on, ſe conſerue & ſ'entre-  
 tient par elle-meſme ; Je répons à cela,  
 premierement que vos comparaiſons ne  
 ſont pas iuſtes. Car la chaleur eſt tou-  
 jours vne, & profiter eſt vne choſe dif-  
 ferente ſelon les occasions. D'ailleurs  
 la chaleur ne deuiet pas plus chaude  
 par l'addition d'vne nouvelle chaleur :  
 Mais le ſage ne peut demeurer dans vne  
 meſme ſituation d'eſprit, ſ'il n'a la ſo-  
 cieté de quelques amis qui luy reſſem-  
 blent, & avec leſquels il communique  
 ſes vertus. Adjouſtez à cela que toutes  
 les vertus ont vne amitié entr'elles. Et  
 partant celuy-là profite qui ayme en vn  
 autre les vertus pareilles aux ſiennes, &  
 qui donne occasion de faire auſſi ayme  
 les ſiennes. Les choſes qui ont de la ref-

semblance, se plaisent les vnes aux autres, principalement quand elles sont honnestes & vertueuses; & qu'elles peuvent faire connoistre le merite d'un homme, & luy faire connoistre le nostre. Dauantage il n'y a personne qui puisse émouuoir l'esprit d'un sage, qu'un autre sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse persuader l'homme par la force de la raison. Comme on a donc besoin de la raison, pour émouuoir la raison, il se faut seruir tout de mesme de la raison parfaite pour émouuoir la raison parfaite. Outre tout cela, on dit que ceux-là nous profitent, qui nous donnent des commoditez, comme l'argent, le credit, les prosperitez, & toutes les autres choses qui sont agreables, & necessaires pour l'usage de la vie; En quoy l'on pourroit dire aussi que mesme un insensé est capable de profiter à l'homme sage. Or profiter n'est rien autre chose qu'exciter l'ame selon la Nature par sa propre vertu, ou par la vertu de celuy que l'on excite. Ce qui se fera pas que ce ne soit au profit de celuy qui en apportera. Car il faut necessairement qu'il exerce sa vertu, en voulant exercer celle d'autruy.

II. Mais sans nous arrester aux biens souuerains, ou aux choses qui les produisent,

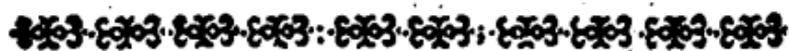
il est vray que les sages peuuent profiter les vns aux autres. Et certes, c'est vne chose qui est de soy-mesme desirable à vn sage, que de rencontrer vn autre sage, parce que tout ce qui est bon, est naturellement aymé des bons; & que tout homme de bien n'a pas plus de peine à faire amitié avec vn homme de bien, qu'avec soy-mesme. Il faut que ie passe de cette question à vne autre qui s'y rapporte. On demande si le sage ayant à faire quelque deliberation, appellera quelqu'un à son conseil. Sans doute cela luy est necessaire, quand il s'agit des affaires ciuiles & domestiques, ou pour mieux dire des choses mortelles. Il a besoin en cette occasion du conseil d'autrui, comme d'un Medecin, comme d'un Pilote, comme d'un Aduocat, selon les diuerses occasions. Le sage profitera donc quelques fois au sage; car il luy donnera des auis, & mesme comme nous auons desia dit, il luy sera encore vtile dans les choses grandes & diuines, en discourant ensemble de la vertu, & en faisant vn beau mélange de leurs esprits, & de leurs pensées. Dauantage il est selon la Nature d'aymer nos amis, & de nous réjouyr de leurs bonnes actions, comme de celles que nous aurions faites nous-mesmes. Car si nous n'agissons de la sor-

te, la vertu qui se rend plus forte en s'exerçant, ne pourra demeurer longtemps avec nous. La vertu nous persuade de bien ordonner les choses presentes, de prendre conseil pour les futures, de les examiner attentiuement, & de les regarder tousiours. Or il ne faut point douter que celuy qui en consultera vn autre, ne trouue plus de facilité à s'en deméler, & ne rencontre plus de lumieres pour en sortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn homme auancé dans la sagesse, & qui soit proche de la perfection. Et certes, cet homme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ses conseils, & de sa prudence, les resolutions d'vn autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autrui, que dans leurs affaires. En effect, cela arriue à ceux qui se font laissez auengler par l'amour qu'ils ont pour eux-mesmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout ensemble la connoissance de ce qui leur seroit vtile. On ne commence à estre sage, que quand on se void en assurance, & qu'on est loin de la crainte. Cependant il y a certaines choses que les sages mesmes remarquent mieux en autrui qu'en eux. Outre cela, le sage fera pour le sage ce qui est le plus doux, & le plus

grand bien de la vie ; c'est à dire , qu'ils auront tous deux les mesmes volontez , & les mesmes auersions : & qu'ils porteront ensemble vne belle charge. Ainsi ie vous ay payé ce que vous m'auiez demandé ; encore que tout cela soit compris dans mes Liures de la Philosophie Morale. Mais faites reflexion sur ce que ie vous ay dit tant de fois, que nous exerçons en toutes choses seulement la pointe de l'esprit. Car enfin , ie retourne tousiours au mesme discours. A quoy me pourra seruir cette dispute ? En deuiendray-je plus genereux , plus iuste , plus moderé ? le ne puis pas encore me promener , i'ay encore besoin du Medecin. Pourquoi donc m'apprenez-vous vne science inutile ? Vous ne m'auiez promis que de grandes choses , & ie n'en voy que de petites. Vous me disiez que ie n'auois iamais de crainte , quand ie verrois luire des épées à l'entour de moy , & que la pointe du poignard me toucheroit desia la gorge. Vous me disiez que ie serois tousiours en seureté , quand mesme ie me verrois environné de feux & de fers , & qu'vne tempeste inopinée ouueroit mon vaisseau de tous costez. Enseignez-moy seulement à mépriser la gloire , & la volupté. Vous m'enseignerez apres cela à

# DE SENEQUE. 231

débrouïller les choses difficiles, à distinguer les douteuses, à éclaircir les obscures. Enfin apprenez-moy maintenant ce qui m'est le plus nécessaire.



## EPISTRE CX.

### ARGUMENT.

1. *Du plus grand mal qui puisse arriver à l'homme.*
2. *Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.*
3. *Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes.*

1. **SI** vous donne le bon-iour de ma maison de Nomentum, & vous conjure d'avoir toujours la conscience nette, c'est à dire, d'avoir toujours les Dieux fauorables. Car quiconque est bien avec soy-mesme, est bien aussi avec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que disent quelques-vns, que chacun de nous reçoit en naissant, vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas veritablement vn des grands Dieux;

\* Ge-  
nie.

mais vn Dieu de plus bas ordre , & du nombre de ceux qu'Ouide appelle du commun des Dieux. Je veux neantmoins que vous mettiez ce sentiment à part de telle sorte , que vous ne laissiez pas de vous souuenir que nos ancestres qui ont eu cette pensée, estoient Stoïciens , & donnoient à chaeun vn \* Iupiter & vne Iunon. Apres cela , nous verrons si les Dieux ont tant de loisir, qu'il leur reste encore du temps pour prendre le soin des affaires des particuliers. Sçachez cependant , soit que nous soyons commis à la garde de quelque Dieu, soit que nous soyons abandonnez au hazard & à la fortune , que vous ne pouuez rien souhaitter à l'homme de plus funeste & de plus pernieieux , que si vous luy souhaittez d'estre mal avec soy-mesme. Il ne faut point souhaitter à vn méchant que vous iugerez digne de peine, qu'il ait les Dieux contraires & ennemis ; car il l'éprouue, & le reconnoist assez encore qu'il paroisse fauorisé de leurs soins & de leur amour. Considerez attentiuement les choses du monde , non par les noms qu'on leur donne , mais par la nature , & vous reconnoistrez que nous nous procurons plus de maux que la fortune nous en fait. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur , a-t'il esté la

cause & le commencement d'un bon-  
 heur? Combien de fois vne chose que  
 l'homme a receüe avec joye, l'a-t'elle  
 conduit à sa perte? Combien en a-t'elle  
 élevé, qui estoient desja bien-haut, &  
 qui paroissoient si bien appuyez, qu'il  
 n'y auoit point d'apparence qu'ils peus-  
 sent tomber du lieu d'où ils sont tom-  
 bez en vn instant? Mais cette cheute  
 mesme n'a point de mal en soy, si vous  
 considerez l'issuë au delà de laquelle la  
 Nature ne pousse personne. Toutes cho-  
 ses sont proches de leur fin, aussi bien  
 les prosperitez d'où l'homme heureux  
 est precipité, que les infortunes d'où est  
 élevé le mal-heureux. Nous estendons  
 les biens & les maux, & nous les ren-  
 dons plus longs par l'esperance ou par la  
 crainte. Mais si vous estes sage, mesurez  
 toutes choses par la condition humaine,  
 & retranchez les occasions qui vous  
 pourroient causer de la joye, ou vous  
 donner de la peur. Il vaut mieux n'auoir  
 pas de si longues joyes, & n'auoir pas  
 aussi de si longues craintes. Mais pour-  
 quoy veux-ie restreindre le mal à ce  
 poinct. Il n'y a rien que vous puissiez  
 craindre raisonnablement. Toutes les  
 choses qui nous ébranlent, & qui nous  
 estonnent, sont fausses & vaines. Person-  
 ne n'a encore examiné ce qu'il y a de

solide en cela ; mais les hommes se font donner de la crainte l'un à l'autre , & l'ôt, pour ainsi dire, fait passer de main en main. Personne n'a eu encore la hardiesse d'approcher du fantosme qui le trouble , & qui le fait trembler , ny de s'efforcer de connoistre la nature , & le bien de sa crainte. Ainsi vne chose fausse & vaine , trouue encore de la creance parmi les hommes ; parce qu'elle n'a encore esté ny conuaincüe , ny condamnée. Mais éprouuõs enfin combien il importe d'ouuir les yeux. Nous verrons combien les choses que nous craignons , sont de peu de durée , combien elles sont incertaines , & que bien souuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'assurance. Enfin le desordre de nostre esprit est tel que Lucrece nous le represente ,

*Ainsi que les enfans craignent tout dans la nuit ,*

*Nous craignons en plein iour.*

N'auons-nous pas moins de raison que des enfans , puis que nous craignons en plein iour ? Mais cela est faux , Lucrece , nous ne craignons pas en plein iour ; puis que de toutes choses nous nous sommes fait vne nuit & de profondes tenebres. Nous ne voyons plus rien

Au tout, ny de ce qui nous peut nuire, ny de ce qui nous est auantageux ; Nous sommes vagabonds durant toute nostre vie, nous ne nous arrêstons iamais, & nous ne prenons pas garde où nous allons mettre le pied. Vous sçauiez bien qu'il n'y a rien de si furieux que de courir dâs les tenebres; Toutesfois nous nous abandonnons. Il semble que nous soyons bien-aisés, que s'il faut nous rappeler, on nous rappelle de plus loin; & encore que nous ne sçachions pas où nous courons, nous ne laissons pas de courir où nostre passion nous emporte.

II. Certes le iour peut reuenir, si nous en auons la volonté; mais il ne peut reuenir que par vn moyen, si l'on s'instruit dans la science des choses diuines & humaines, si l'on ne s'arreste pas seulement à la surface, mais qu'on s'y plonge entierement; si encore qu'on sçache cette science, on la repasse dans son ame, & qu'on se l'applique bien souuent, si l'on recherche quels sont les vrais biens & les vrais maux, & à quelles choses on donne ces noms fausement & sans raison; si l'on se met en peine de sçauoir en quoy consistent les choses honnestes & les vitieuses, & ce que c'est que la prouidence. En effect,

la curiosité de l'esprit humain ne s'arreste pas entre des bornes si estroites. Il monte au dessus de l'Vniuers, il veut voir son mouuement, de quoy il a esté basty, & à quelle fin tend la course precipitée de toutes les choses qu'il embrasse. Mais nous auons retiré nostre esprit de cette contemplation diuine, pour le plonger dans des choses basses & honteuses; pour le rendre esclau de l'auarice, pour le faire sortir du Ciel & de la conuersation des Dieux, pour le faire fouiller dans la terre, & tirer de ses entrailles ce qu'elle a de plus funeste, non contents de ce qu'elle presente à la veüe. Dieu qui est nostre bon pere, a mis proche de nous tout ce qui pouuoit nous estre profitable, & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous prissions la peine de le chercher, il nous l'a donné liberalement, & a caché bien auant dans terre ce qui estoit capable de nous nuire. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous-mesmes. Nous auons esté chercher ce qui pouuoit nous faire perir, & nous l'auons mis au jour, malgré la Nature qui le cachoit. Nous auons soumis nostre ame à la volupté, à qui faire seulement bon visage, est un commencement de tous mal-heurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambicion,

aux applaudissemens des peuples, & à toutes les autres choses qui ne sont pas moins vaines & pernicieuses. Que vous conseillera-je d'oc de faire? Riē de nouveau. Aussi bien ne cherchons-nous pas des remedes à de nouveaux maux. Mais ie vous conseille premierement de considerer ce qui est necessaire, & ce qui est superflu. Les choses necessaires ne manqueront pas de se presenter par tout deuant vous. Mais il faudra toujours que vous cherchiez avec peine les superflus.

III. Au reste, ne vous imaginez pas voir vn grand sujet de vous louer, quand vous auez méprisé les liēts d'or, & les meubles les plus precieux. Y a-t'il de la vertu à mépriser les choses superflus. Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mépriser les necessaires. Vous ne faites pas vne chose fort merueilleuse de pouoir viure sans la pompe, & la magnificence des Rois; sans desher, ny de sangliers, ny de langues de Phenicopteres, ny tous ces autres prodiges de la dissolutiō qui est maintenāt degoustée des animaux entiers, & qui n'en choisit plus que quelques parties, afin de se mettre en appetit. Ie vous admireray quand vous ne refuserez pas du pain bis; Quand vous vous persuaderez dans vne necessité que les herbes ne naissent

pas seulement pour les bestes, mais pour l'homme ; quand vous reconnoistrez que les pointes des arbres peuvent rassasier vn ventre , où vous entassez tant de choses precieuses , comme si c'estoit vn lieu pour les conseruer. Veritablement il le faut remplir sans dégoust ; mais pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne , puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaisez à regarder dans vn festin tout ce que la terre & la mer auront pû fournir de delicat. Il y a des choses qui vous plairont , parce qu'elles sont nouvelles , & d'autres qui vous agréront dauantage parce qu'on les a nourries long-temps pour les engraisser ; & qu'elles se fondent toutes en graisse. Enfin vous prenez plaisir à la saueur que l'art peut donner à tous ces ragousts ; Mais toutes ces sortes de viandes qu'on a si soigneusement preparées , & qu'on diuersifie en tant de façons , ne sont pas si tost entrées dans le ventre , qu'elles se conuertissent en mesme chose , & prennent vne mesme puanteur. Voulez-vous mépriser le plaisir que donnent les viandes ? regardez ce qu'elles deuiennent. Il me souuient qu'Attalus parloit quelques fois en ces termes , au grand estonnement de tout le monde ; Les richesses , disoit-

à, m'en ont fait souuent accroire. I'estois comme rauy de moy-mesme, lors que ie les voyois éclatter tantost en vn endroit, & tantost en vn autre. Ie pensois que ce qui estoit caché, estoit semblable à ce que l'on découuroit. D'ailleurs ie vis vn iour dans vne ceremonie toutes les richesses de la ville, tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent, & ce qui surpassoit le prix de l'or & de l'argent, des couleurs rares, & des habits, qu'on auoit apportés, non seulement des frontieres de nostre Empire, mais de plus loïn encore que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'vn costé des troupes de ieunes esclaves, qui estoient considerables par leurs magnifiques habits, & par leur beauté extraordinaire. Il y auoit d'vn autre costé grand nombre de femmes, & quantité d'autres choses; que la fortune d'vn grand Empire exposoit aux yeux de tout le monde, comme pour faire la reueüe de ses biens. A quoy, dis-je, peut seruir tout cela, qu'à irriter la conuoitise des hommes, qui s'excite assez d'elle-mesme? Que signifie cette pompe, & ce grand amas d'argent? Nous nous sommes sans doute assemblez pour apprendre l'auarice: Mais pour moy, ie iurerois bien que i'emporte d'icy moins

## 240 SVITTE DES EPIST.

de desirs & de conuoitises, que ie n'y en auois apporté. I'ay méprisé les richesses, non parce qu'elles sont vaines & superflus; mais parce qu'il n'y a rien de si petit, & de si peu considerable. Auez-vous pris garde en combié peu de temps toute cette pompe est passée, encore que l'on marchast en bel ordre, & fort doucement? Quoy faut-il que ce qui n'a peu occuper nos yeux vn iour entier, nous occupe toute nostre vie? Toutes ces choses, adioustoit-il à cela, me sembloient aussi peu vtils à ceux qui les possédoient, qu'à ceux qui les regardoient passer. C'est pourquoy ie me dis à moy-mesme toutes les fois que quelque chose de semblable me frappe les yeux; Toutes les fois que ie vois vne maison splendide, & magnifiquement meublée; Vne armée, pour ainsi dire, d'esclaves bien vestus; Vne liètiere portée par des valets de bonne mine; Qu'admires-tu! & de quoy es-tu si rauy? c'est vn triomphe que tu regardes; On ne fait que voir ces choses, on ne les possède pas, elles passent & s'éuanoüissent au mesme instant qu'elles plaisent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-toy donc du costé des véritables richesses; Apprens à ce contenter de peu de chose, & pousse avec force cette genereuse parole. Ayons de l'eau,  
ayons

ayons du pain, nous disputerons la felicité mesme avec Iupiter. Mais faisons, ie vous prie, la mesme chose encore que nous manquions de l'un & de l'autre. S'il est honteux d'establir la vie heureuse en l'or & en l'argent, il n'est pas moins honteux de la faire dependre d'un peu de pain & d'un peu d'eau. Que deviendray-je donc si ie n'en ay point? Voulez-vous sçauoir le remede de la pauureté? La faim mesme fait cesser la faim. Autrement qu'importe que ce soit quelque chose de grand, ou quelque chose de petit qui vous contraigne de seruir, s'il faut que vous soyez contraint de seruir? L'eau mesme & le pain sont en la puissance d'autrui. Or celuy-là seulement est libre, non pas sur qui la fortune a peu de pouuoir, mais sur qui elle n'en a point. Vous ne deuez rien desirer, si vous voulez defier Iupiter qui ne desire rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à tout le monde. Si vous y voulez souuent penser, vous travaillerez à vous rendre heureux, & non pas à le paraistre; à le paraistre à vous-mesme, & non pas aux autres.



## EPISTRE CXI.

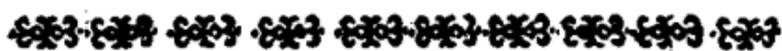
## ARGUMENT.

*Difference du Sophiste & du  
Philosophe.*

**S** Ous m'avez demandé comment on rédroit en nostre langue ce mot de Grec *Sophismata*. Plusieurs se sont efforcez de luy donner vn nom, mais il ne luy en est demeuré pas vn. Car comme la chose n'estoit pas receuë parmy nous, & qu'elle n'y estoit pas en vsage, on a tout de mesme méprisé le nom. Neantmoins celui dont Ciceron s'est seruy, me semble bien propre, il appelle cela tromperies. Celuy qui s'y applique, y attache quantité de petites questions subtiles & affectées; mais au reste il ne fait aucun profit pour les mœurs, il n'en deuient ny plus ferme, ny plus moderé, ny plus genereux. Au contraire, celuy qui se fait vn remede de la Philosophie, en acquiert vn grand courage, se remplit d'vne belle confiance, se rend inuincible, & paroist tousiours plus grand, à mesure qu'on s'approche de luy. Comme les grandes

montagnes ne paroissent pas si hautes à ceux qui les regardent de loïn , & que quand on en approche de plus près , on connoist manifestement leur hauteur: Ainsi , Lucilius , il est d'un Philosophe qui est Philosophe en effect , & non pas par de fausses subtilitez. Il est sur un lieu éminent, il est admirable, il est haut, il a une grandeur veritable, & qui n'est point empruntée. Il ne marche point sur des échasses ny sur la pointe du pied, comme ceux qui veulent ayder leur taille par artifice , & paroistre plus grands qu'ils ne sont; il n'en demande pas davantage, il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas , puis qu'il est montré si haut que la fortune ne le peut toucher de la main. Il est donc au dessus des choses humaines. De quelque façon que tournent ses affaires, il est toujours en mesme situation; soit que sa vie s'écoule par un chemin de fleurs, soit qu'elle ne trouue en son chemin que des épines, que des aduersitez, que des tempestes. Ces subtilitez & ces tromperies, dont ie viens de parler, ne peuvent donner cette constance. Elles seruent de jeu , & de diuertissement à l'esprit, mais elles ne luy profitent point, & le Philosophe qui s'en iouë, jette la Philosophie du haut en bas de son

thrône. Je ne vous deffendray pas neantmoins de vous en seruir quelquesfois; mais ie vous conseille de vous en seruir, quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux qu'elles font trouuer en elles des charmes, & qu'elles amusent & arrestent l'esprit par des apparences de raison. Cependant il y a tant de choses importantes qui vous appellent ailleurs; & à peine toute nostre vie est-elle suffisante pour nous aprendre vne seule chose, pour nous apprendre à la mépriser. Mais ne direz-vous rien de la bien conduire? C'est vn second ouurage qui dépend du premier. Car personne ne l'a bien conduite, s'il ne l'a auparavant méprisée.



## EPISTRE CXII.

## A R G V M E N T.

I. *Qu'il est difficile de reformer un esprit mal fait, & endurcy dans le vice.*

I. **VERITABLEMENT** ie voudrois bien que vostre amy peust

se corriger, & recevoir la teinture que vous desirez. Mais nous le prenons en vn temps où il est desia bien endurcy, ou plustost, ce qui est encore plus fâcheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaise habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn mestier que ie pratique quelquesfois. Toute sorte d'arbre n'est pas propre pour estre greffé, s'il est trop vieux & rongé par les vers, s'il est trop foible & trop menu, ou la greffe ne prendra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'est pourquoy on a de coustume de le picquer assez haut au dessus de la terre, afin que si l'on ne reüssit pas, on tente vne autre fois la fortune, en le greffant iusques dans la terre. Ccluy dont vous m'écriuez, n'a point de forces; il s'est abandonné dans les vices, il est tout gasté, il est enfin trop endurcy, il ne peut recevoir la raison, il ne la sçauroit nourrir. Mais, me direz-vous, il souhaitte de se corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il vous trompe; car il pense luy-mesme souhaitter sa correction. Il s'est dégoutté de la débauche, il l'a comme rejetée, mais elle rentrera bien-tost en grace avec luy. Il dit neantmoins que sa vie luy déplaist; Je n'en doute point; car à qui

ne déplaist- elle pas? Les hommes aiment leur vie, & la haïssent tout ensemble. Il faut donc attendre à parler de vostre amy, iusqu'à ce qu'il nous ait témoigné par de bons effects, que la débauche luy est odieuse. Car maintenant la débauche & luy, sont seulement en dispute ensemble.



## EPISTRE CXIII.

## ARGUMENT.

1. *Si les vertus sont animaux, comme les Stoïciens l'asseyrent: Il se moque de ces rêveries, & enseigne ce qu'on doit croire.*
2. *Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours.*

1. **V**OUS desirez que ie vous écriue mon sentiment touchant cette question qui est agitée par les Stoïciens, si la Iustice, la Force, la Prudence, & les autres vertus sont des animaux. Nous faisons croire, Lucilius, par toutes ces subtilitez, que nous exerçons nostre es-

prit en des choses vaines , & que nous perdons le temps en des disputes qui ne peuvent seruir de rien. Je feray toutes-fois ce que vous desirez , & vous diray le sentiment des Stoïciens ; mais ie vous proteste, que ie suis d'vne autre opinion. L'exposeray premierement les raisons dont nos anciens se laissoient persuader. Il est constant, disoit-on , que l'ame est animal ; puis que c'est par elle que nous sommes animez , & que les choses qui viuent, en ont pris le nom d'anímées. Or la vertu n'est rien autre chose que l'ame qui se possède en quelque sorte ; Et partant elle est animal. D'ailleurs la vertu fait quelque chose ; Or rien ne se peut faire sans quelque mouuement. Si elle a du mouuement , elle est animal , parce que le mouuement ne se trouue que dans l'animal. Si on medit , la vertu est animal , elle contient en soy la vertu mesme ? Ouy certes, elle se contient elle-mesme. Comme le Sage fait toutes choses par la vertu ; ainsi la vertu fait toutes choses par soy-mesme. Il faut donc conclurre de là , que tous les arts , que toutes nos pensées , que toutes les choses qu'on embrasse par l'entendement, sont des animaux. Il s'ensuit donc de là que plusieurs milliers d'animaux habitent dans la petite estendue de nostre cœur ; Et

il faut que tous les hommes soient chacun plusieurs animaux, ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous sçauoir ce qu'on répõd à tout cela? que chacune de ces choses sera animal, mais qu'elle ne sera pas plusieurs animaux. Je vous en diray la raison, si vous me prestez vostre attention & vostre esprit. Chaque animal doit auoir vne ame & substãce particuliere. Or tous ces animaux n'ont qu'vne ame. Et partant chacun pourra subsister, & ne pourra pas estre plusieurs. Je suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie sois deux; parce que pour estre deux, il faut que l'vn soit séparé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tõbe sous vne mesme nature, & ne fait qu'vn corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, parce que mon ame fait vne partie de moy-mesme. Lors qu'vne chose subsistera d'elle-mesme, on la considerera par elle-mesme; mais tant qu'elle sera partie d'vne autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'vne chose soit autre, elle doit estre toute à soy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en soy. I'ay protesté que ie n'estois pas de ce sentiment;

Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux; mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere, la crainte, la tristesse, le soupçon. Encore nous n'en demeurerons pas là, nous trouverons bien d'autres animaux; Toutes les opinions, toutes les pensées seront des animaux; Ce qu'il ne faut nullement recevoir: car tout ce que l'homme fait, n'est pas homme. Qu'est-ce, dit-on, que la Justice? c'est vne ame qui se possède en quelque sorte. Donc si l'ame est animal, la Justice est animal. Non certes, car la Justice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend véritablement diuerses formes, mais elle n'est pas vn autre animal, toutes les fois qu'elle fait vne autre chose; & ce que l'ame fait, n'est pas animal. Si la Justice est animal, si la Force, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquesfois d'estre animaux pour recommencer vne autre fois de l'estre, où sont-elles toujours animaux? Si les vertus ne peuvent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs animaux, ou plutôt il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas plusieurs, me dit-on, mais vn seul composé de plusieurs qui sont ses membres & ses parties. Il faut donc nous re-

## 250 SVITTE DES EPIST.

presenter l'ame comme vn Hydre qui a plusieurs testes, & dont chaque teste est assez forte de foy pour combattre toute seule, & pour nuire aussi toute seule. Neantmoins aucune de ces testes n'est animal, mais vne teste de l'animal, & toute l'Hydre ne fait qu'un seul animal. Personne n'a dit que le Lyon ou le Dragon estoient des animaux dans la chimere; ils en faisoient seulement des parties, & les parties ne sont pas des animaux. D'où pouuez-vous conclurre que la Justice est vn animal? Elle fait quelque chose, disiez-vous, & apporte du profit: Or ce qui fait quelque chose, & apporte du profit, a du mouuement, & ce qui a du mouuement, est animal. Cela est veritable si elle a vn mouuement qui luy soit propre; mais elle n'en a point qui luy soit propre; car celuy qu'elle a, vient de l'ame. Tout animal est iusqu'à sa mort, ce qu'il a esté en naisant. L'homme est homme iusqu'à sa mort; Le cheual & le chien sont de mesme, ils ne scauroient estre conuertis en vns autre chose. Supposons apres cela que la Justice, c'est à dire, vne ame qui se possede en quelque sorte, soit animal; Supposons la mesme chose de la Force, qui est aussi vne ame qui se possede en quelque sorte. De quelle ame nous parlez-vous? Celle

qui estoit maintenant Iustice, est enfermée dans le premier animal; il ne luy est pas permis de passer dans vn autre, il faut qu'elle demeure dans celuy où elle a commencé d'estre. D'ailleurs vne ame ne peut estre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raison de plusieurs. Si la Iustice, la Force & les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule ame? Il faut necessairement qu'elles ayent chacune leur ame, ou autrement elles ne sont pas animaux. Davantage on demeure d'accord qu'un seul corps ne peut estre le corps de plusieurs animaux. Quel corps aura donc la Iustice? l'ame? Quel corps aura donc la Force? la mesme ame? Mais vn seul corps ne peut estre le corps de deux animaux. La mesme ame, me dit-on, prend l'habitude de la Iustice, de la Force, & de la Temperance. Cela se pourroit bien faire, si lors que la Iustice est dans vne ame, la Force n'y estoit point, & que lors que la Force y est, la Temperance ne s'y trouuoit pas. Mais toutes ces vertus y sont ensemble; Comment donc chacune d'elles pourroit-elle estre animal? puis qu'il n'y a qu'une ame, qui ne scauroit faire plus qu'un animal. Apres tout, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal; Or la Iustice

est vne partie de l'ame, elle n'est donc pas vn animal.

II. Mais il me semble que i'ay perdu ma peine, en voulant prouuer vne chose dont personne ne doute; En effect, il y a plus de raison de se moquer de cela, que d'en faire vn sujet de discourir. Il n'y a point d'animal qui soit partie d'vn autre animal. Considerez le corps de tous les animaux, vous n'en trouuerez point qui n'ait sa couleur, qui n'ait sa forme & la grandeur particuliere. Entre les merueilles qui font admirer la main du Createur de routes choses, ie trouue encore cela d'admirable, que parmy cette prodigieuse abondance de ses ouurages, il n'en a iamais fait deux qui se ressemblassent. Si vous comparez mesme ceux qui paroissent les plus semblables, vous y trouuerez de la difference. Il a fait vn si grand nombre de feuilles, & n'en a fait pas vne qui n'ait sa marque & sa proprieté particuliere. Il a fait vn si grand nombre d'animaux, & pas vn ne ressemble à l'autre; il s'y rencontre tousiours quelque chose de different. Il s'est luy-mesme imposé cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere, & de rendre dissemblable ce qui est le mesme. Toutes les verrus, comme vous dites,

font semblables ; mais elles ne sont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne fasse quelque chose de soy-mesme ; Mais la vertu ne peut rien faire toute seule , il faut qu'elle soit assistée de l'homme. Tous les animaux sont , ou raisonnables , comme les hommes, comme les Dieux ; ou irraisonnables , comme les bestes. Les vertus aussi sont raisonnables , & cependant elles ne sont ny hommes ny Dieux , elles ne sont pas donc des animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien, s'il n'est auparavant excité par quelque chose apparante. Apres cela son appetit s'émeut , & ensuite son consentement confirme son appetit. Voulez vous sçauoir ce que c'est que le consentement ; vous le verrez par cet exemple. Il faut que ie me promene ; Et enfin, ie me promene , lors que ie me le suis enjoint moy-mesme , & que i'ay trouué cela raisonnable. Il faut que ie me tiene assis , c'est pourquoy ie veux me tenir assis. Certes ce consentement ne se rencontre point en la vertu. Mais supposons que la Prudence soit vn animal ; comment donnera-t'elle son consentement ? Il faut que ie me promene , c'est la Nature qui fait cela ; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle est , & non pas à soy , ne peut ny se

## 254 SVITTE DES EPIST.

promener , ny s'asseoir. Elle n'a donc point de consentement. Ce qui n'a point de consentement, n'est pas animal raisonnable. Mais si la vertu est vn animal, c'est vn animal raisonnable. Or elle n'est pas animal raisonnable , & par consequent elle n'est pas animal. Si la vertu est vn animal , & que la vertu soit vne bonne chose , toute bonne chose est animal. Les Stoïciens en demeurent d'accord. Il est bon de s'employer à la conseruation de son Pere. Il est bon de dire prudemment son opinion dans le Senat. Il est bon de iuger avec Iustice. S'employer à la conseruation de son Pere, est donc vn animal ; Parler sagement est donc vn animal , enfin cette absurdité iroit si auant que vous ne pourriez vous empescher de rire. Se taire prudemment , & bien souper , sont de bonnes choses ; se taire & souper sont donc des animaux. Certes ie ne scaurois m'empescher de me chatouïller moy-mesme , & de me faire rire de ces subtiles & ingenieuses bagatelles. Si la Iustice & la Force sont des animaux, ce sont sans doute des animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif. Donc la Iustice a froid, la Force a faim, & la Clemence a soif. Mais ne pourrois-je pas leur demander quelle

forme ont ces animaux ? S'ils ont celle d'un homme, d'un cheval, ou d'une beste sauvage. S'ils luy ont donné vne forme toute ronde comme \* à Dieu, ie \* Com-  
 pourrois bien leur demander si l'auari- me au  
 ce, si la débauche, si la folie sont ron- monde,  
 des ; car ce sont aussi des animaux. Et qui  
 lors qu'ils les auront arrondies, ie leur estoit  
 demanderay encore si vne sage prome- vndieu  
 nade est vn animal ou non. Il faudra dās l'o-  
 necessairement qu'ils le confessent, & pinion  
 qu'ils disent apres cela que la promena- des  
 de est vn animal, & vn animal tout Stoï-  
 rond. Mais afin que vous ne pensiez pas ciens.  
 que ie sois le premier des Stoïciens qui  
 parle sans fondement, & selon mes  
 imaginations; Cleanthes, & Chryssi-  
 pe, son disciple, ne sont pas d'accord  
 ensemble sur ce que c'est que se pro-  
 mener. Cleanthe dit que c'est vn esprit  
 qui se répand de la principale partie de  
 l'ame iusqu'aux pieds. Et Chryssipe  
 veut que ce soit cette principale partie  
 de l'ame. Pourquoy donc à l'exemple  
 de Chryssipe chacun ne s'arrestera-it  
 pas à ce qu'il iugera le plus raisonnable,  
 & ne se mocquera-il pas de ce nombre  
 d'animaux qui est si prodigieux, que  
 tout l'Vniuers entier ne les pourroit pas  
 contenir ? Les vertus, dit-on, ne sont  
 pas plusieurs animaux ; & toutesfois el-

les sont animaux. Car comme vn homme peut estre tout ensemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'est qu'un; de mesme les vertus sont animaux; mais non pas plusieurs animaux. La mesme ame peut estre iuste, sage, genereuse, & auoir l'habitude de toutes les vertus. Ainsi la question est resoluë, & enfin nous sommes d'accord. Car apres tout, ie confesse que l'ame est vn animal. Je regarderay apres cela quel iugement ie feray du reste. Mais ie nie que les actions de l'ame soient des animaux. Autrement on fera autant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on composera de Vers. Car si vn sage discours est vne bonne chose, & que toute bonne chose soit vn animal, le discours est aussi vn animal. Vn Vers bien fait est vne bonne chose; or toute bonne chose, est animal, vn Vers est donc vn animal. Et partant,

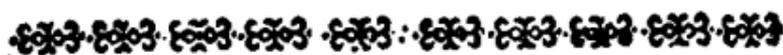
*Je chasse d'un Heron la force & les  
combats,*

C'est vn animal, qu'on ne scautoit dire estre rond, puis qu'il a six pieds. Certes, me dites vous, toute cette dispute est vne chose vaine & ridicule. Aussi ne puis-je m'empescher de rire, quand ie me represente qu'un solecisme, vn barbarisme, & vn syllogisme sont des animaux, & que

ie tafche, comme vn Peintre, à faire des visages qui leur refsemblent. Cependant nous faisons les ferieux, & nous fronçons le fourceil, quand nous difputõs fur ce fujet. Je ne fçauois me feruir en cõt endroit de cette parole de Cecilius; O triftes folies! car elles font plaifantes & ridicules. Parlons donc pluftõft de quelque chofe qui nous foit vtile & falutaire; & cherchons les moyens d'arriuer à la vertu, & des chemins qui nous y conduifent. Enfeignez-moy, non pas fi la Force eft vn animal; mais qu'il n'y a point d'animal qui foit heureux fans la Force, s'il ne s'eft affermy contre les chofes fortuites, & fi par la meditation & la preuoyance, il n'a furmonté tous les accidens de la fortune, deuant mefme qu'ils foient arriuez. Qu'eft-ce que la Force? C'eft le rempart inébranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en eft couuert, demeure ferme, & affermé contre tous les affauts qu'il faut fouftenir dans la vie; il ne doit fa protection à perfonne, & fe deffend de fes propres armes. Il faut que ie vous rapporte en cõt endroit le fentiment de Poffidonius. Il ne faut pas, dit-il, que vous vous croyez affermé, tandis que vous ne ferez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle-mefme avec vos pro-

pres forces, on n'est iamais bien armé de ce qui dépend du hazard. Nous sommes armez quand il faut combattre nos ennemis; mais nous sommes nus & desarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gaignoit des victoires, il mettoit en fuite les Perles, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Orient embrasse de Nations iusqu'à la mer Oceane; mais lui-mesmetantost ayât tué vn amy, & tantost en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger dans les tenebres; & quelquesfois tourmenté par le remords, & quelquesfois par le regret; ce victorieux de tant de Rois & de Peuples, se laissoit vaincre laschement par la fureur & par la tristesse. Aussi auoit-il plus trauaillé à reduire toutes choses sous son obeïssance, que ses propres passions. O que les hommes sont aueugles! de vouloir porter au de là des mers leur domination & leur puissance, de s'imaginer estre heureux, quand ils ont gagné beaucoup de Prouinces par la violence des armes, & de ne reconnoistre pas quel est l'Empire le plus grand & le plus aisé à conquerir. Se commander soy-mesme est l'Empire le plus grand, que l'on se puisse figurer. Que l'on m'apprenne combien la Iustice est sainte & sacrée, qu'elle ne regarde que la conseruation du

bien d'autrui, qu'elle se donne gratuitement à tout le monde, qu'elle ne veut rien pour soy que la jouissance, & l'usage de soy-mesme; qu'elle n'a rien de commun avec l'ambition & la vaine gloire, & qu'elle ne veut plaire qu'à elle-mesme. Il faut que chacun se persuade sur toutes choses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce n'est pas assez, il faut qu'il se persuade qu'il luy est commadé d'embrasser volontairement cette vertu, afin d'éloigner sa pensée, le plus qu'il luy sera possible, des interests particuliers. La plus grande recompense que vous devez esperer d'une action iuste, c'est d'estre iuste. Imprimez vous encore dans l'esprit, ce que ie vous ay desia dit, qu'il n'importe combien le nombre sera grand de ceux qui sçauront que vous estes iuste. Celuy qui veut en public faire montre de sa vertu, ne travaille pas pour la vertu, mais seulement pour la vaine gloire. Peut-estre que vous ne voudriez pas estre iuste sans gloire; cependant vous devez quelquesfois estre iuste avec infamie. Et alors, si vous estes sage, vne mauuaise reputation, que de bonnes actions vous auront acquise, vous donnera du contentement.



## EPISTRE CXIV.

## A R G V M E N T.

1. *Que la corruption du langage procede bien souvent de la corruption des mœurs.*
2. *Discours contre la dissolution.*

1. **V**OUS me demandez d'où vient qu'en de certains temps le langage s'est corrompu ; comment les esprits ont eu tant d'inclination à de certains deffauts que quelquesfois le discours enflé a emporté toute l'estime , & quelquesfois le stile coupé & mesuré comme vne chanson ? Pourquoi on s'est plû en vn temps dans les sentimens hardis, & qui sont au dessus de toute croyâce ; Pourquoi en vn autre temps on s'est exprimé en des termes courts , & pour ainsi dire deffians , qui en faisoient plus imaginer qu'ils n'en faisoient pas entendre. Pourquoi il y a eu vn siecle où l'on a impudemment abusé des metaphores, & des paroles figurées. Je vous apporteray pour raison de tout cela vn Pro-

uerbe des Grecs, Que telle est la vie des hommes, tel est aussi leur langage. Comme l'action de chaque particulier se rapporte à son discours; ainsi la façon de parler imite souvent les mœurs du public. Quand la discipline d'une ville s'est laissé corrompre, & qu'elle s'est abandonnée aux voluptez & aux delices, la mollesse du discours est vn rémoignage de la deprauiation publique; pourueu qu'elle ne se rencontre pas en vn ou en deux seulement, mais qu'elle soit approuuée & recenue de tout le monde. L'esprit ne scauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame est saine, si elle est bien faite, si elle est graue, si elle est modérée, l'esprit sera sobre & modéré. Mais si l'ame se corrompt, l'esprit s'infecte de sa corruption. Ne voyez-vous pas que quand l'ame est en langueur, les membres ne font que se traîner, & les pieds ont de la peine à se mouuoir? Si l'ame est molle & effeminée, cette mollesse paroist en la façon de marcher de la personne. Si elle est prompte & violente, le marcher est tout de mesme. Si elle est furieuse, ou ce qui approche de la fureur, si elle se met en colere, on void alors vn trouble vniuersel dans le mouuement du corps: il ne marche pas; mais il est impetueusement

## 262. SVITTE DES EPIST.

emporté. Combien pensez-vous que ce desordre soit plus grand & plus funeste dans l'esprit qui est entierement mesté, & confondu avec l'ame ? C'est sur elle que l'esprit se forme, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde sçait comment Mecenas a vescu, sans qu'il soit icy besoin de faire vne image de sa vie. Tout le monde sçait de quelle façon il marchoit, combien il estoit delicat ; avec quelle passion il desiroit estre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ses vices. Son discours n'est-il pas aussi mol qu'il estoit luy-mesme effeminé ? Ses paroles ne sont-elles pas aussi polies que ses habits, que son train, que sa maison, que sa femme ? Veritablement c'estoit vn homme considerable & de grand esprit, s'il eust pris vn meilleur chemin, s'il n'eust point affecté de n'estre point entendu, & qu'il n'eust point esté superflu iusques dans ses paroles mesmes. Enfin vous verrez que l'éloquence d'vn homme yure est embrouillée, qu'elle ne suit aucunes regles, & qu'elle est toute pleine de licence. Quand vous aurez leu les discours de Mecenas, comme vous n'y verrez que de l'affectation, il vous viendra bien-tost dans l'esprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit tousiours

dans la ville, la robe traînant. Car lors  
 qu'il commandoit à Rome, durant l'ab-  
 sence de Cesar, il donnoit le mot en cét  
 équipage d'effeminé. Vous vous imagi-  
 nerez facilement, que c'est celuy qui  
 n'a iamais paru dans le Palais sur les tri-  
 bunes, & dans les Assemblées publiques,  
 que la teste couuerte de son manteau, ex-  
 cepté les deux oreilles, comme ceux qui  
 fuyent, & qui ne veulent pas estre  
 veus, sont introduits dans les Come-  
 dies. Vous vous imaginerez que c'est  
 celuy qui durant la fureur des guerres  
 Ciuiles, & que toute la ville estoit en  
 trouble & en armes, marchoit en pu- \* Parce  
 blic, accompagné de deux Eunuques qu'il  
 qui estoient neantmoins plus hommes estoit  
 que luy. Vous vous imaginerez que c'est tou-  
 celuy qui s'est marié \* plus de mille jours  
 fois, bien qu'il n'ait iamais eu qu'une en dis-  
 femme. Enfin ses paroles si mal arran- pute  
 gées, si negligemment prononcées, & si é- avec  
 loignées de l'usage, monstrét manifeste- Teren-  
 ment que ses mœurs n'estoient pas moins tia sa  
 nouueles, moins deprauées, ny moins femme,  
 particulieres. On dit qu'il auoit beau- & qu'il  
 coup de douceur & d'humanité, & on falloit  
 luy en donne de hautes loüanges. Il épar- tou-  
 gna le fer & le sang, & ne monstra iamais jours  
 en aucune chose, ce qu'il auoit de credit les ac-  
 & de pouuoir, qu'en la licence & en la corder.

delicateſſe de ſa vie. Neantmoins il eſ-  
 faça luy-mefme cette loüange par les  
 monſtrueuſes affecteries de ſon langage;  
 car il eſt trop manifeſte qu'il n'eſtoit ny  
 doux, ny humain; mais qu'il eſtoit mol  
 & effeminé. Cét embarras de ſon diſ-  
 cours, ces paroles jettées à la trauerſe,  
 ces grands ſentimens qu'il conceuoit  
 quelquesfois; mais qui n'auoient point  
 de vigueur quand ils ſortoient de ſa  
 bouche, feront eternellement connoi-  
 ſtre que ſon eſprit ſe troubloit par vne  
 trop grande felicité: Mais ce vice pro-  
 cede quelquesfois de l'homme, & quel-  
 quesfois il vient du temps. Quand le  
 bon-heur & la richeſſe donnent moyen  
 à la diſſolution de ſe mettre plus au lar-  
 ge, on commence d'abord à vouloir pa-  
 roître en habits, & puis on veut auoir  
 de beaux meubles. On ſonge en ſuirre à  
 baſtir des maiſons auſſi vaſtes que des  
 campagnes. On veut que des marbres  
 apportez de de-là les mers en enrichiſ-  
 ſent les murailles, que la couuerture des  
 maiſons ſoit toute éclattante d'or, que  
 le paué ſoit auſſi ſuperbe que le lambris.  
 Apres cela, on a fait paſſer la pompe &  
 la magnificence dans les feſtins. On les  
 a rendus conſiderables par la nouveauté  
 des ſeruices, par le changement de l'or-  
 dre qu'on auoit accouſtumé d'y obser-  
 uer,

uer, en seruant à l'entrée ce qu'on faisoit seruir à l'yssue, & à l'yssue ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à se dégouster des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accoustumé, commence à luy deuenir desagréable, elle cherche aussi des nouveautez dans le discours. Tantost elle rappelle les mots anciens, & qui ne sont plus en vsage, tantost elle en forge elle-mesme, tantost ce qui auoit n'agueres de l'authorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes metaphores sont considérées, comme les plus beaux ornemens de l'éloquence. Il y en a qui coupent leurs discours, & qui ne parlent qu'à demy, croyant se faire beaucoup estimer, si leur pensée tient l'auditeur en suspens, & laisse des doutes dans son esprit. Il y en a d'autres qui estendent leurs sentimens; Quelques vns ne vont pas iusqu'au vice, ce qui est comme nécessaire à celuy qui médite quelque grande chose; mais ils ne laissent pas d'aymer le vice. Enfin par tout où vous reconnoistrez qu'on prendra plaisir à vn langage corrompu, ne doutez point que la corruption n'ayt passé iusques dans les mœurs, & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excez des festins, & la somptuosité des habits sont des indi-

## 266 SVITTE DES EPIST.

ces de la maladie d'un Estat; Ainsi depuis que la licence du langage est receüe de tout le monde, c'est vne marque infailible du desordre, & de l'abattement des ames. Vous ne devez pas vous estonner que cette corruption soit receüe, non seulement par les plus grossiers & par le menu peuple; mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres ne sont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la sagesse. Ce qui vous doit dauantage estonner, c'est qu'on approuue & que l'on louë non seulement les choses vicieuses, mais les vices mesmes. Mais cela s'est fait de tout temps; il n'y a iamais eu d'esprit si agreable & si charmant, qui n'ait eu ses imperfections & ses deffauts. Montrez-moy le plus grand homme, & le plus illustre que vous pourrez, ie vous feray voir aussi-tost ce que son siecle luy a pardonné, & ce qu'il a feint de ne pas voir. Ie vous en rapporteray plusieurs à qui les vices n'ont point du tout esté nuisibles, & quelques-vns à qui ils ont esté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation, & qui sont proposez entre les exemples merueilleux, qu'on ne scauroit corriger sans effacer toute leur gloire. Car leurs vices sont

méléz de telle sorte avec leurs vertus, qu'ils les entraîneroient avec eux. Adjoûtez à cela, que le langage n'a point de regles certaines. Il change selon l'usage qui change tousiours, & qui ne peut estre long-téps en mesme estat. Plusieurs vont demander des paroles à vn autre siecle; ils parlent le langage des douze tables; Gracchus, Crassus, & Curio sont pour eux trop polis & trop nouveaux, ils remontent iusques à Appius, & à Coruncanus. Quelques vns obseruent le contraire; & comme ils ne veulent rien que de commun & d'vsité, ils rampent tousiours sur la terre, & tombent, pour ainsi dire, dans la bouë. L'vn & l'autre est corrompu, mais d'vne corruption differente; comme si on ne vouloit vser que de façons de parler enflées & poëtiques, & qu'on éuitast de se seruir de celles qui sont nécessaires & dans l'usage. Pour moy, ie suis de ce sentiment, que l'vn peche autât que l'autre. L'vn se pare plus qu'il ne deuroit; & l'autre se negligé plus qu'il ne faut. L'vn se laue mesme la teste, & l'autre ne se laue pas seulement les mains. Mais passons maintenant au style, & à la composition. Combien vous en donneray-je d'especes qui sont toutes vicieuses? Quelques-vns approuuent vn style dur & rō-

## 268 SVITTE DES EPIST.

pu, & brouillent à dessein ce qui coule naturellement & sans contrainte. Ils ne veulent point de liaison qui ne soit rude, & croient que le discours est masse & vigoureux, qui frappe l'oreille inégalement, & avec quelque sorte de rudesse. Quelques-uns ont un style qui ressemble à une musique, tant il chatouille l'oreille, & qu'il se termine mollement. Que diray-je de celui où l'on sous-entend des paroles; qui après avoir esté long-temps attenduës, ne viennent qu'à peine en leur place? Que diray-je de celui qui marche d'abord lentement, comme est le style de Cicéron, qui va comme en s'abaissant, qui finit avec douceur, & qui sans jamais changer, garde toujours son caractère & sa mesure? Les sentimens sont vicieux, non seulement s'ils sont bas & pueriles, non seulement s'ils sont dépravés, & plus hardis que la bien-séance ne le permet; mais encore s'ils sont fleuris & trop efféminés, & qu'ils ne produisent point d'effect. Tous ces vices sont introduits par quelqu'un qui est en son temps le Maître de l'Eloquence; tous les autres l'imitent, & chacun y veut instruire son compagnon. Ainsi durant Saluste les sentimens coupez, les paroles qui surprennent, & une obscure brièveté

ont esté confiderez comme vne beauté du discours. Aruntius personnage d'une moderation exemplaire, qui a écrit l'Histoire de la guerre de Carthage, a entièrement suiuy Saluste, & affecté d'écrire comme luy. En effect, il y a dans Saluste des façons d'écrire qu'Aruntius a aymées avec tant de passion, que tout son Liure en est tout composé. Et ce qui ne se trouue que rarement dans Saluste, est vne chose ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Saluste faisoit sans dessein. Vous voyez donc ce qui en arriue quand on se propose vn vice pour exemple. Mais les defauts & les vices, où l'imitation fait tomber quelques personnes, ne sont pas des marques de la débauche, ny de la corruption d'une ame; car il faudroit qu'ils luy fussent propres, & qu'ils fussent nais d'elle-mesme, pour faire iuger de ses passions. Le discours d'un homme en colere est plein de colere; Celuy d'un homme troublé est prompt, & il n'y a rien de si mol & de si coulant que celuy d'un delicat. C'est ce que vous voyez obseruer à ceux qui sont si curieux de leurs barbes & de leurs monstaches, qui portent des manteaux d'une extrauagante couleur, qui sont vestus d'une robe resplandissante, qui ne veulent rien faire

qui ne soit veu. Ils sollicitent les yeux de les regarder, ils sont bien-aïses de les attirer sur eux, & pourueu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blasme. Tel est le langage de Mécenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance; mais de leur propre mouuement. Certes cela prend naissance d'un grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beguaye point parmy la débauche & le vin, que l'ame n'ait succombé sous son fardeau, & qu'elle ne se soit enfin égarée; Ainsi le langage, qui est, pour ainsi dire, vne pure yuressse d'esprit, ne déplaist à personne, que l'ame ne soit ébranlée ou entièrement abattuë. C'est d'elle que sortent les sentimens & les paroles. C'est d'elle d'où nous prenons nostre contenance, nostre visage, & nostre façon de marcher. Tandis qu'elle est ferme & vigoureuse, le langage est tout de mesme vigoureux & fort. Mais si elle tombe vne fois, tout le reste tombe avec elle,

*Lors qu'un Roy fleurit & prospere,  
 Ses sujets sont dans l'union;  
 Il n'est pas si-tost dans la biere,  
 Que tout est en confusion.*

L'ame est nostre Roy, tandis qu'elle

jouit de la santé, tout le reste demeure dans son deuoir, tout fléchit, tout obeït. Mais elle n'a pas si-tost commencé à chanceler, qu'on void branler tout le reste. Quand elle s'est laissé vaincre à la volupté, toutes les bonnes qualitez, toutes les actions perdent leur lustre, & elle ne fait plus d'efforts, ny de desseins qui ne soient lasches & languissans. Je cōtinuëray cette cōparaison, puis que i'ay commencé à m'en seruir. Nostre ame est tantost nostre Roy, & tantost nostre Tyran. Elle est nostre Roy, quand elle ne s'arreste qu'aux choses honnestes, quand elle veille au salut du corps qui a esté mis en sa garde, & qu'elle ne luy commande rien de bas ny de honteux. Mais quand elle deuiet insolente, ambitieuse & effeminée, elle change vn si beau nom en vn nom cruel & detestable, & deuiet enfin vn Tyran. Alors des passions déreglées se saisissent d'elle; elles la pressent, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaisir; mais c'est vn plaisir qui ressemble à celuy que gouste le peuple, lors qu'il se remplit en vain des largesses d'vn ambitieux, qui luy seront bien-tost nuisibles. Mais quand la maladie a de plus en plus consommé les forces, & que la volupté a pris place iusques dans les

moüelles & dans les nerfs, alors l'ame est reduite à prendre plaisir seulement à la veüë des choses, dont elle s'est renduë incapable par vne trop longue jouyissance. Alors elle a pour toutes voluptez le spectacle de celles des autres ; alors elle se rend ministre & témoin des débauches, dont elle s'est osté l'usage à force de s'y estre plongée. Elle n'est pas si satisfaite d'auoir en abondance toutes les choses agreables, qu'elle ressent de déplaisir, de ne pouuoir plus faire passer par sa bouche & par son ventre, tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouuoir plus se souiller dans toute sorte d'impudicité. Enfin elle se fasche de voir cesser vne grande partie de sa felicité, par l'impuissance de son corps.

I I. N'est-ce pas, Lucilius, vne espece de fureur, que personne de nous ne pense qu'il est mortel ? que personne ne pense à sa foiblesse ? ou plustost que personne ne pense qu'il n'y a en luy qu'un seul homme. Regardez vn peu nos cuisines, voyez parmy tant de feux courir nos cuisiniers de part & d'autre, & vous pouuez vous imaginer que ce ne soit que pour vn ventre que l'on prepare à manger avec tant de bruit & de tumulte. Voyez vn peu nos caues pleines des

vandanges de plusieurs siècles, croiriez-vous que ce ne fût que pour un ventre qu'on serre le vin de tant d'années, & de tant de diverses régions? Voyez en combien d'endroits on renuerse la terre; combien de milliers d'hommes la cultiuent & la labourent. Croiriez-vous que ce ne fût que pour un ventre qu'on sème en Sicile & en Affrique? Nous deviendrons sages, nous desirerons peu de choses, si chacun se considère, s'il veut mesurer son corps, & reconnoître qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir plus long-temps. Toutesfois, il n'y aura rien qui vous puisse plus profitablement enseigner la moderation de toutes choses, que de penser bien souvent à la briéveté de la vie, & à l'incertitude de sa durée. Enfin quoy que vous fassiez, pensez toujours à la mort.





## EPISTRE CXV.

## A R G V M E N T.

1. *Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage, que de leur vie.*
2. *De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laideur de la viciense.*
3. *Il parle ensuite contre les dépenses superflues & contre l'avarice.*

1. **SI** E ne veux pas, Lucilius, que vous preniez tant de peine pour le choix de vos paroles, & pour vostre façon d'écrire. I'ay des choses plus considerables qui doiuent vous toucher davantage. Cherchez ce que vous écrirez, & non pas comment vous l'écrirez. Ou plutost ne cherchez pas comment vous devez écrire; mais quels sentimens vous devez auoir, afin de vous appliquer ce que vous aurez pensé de grand, & que vous le grauiez dans vostre cœur. Quand vous verrez vn discours trop estudié & trop poly, croyez assurement que celuy qui en est l'auteur, n'est pas moins

attaché aux petites choses. Vn homme qui a l'ame grande, parle avec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit, montre plus de franchise, que d'affection & d'estude. Vous connoissez quantité de ieunes gens, dont la barbe & les cheueux ont tous les ajustemens de l'art, & qui ont tousiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teste, vous n'en deuez rien esperer, ny de fort, ny de solide. Le discours est le visage de l'ame, s'il est trop poly, s'il est plein de fard, s'il est trop curieusement trauillé, il montre que l'ame n'a rien de sincere, mais qu'elle a quelque chose de lasche & de bas. L'ajustement & la mignardise, ne sont pas des ornemens dignes d'vn homme.

II. S'il nous estoit permis de regarder l'ame d'vn homme de bien, que nous verrions en elle vn beau visage, vn visage venerable! Que nous y verrions esclatter tout ensemble de magnificence & de tranquillité! Nous verrions d'vn costé la Iustice, & de l'autre la Force; Là la Temperance, & icy la pudeur & la sagesse, jetter des lumieres merueilleuses. Outre cela, la continence, la sobriété, la patience, la liberté, la courtoisie, & l'humanité, qui est si rare en l'homme mesme, répandroient leurs clairtez sur elle.

Mais combien la preuoyance , la magnificente , & la grandeur de courage qui s'éleue au dessus de toutes ces vertus, luy donneroient-elles de credit, & d'autorité ? Combien auroit-elle de grace & de majesté tout ensemble ? Personne ne la iugeroit digne d'estre. aymée, qui ne la iugeast en mesme-temps adorable. Si quelqu'un auoit veu ce visage plus majestueux & plus resplandissant, que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit-il pas estonné comme à la rencontre de quelque Dieu ? Et aussi-tost qu'il luy auroit esté permis de la voir, ne demãderoit-il pas de la voir encore ? Mais quand il auroit esté attiré par la douceur de son visage, ne faudroit-il pas qu'il l'adorast, & qu'il se mît à genoux deuant-elle ? Enfin, apres l'auoir longtemps contemplée, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflammez d'un feu si doux, & neantmoins si vif, ne prononceroit-il pas avec du respect, & de l'estonnement ces Vers de Virgile,

*O fille merueilleuse, adorable, immortelle,  
De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle ?*

*Tu n'as ny le discours, ny le front d'un  
mortel.*

*A tes moindres beautez nous de nous vn Au-  
tel.*

*Enfin, qui que tu sois, vis heureuse & con-  
tente,*

*Et soulage les maux que le sort nous presente.*

Elle se presentera deuant nous, elle nous donnera du soulagement si nous la voulons honorer. Au reste, on ne l'honore point par des sacrifices de taureaux, par des offrandes d'or & d'argent, ny par des presens dont on feroit des efforts; mais par vne volonté iuste & sainte. Enfin il n'y auroit personne qui ne brûlast pour elle d'amour, si nous estions assez heureux pour la voir. Mais il y a quantité de choses qui se mettent deuant nos yeux; & qui nous éblouissent par trop de lumiere, ou qui nous tiennent dans l'obscurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux, & leur rendre leur parfait vsage par le moyen des medicamens: De mesme, si nous voulons oster à l'ame ses empeschemens & ses obstacles, nous pourrons voir la vertu encore qu'elle soit couuerte d'un corps: qu'elle soit cachée sous les lambeaux de la paureté, & qu'elle soit comme opprimée dans la bassesse & dans l'infamie. Ouy certes, nous remarquerons sa beauté, bien qu'elle soit couuerte

## 278 SVITTE DES EPIST.

de fange. Et dauantage, nous reconnoissons la deprauation & le mal-heureux assoupissement d'une ame miserable, encore que le grand éclat des richesses, & la fausse lumiere des hommes, & de la puissance brillent sans cesse à l'entour, & éblouissent ceux qui la regardent. Alors nous pourrons iuger combien les choses que nous admirons, sont méprisables, & que nous ressemblons aux enfans à qui toutes sortes de jouëts sont precieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effect, quelle difference y a-il entr'eux & nous, si ce n'est, cōme dit Ariston, que nous sommes fols pour des tableaux & des statuës, & que nos folies nous coustent plus cher. Vn enfant se satisfait d'un petit caillou marqué, qu'il trouuera sur le riuage d'une riuere. Mais il nous faut de grandes colonnes diuersifiées de mille couleurs, qu'on apporte des sables d'Egypte, ou des solitudes de l'Affrique, pour en faire une gallerie ou une salle assez grande, pour faire festin à tout un peuple. Nous admirons des murailles reuestuës de marbre, encore que nous sçachions bien ce qui est dessous, & nous aydons nous-mêmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faisons dorer, & les lambris & les couuertures de nos maisons, est-ce faire

autre chose que de nous donner sujet de nous réjouyr d'un mensonge ? car nous sçauons bien qu'il n'y a que du bois sous cét or. Ce ne sont pas seulement les murs & les lambris qui sont couuerts, & reuestus d'un ornement si mince & si léger, toute la felicité de ceux que vous voyez marcher avec tant de faste, & tant de marques de grandeur, n'est qu'une apparence de felicité. Considérez-les de près, & vous apprendrez bien-tost combien il y a de maux cachez sous la tendre écorce des honneurs. La mesme chose qui fait tant de Magistrats & de Iuges ; la mesme chose, ie veux dire l'argent, charme les Iuges & les Magistrats. Depuis qu'il a commencé d'estre en honneur, le veritable honneur s'est éuanouï. Nous sommes deuenus marchands, & tout ensemble la marchandise ; Et comme nous ne trauaillons que pour l'argent, nous ne demandons pas quelle est une chose, mais combien on en tirera de profit.

III. Nous sommes gens de bien pour l'argent, & pour l'argent nous sommes méchans. Nous embrassons la vertu si l'on void reluire avec elle quelque esperance de profit ; mais nous prenons le party contraire, si le vice nous fait des promesses plus auantageuses. Nos peccés

nous ont appris à faire estat de l'or & de l'argent, & cette passion qui s'est dès nostre ieunesse imprimée dans nos ames, & qui pour ainsi dire, a pris naissance avec nous, prend aussi son accroissement avec nous. D'ailleurs, tous les hommes qui ne se peuvent accorder en toutes les autres choses, demeurent d'accord qu'il faut auoir des richesses. Ils ne confiderent rien autre chose, ils ne souhaitent rien autre chose à leurs enfans ; & quand ils veulent reconnoître les graces des Dieux, ils leur consacrent de l'or, comme la meilleure chose qui soit entre les choses humaines. Enfin les mœurs sont reduites à ce point, qu'on donne à la pauvreté des maledictions, qu'elle est méprisée des riches, & qu'elle est odieuse aux pauvres. Adjoustez à cela les pensées, qui enflamment de plus en plus la conuoitise par le charme inévitable de leurs vices. En effect, ils loüent les richesses, comme le seul ornement & la seule beauté de l'Vniuers. Il leur semble que les Dieux ne peuvent rien donner de meilleur, ny rien auoir de meilleur,

*Le Palais du Soleil estoit d'or tout brillant.*

Regardez en suite le chariot de la mesme Diuinité,

*Les effieux estoient d'or, le timon estoit d'or.*

Enfin ils appellent siecle doré, celuy qui leur semble auoir esté le meilleur, & il s'en trouue parmy les Tragiques qui ont preferé le gain à l'innocence, & à la bonne reputation.

*Que ie sois appellé méchant & detestable,  
Pouruen que ie sois riche, & tousiours redon-  
table.*

*On demande, est-il riche? a-il quelque  
moyen?*

*Et pas un ne demande est-il homme de  
bien?*

*Chacun est estimé selon ce qu'il possède,  
Il n'est rien d'incurable où l'or sert de re-  
mede,*

*Et de quelque costé qu'en amene un bon  
vent*

*Il n'est iamais honteux de courir au deuant.*

*Auecques les grands biens ie desyre la vie,*

*Je permets autrement qu'elle me soit ravis.*

*C'est mourir glorieux & triomphant du  
sort,*

*Que d'amasser des biens à l'instant de la  
mort.*

*L'or est du genre humain le seul bien veri-  
table,*

*Le Ciel ne donne rien qui luy soit compa-  
rable,*

## 282 SVITTE DES EPIST.

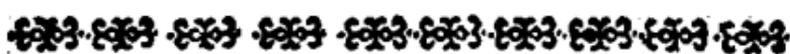
*Et si Venus éclatte avec autant d'attraits,  
Et que ses yeux diuins poussent d'aussi beaux  
traits.*

*Je ne m'estonne pas que la voyant si belle,  
Les hommes & les Dieux ayent sousspiré pour  
elle.*

Lors que ces derniers Vers eurent esté prononcez dans vne tragedie d'Euripide, tout le peuple se leua d'un commun consentement, & cria qu'il falloit ban- nir & l'Auteur de cette piece, & l'Acteur qui la representoit. De sorte qu'Euripi- de monta en mesme-temps sur le thea- tre, & pria le peuple d'attendre, pour voir quelle seroit la fin de ce grand ad- mirateur des richesses. Bellerophon re- ceuoit dans cette Fable les mesmes pei- nes que les auares reçoient durant leur vie. Car il n'y a point d'auarice qui n'ait sa peine particuliere, encore que l'auari- ce soit elle-mesme vne peine assez cruel- le. Cōbien nous tire-elle de larmes ! com- bien nous donne-elle de maux ! O qu'elle est miserable, tandis qu'elle desire des biens, & qu'elle est encore miserable apres les auoir acquis ! Ioignez les in- quietudes perpetuelles qui persecutent chacun selon les biens qu'il possede. Car on a bien plus de peine à posseder les ri- chesses, qu'à les acquerir. Combien

pleure-on de pertes qui sont quelques-fois grandes, mais qui semblent toujours plus grandes qu'elles ne sont en effect. Enfin quand la fortune n'osteroit rien à vn auaricieux, il mettra tousiours au nombre de ses pertes, tout ce qu'il ne pourra pas acquerir. Cependant, me dites-vous, on l'estime heureux & riche, & l'on en voudroit bien auoir autant qu'il en a. Je le confesse, mais dites-moy, ie vous prie, pensez-vous qu'il y ait au monde de pire condition que celle de ceux qui sont miserables, & tout ensemble enuiez ? Je souhaitterois que ceux qui desirēt des richesses, allassent consulter les riches; & que ceux qui poursuiuent les honneurs, cōsultassent les ambitieux, & ceux qui sont au faiste des dignitez. Ils changeroient sans doute de volonté, encore que ceux qui auoient condanné leur premiere ambition, fassent de nouvelles entreprises, & cherchent de nouveaux honneurs. Mais il n'y a personne qui soit content de sa bonne fortune; bien qu'elle ne luy couste point de peine, & qu'elle soit venuë comme en poste. Il se plaint, & de ses desseins, & du succez de ses desseins, & ayme tousiours mieux ce qu'il n'a pas fait, que ce qu'il a fait. Or la Philosophie produira en vous ce bien, que i'estime

si grand, que ie ne voy rien de plus grand, & fera que vous ne vous repentirez iamais de vos actions. Certes les belles paroles, & la douceur du langage ne vous conduiront pas à cette felicité qui ne peut estre ébranlée par les tempestes. Que le discours aille comme il pourra, pourueu que l'esprit soit composé comme il doit estre, pourueu qu'il soit tousiours grand; qu'il soit ferme & assuré dans ses resolutions; qu'il se satisfasse des choses qui ne peuuent satisfaire les autres; qu'il iuge de son auancement par sa vie; & qu'il mette toute sa science à ne rien desirer, & à ne rien craindre.



## EPISTRE CXVI.

## A R G V M E N T.

*Dispute contre les Peripateticiens,  
touchant les passions  
de l'ame.*

 N a souuent demandé s'il estoit plus auantageux d'auoir des passions moderées, que de n'en auoir point

du tout. \* Ceux de nostre Secte les re- \* Les  
 jettent entierement, mais les Peripateti- Stoï-  
 ciens les moderent. Pour moy, ie ne ciens.  
 comprends pas comment vne maladie,  
 quelque mediocre qu'elle fut, pourroit  
 estre vtile & salutaire. N'apprehendez  
 rien encore. Ie ne veux rien vous oster  
 de ce que vous ne voulez pas qu'on vous  
 oste. Ie me rendray facile & indulgent  
 pour toutes les choses où vous preten-  
 dez, & que vous iugez ou necessaires,  
 ou vtils, ou agreables à la vie. I'en  
 osteray seulement le defaut. Car quand  
 ie vous auray deffendu de desirer, ie  
 vous permettray de vouloir, afin que  
 vous fassiez les mesmes choses sans  
 crainte, & avec plus de certitude, & que  
 vous en goustiez mieux le plaisir. En  
 effect, ne gousterez vous pas mieux  
 les plaisirs, quand vous en serez le mai-  
 stre, que quand vous en serez l'esclau?  
 Mais c'est vne chose naturelle, me direz-  
 vous, que ie sois affligé de la perte d'un  
 amy, & que ie donne quelque temps à  
 un dueil si legitime. C'est vne chose na-  
 turelle d'estre touché des opinions des  
 hommes, & d'estre triste aux afflictions.  
 Pourquoi donc ne me permettez-vous  
 pas cette vertueuse crainte, d'estre en  
 mauuaise reputation? Ie vous répons  
 qu'il n'y a point de vice qui ne trouue

les deffenseurs, & dont le commencement n'ayt quelque sorte de pudeur & d'excuse ; mais sçachez aussi que cela est cause qu'il prend bien -toft de plus grandes forces , & qu'il deuiet enfin monstrueux. Si vous luy permettez de naistre, vous n'aurez pas la puissance de l'estouffer. Toute passion est foible en son commencement : Ensuite elle se pousse d'elle-mesme, & à mesure qu'elle auance, elle trouue de nouvelles forces. Enfin il est plus facile de l'empescher d'entrer, que de la chasser quand elle est entrée. Il est vray que toutes les passions procedent d'vn principe qui est comme naturel ; & la Nature nous a ordonné d'auoir soin de nous. Neantmoins ce soin que vous devez auoir de vous-mesme, se conuertit en vn vice, s'il est plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaisir à toutes les choses necessaires, non pas afin que nous les souhaittions, & que nous courrions apres ; mais afin que les choses sans lesquelles nous ne pouuons viure, nous fussent renduës plus agreables par ce mélange de plaisir. Si on le recherche à cause de luy seul, cela s'appelle dissolution. Il faut donc resister aux passions, aussi-toft qu'elles veulent entrer ; parce que comme i'ay dit, il est plus aisé de les

empescher d'entrer, que de les faire sortir. Mais permettez-moy, dites-vous, de pleurer, & de craindre iusqu'à vne certaine mesure. Certes cette mesure deuiendra bien-tost demesurée, & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finist. Le Sage se conseruera dans la tranquillité, que ie cherche, sans y employer trop de soin; car il donnera à ses larmes, & à ses plaisirs telle mesure qu'il luy plaira. Quant à nous, à qui il n'est pas aisé de retourner, il nous est plus auantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il me semble que Panetius répondit fort bien à vn ieune-homme, qui luy demandoit si vn sage deuoit aymer. Pour le Sage, dit-il, c'est vne chose qui est sans doute à considerer; Mais pour vous & pour moy, qui sommes encore fort éloignez de la condition du Sage, gardons de nous abandonner à vne chose si remplie de troubles & de violences, qui dépend tousiours d'autruy, & qui ne s'estime point elle-mesme. Si elle nous regarde fauorablement, nous nous laissons charmer par sa douceur. Si elle nous méprise, nous nous laissons enflammer par la colere, & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuisent autant que ses rigueurs; nous nous laissons gagner par la facilité que nous y trouuons, & nous

combattons contre ses difficultez. C'est pourquoy ie suis d'avis que nous nous tenions en repos, puis que nous connoissons nostre foiblesse. N'abandonnons point nostre esprit infirme ny au vin, ny à la beauté, ny à la flatterie, ny à tous les autres charmes qui l'attirent si agreablement. Car ce que Panetius répondit touchant l'amour, ie le puis dire de toutes les autres passions. Destournons-nous des lieux glissans, tout autant que nous le pourrons ; A peine nous pouvons-nous tenir fermes sur des chemins secs ; à peine sommes nous en seurété où il n'y a point de peril. Je sçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cét endroit, ce que tout le monde dit contre les Stoïciens. Vous promettez de trop grandes choses, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous sommes hommes, nous sommes foibles, nous ne pouvons pas refuser toutes choses à nostre foiblesse. Nous pleurerons, mais peu ; Nous souhaitterons, mais modérément ; Nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiserons. Sçavez-vous pourquoy nous ne pouvons surmonter nos passions ? parce que nous nous faisons accroire que nous ne le pouvons. Et ce qui est encore plus fâcheux, nous excusons nos vices, parce

que

que nous auons pour eux de l'amour , & que nous aymons mieux les deffendre , que de les chasser. La Nature nous a donné assez de force si nous voulions nous en seruir , si nous voulions les ramasser , & les employer toutes pour nous , & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en vser , & nous disons pour pretexte , que cela nous est impossible.



## EPISTRE CXVII.

## ARGUMENT.

1. *Reflexion sur quelques Paradoxes des Stoïciens.*
2. *Il condamne les disputes precedentes, & monstre le vray chemin de la sagesse.*

1. **Q**U'OUS me donnerez beaucoup de peine & à vous aussi. Et sans que vous y pensiez , vous m'erez un grand procez en me faisant toutes ces petites questions. Car ie ne puis en les

decidant, contredire les Stoïciens, sans les offencer, ny demeurer d'accord avec eux, sans offencer la conscience. Vous me demandez si ce que les Stoïciens tiennent, est veritable, que la sagesse soit vn biẽ, & qu'estre sage ne soit pas vn biẽ. Je vous diray premierement ce que pensent les Stoïciens, & ensuite prendray la hardiesse de vous dire mon opinion. Ils estiment donc que ce qu'on appelle bien, est corps; parce que, ce qu'on appelle bien, agit, & tout ce qui agit, est corps. Ce qui s'appelle bien, profite: or afin qu'il profite, il faut necessairement qu'il agisse, & s'il agit, il ne faut point douter qu'il ne soit corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, il faut donc dire aussi que la sagesse est corporelle. Mais ils n'estiment pas qu'estre sage soit d'une mesme condition. C'est vne chose incorporelle, & vn accident à la sagesse, & partant elle n'agit point & ne profite point aussi. Quoy donc, disent ils, ne disons-nous pas que c'est vn bien que d'estre sage? Ouy certes, nous le disons; mais en rapportant cela à la chose dont il depend, c'est à dire, à la sagesse. Mais deuant que ie me separe des Stoïciens, & que ie me range de l'autre party, écoutez sur ce sujet, ce que quelques-uns répondent aux ar-

tres. Il faut donc dire tout de mesme, que viure heureusement n'est pas vn bien. Mais on doit répondre à cela; soit qu'ils le veulent, soit qu'ils ne le veulent pas, que l'heureuse vie est vn bien, & que viure heureusement est aussi vn bien. On apporte encore cét argument contre les Stoïciens. Voulez-vous estre sage? C'est donc vne chose desirable; si c'est vne chose desirable, c'est vn bien: ils sont contrains de tordre les mots, & de les mettre à la gesne, & d'adjoûter au mot de desirer vne syllabe, que nostre langue ne peut souffrir. Ils disent que ce qui est bon, est desirable, & que ce qui suruient au bien, est comme le pardessus du desirable, comme qui diroit, *surdesirable*, que l'on ne desire pas comme vn bien; parce qu'on a desia obtenu le bien, mais comme vne chose adjouctée au bien desirable. Pour moy, ie ne suis pas de ce sentiment, & ie pense que les Stoïciens se reduisent à cette extremité, par ce qu'ils sont desia liez par la premiere proposition, & qu'il ne leur est pas permis de changer de façon de parler. Nous deférons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le sentiment de tous les hommes est à nostre regard vn témoignage de la verité. Ainsi nous concluons qu'il y a

## 292 SVITTE DES EPIST.

des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a point de nation si barbare & si farouche, qui ne se figure quelques Dieux. Ainsi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun consentement des hommes, qui craignent les Enfers, ou qui les reuerent, a sur nous beaucoup de force & d'autorité. Je me seruiray donc en cét

\* Il fait endroit de cette persuasion publique. En peut-estreal- lusion aux gladiateurs qui en appelloient quel-ques-fois au peuple, quand ils se voioiēt vaincus & en dan-ger de mourir

effect, vous ne trouuerez personne qui n'estime que la sagesse ne soit vn bien, & que ce ne soit aussi vn bien d'estre sage. Toutesfois ie ne feray pas ce que les vaincus ont acoustumé de faire, ie n'en appelleray pas au peuple, & nous combattons avec nos armes seulement. Ce qui arriue à quelque chose, est-il dans la chose à laquelle il arriue, ou bien en est-il dehors? S'il est dans la chose à laquelle il arriue, c'est vn corps aussi bien que la chose à laquelle il est arriué. Car rien n'y peut arriuer sans attouchement, & ce qui est capable de toucher, est vn corps. S'il est hors de la chose, il s'en est retiré apres qu'il y est arriué. Or ce qui se retire, a du mouuement, & ce qui a du mouuement, est corps. Vous attendez peut-estre que ie diray qu'il n'y a point de difference entre la course & courir, entre la chaleur & auoir chaud,

entre la lumiere & reluire. Je confesse qu'il y a de la difference entre ces choses ; mais ie dis aussi qu'elles ne sont pas d'une autre condition les vnes que les autres. Si la santé est vne chose indifferente, estre en santé est aussi vne chose indifferente. Si la beauté est vne chose indifferente, estre beau est aussi vne chose indifferente. Si la iustice est vne bonne chose, il est bon aussi d'estre iuste. Si l'infamie est vn mal, c'est aussi vn mal que d'estre infame ; comme si la chassie est vn mal, estre chassieux est aussi vn mal. Sçachez enfin, que l'un ne peut estre sans l'autre. Celuy qui est sage, a la sagesse, & celuy qui a la sagesse, est sage. Tant s'en faut qu'on puisse douter que l'un soit d'une autre condition que l'autre, qu'il y en a qui estiment que l'un & l'autre ne sont qu'une mesme chose. Mais si tout ce qu'il y a au monde, est bien ou mal, ou indifferente ; ie demanderois volontiers en quel rang nous mettrons la qualité d'estre sage. Ils nient que ce soit vn bien, mais aussi ce n'est pas vn mal, il s'ensuit donc que c'est vne chose indifferente. Or nous disons qu'une chose est indifferente, quand elle peut arriuer aussi-tost à vn méchant qu'à vn homme de bien ; comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne

peut arriuer qu'à vn homme de bien d'estre sage ; Estre sage n'est donc pas vne chose indifferente. Ce n'est pas aussi vne chose qui soit mauuaise ; parce qu'elle ne peut arriuer au méchant ; il s'ensuit donc que c'est vne bonne chose. Ce qui peut estre seulement possédé par l'homme de bien , est vne bonne chose ; or estre sage est vne qualité qui ne conuient qu'à l'homme de bien , c'est donc vne bonne chose. Vous dites que c'est vn accident à la sagesse , mais ie vous demande si estre sage fait la sagesse , ou si c'est la sagesse qui fait estre sage. De quelque façon que vous le preniez , il faut que vous confessiez que c'est vn corps. Car enfin , ce qui fait , & ce qui est fait , est corps ; s'il est corps , c'est vn bien. Il ne luy manquoit donc qu'une chose pour estre appelé bien , c'est qu'il estoit incorporel. Quant aux Peripateticiens , ils estiment qu'il n'y a point de difference entre la sagesse , & estre sage ; & que l'vn est mêlé avec l'autre. En effect , pensez-vous que quelqu'vn puisse estre sage , s'il ne possède la sagesse ? Et pensez-vous que quiconque est sage , ne possède pas la sagesse. Les anciens Dialecticiens mettent de la distinction entre ces choses , & cette distinction est passée jusqu'aux Stoïciens.

Or pour dire en quoy elle consiste; Autre chose est vn champ, & autre chose d'auoir vn champ; par ce que la possession du champ appartient à celuy qui le possède, & non pas au champ. Ainsi la sagesse est vne chose, & estre sage est vne autre chose. Je croy que vous demeurerez d'accord que la chose qu'on possède, & celuy qui la possède, sont deux. On possède la sagesse, & celuy qui est sage, la possède. La sagesse est vne intelligence parfaite, qui est la science de bien viure, la regle & la maistresse de la vie. Qu'est-ce donc que d'estre sage? Je ne puis dire que c'est vne intelligence parfaite; mais ce qui arriue à celuy qui a cette intelligence parfaite. Ainsi l'vn est vne intelligence parfaite, & l'autre en est comme la possession. Il y a, dit-on, diuerses natures de corps, comme cét homme, comme ce cheual. Elles sont suiuiues de certains mouuemens de leurs ames, qui font connoistre les corps. Ces mouuemens ont quelque chose de particulier, & que l'on considere separé des corps. Comme par exemple, le voy Caton qui se promene, le sens monstre cela, & l'esprit le croit. Ce que ie voy, est vn corps sur qui i'ay porté les yeux & l'esprit. Apres cela, ie dis Caton marche, & alors ie ne parle

## 296 SVITTE DES EPIST:

pas du corps, mais ie dis quelque chose qui est énoncée du corps. Ainsi quand nous parlons de la sagesse, nous entendons quelque chose d'incorporel, & quand nous disons: il est sage, nous parlons d'un corps. Mais supposons maintenant que la sagesse, & estre sage soient deux choses; car ie ne dis pas encore ce qui m'en sèble, qui empesche que l'une & l'autre ne soit un bien? Vous disiez tantost qu'autre chose est un champ, & autre chose d'auoir un champ; parce que celui qui possède, est autre chose que ce qu'il possède. Le champ est terre, & le possesseur est homme. Mais dans la question dont il s'agit maintenant, l'un & l'autre est d'une mesme nature, celui qui possède la sagesse, & la sagesse que l'on possède. Dauantage en la comparaison qu'on a apportée, le champ est autre chose que celui qui le possède; mais icy & celui qui possède, & la chose possédée sont vnis; & estre sage & la sagesse se rencontrent en un mesme homme. On possède un champ par le droit que l'on y a, la sagesse par la nature. Un champ peut estre aliéné, & donné à un autre; mais la sagesse ne se retire iamais de celui qui la possède, & ne sçauroit luy estre ostée. Il ne faut donc point faire de comparaisons entre des choses si

diffemblables. J'auois commencé de dire qu'estre sage, & la sagesse pouuoient estre deux choses, & que toutes deux pouuoient estre des biens. La sagesse & estre sage sont deux choses, & vous demeurez d'accord qu'elles sont toutes deux des biens. Or comme rien n'empesche que la sagesse ne soit vn bien, & que la possession de la sagesse ne soit aussi vn biẽ; ainsi rien n'empesche que la sagesse, & auoir la sagesse ne soit vn biẽ. Pour moy, ie veux acquerir la sagesse, afin d'estre sage. Quoy d'õc vne chose sans laquelle vne autre ne peut estre bonne, n'est-elle pas bonne elle-mesme? Vous dites qu'il faudroit refuser la sagesse, si on vouloit nous la donner, sans nous en dõner l'usage. Qu'est-ce que l'usage de la sagesse? estre sage? C'est ce qu'il y a en elle de plus precieux. Ostez cela, elle est inutile, & la sagesse n'est qu'vn fantosme. Si les tourmens sont des maux, c'est vn mal que d'estre tourmenté. De sorte que mesme les tourmens ne seroient pas des maux, si vous en auiez osté ce qui les suit, c'est à dire, estre tourmenté. La sagesse est l'habitude d'vne ame parfaite, & estre sage en est l'usage. Comment donc son usage ne seroit-il pas vne bonne chose, puis que la sagesse sans l'usage, n'est pas mesme vne bonne cho-

se ? Je vous demande si la sagesse est desirable, vous le confessez. Je vous demande si l'usage de la sagesse est desirable, vous le confessez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la recevoir si on vous défendoit de vous en servir. Ce qui est desirable, est bon. Estre sage, est l'usage de la sagesse, comme l'usage de l'éloquence est de parler, & celui des yeux de voir. Estre sage, est donc l'usage de la sagesse : or l'usage de la sagesse est desirable; estre sage est donc vne chose desirable; & si c'est vne chose desirable, c'est par consequent vne bonne chose.

II. Mais ie me condamne moy-mesme d'imiter ceux que ie blasme, & d'employer des paroles pour prouuer vne chose toute manifeste. Car enfin, qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud, ne soit vne chose importune, si le trop grand chaud est importun ? Qu'auoir grand froid ne soit vne chose facheuse, si le grand froid est facheux ? Et qu'il ne soit bon de viure, si la vie est vne bonne chose ? Mais tout cela ne fait que tournoyer à l'entour de la sagesse, & n'est point de la sagesse, à laquelle nous deuons nous arrester. Certes si nous voulons vn peu nous estendre, elle a de grandes & de spacieuses promenades.

Discourons de la nature des Dieux, de la nourriture des Astres, du cours different des estoilles. Recherchons si leurs mouuemens & leurs reuolutions causent quelques alterations dans nos corps, & si les esprits & les corps reçoient leur vigueur, ou leur foiblesse de la vertu de leurs influences; si les choses qu'on appelle fortuites, n'ont pas esté ordonnées par vne loy qui ne peut manquer; & s'il se fait quelque chose dans le monde, que le hazard produise inopinément, & qui ne soit pas l'effect de quelque puissance superieure. Veritablement toutes ces considerations ne regardent point les mœurs; mais elles delassent l'esprit, & l'éleuent à la grandeur des choses qu'elles recherchent. Au contraire, toutes ces petites questions, dont ie parlois tantost, l'affoiblissent, & ne l'aiguissent pas comme vous pensez, mais elles en émoussent la pointe. Mais, ie vous prie, pourquoy perdons-nous le temps en des choses qui sont au moins inutiles, si elles ne sont pas fausses? Pourquoy ne l'employons-nous pas à de plus grandes, & de plus hautes speculations? Que me seruira de sçauoir, si estre sage, est autre chose que la sagesse? Si l'un est un bien, & si l'autre n'est pas un bien? Quoy qu'il en soit, ie veux bien m'abandonner iusqu'à subis

## 300 SVITTE DES EPIST.

tout le hazard du souhait que ie vay  
 faire. Je vous souhaite la sagesse, & ie  
 me souhaite d'estre sage. Et ie pense  
 apres tout que ie me souhaite autant  
 qu'à vous, & que nous serons tous deux  
 égaux. Apres tout faites en sorte de me  
 montrer vn chemin qui me conduise à la  
 sagesse. Dites-moy ce que ie dois fuyr,  
 & ce que ie dois desirer; Par quels  
 moyens, & par quelles forces ie dois ap-  
 puyer mon esprit infirme; Comment ie  
 repousseray ce qui m'emporte indiffe-  
 remment de tous costez; Comment ie  
 pourray resister à tant de maux; Com-  
 ment ie me destourneray des vices qui  
 se jettent dessus moy; Comment ie sor-  
 tiray de ceux où ie me suis jetté moy-  
 mesme. Enseignez-moy à supporter mes  
 afflictions sans me plaindre, & les prof-  
 peritez d'autruy sans enaie. Enseignez-  
 moy à ne pas seulement attendre le der-  
 nier iour de ma vie avec vn courage fer-  
 me; mais à l'aller chercher moy-mes-  
 me, quand il en sera besoin. Je n'estime  
 rien de plus lasche, que de souhaiter la  
 mort. Car si vous voulez viure, pour-  
 quoy souhaitez-vous de mourir? Et si  
 vous ne voulez plus viure, pourquoy  
 priez-vous les Dieux de vous donner  
 vne chose qu'ils vous ont donnée en  
 naissant? Il est arresté que vous mourrez

quelque iour , malgré que vous en ayez ; mais il est en vostre puissance de mourir , quand il vous plaira. L'un est vne chose necessaire , l'autre dépend de vostre volonté. I'ay leu depuis peu de tēps vn lasche discours d'un certain personnage , qui veritablement parle bien. *Ainsi* , dit-il , *que ie puisse bien-tost mourir.* O insensé que tu es ! tu souhaittes vne chose qui est à toy. *Ainsi que ie puisse bien-tost mourir.* Peut-estre qu'en disant tousiours ces paroles , tu es parvenu à la vieillesse. Autrement , pourquoy retarder si long-temps ? Personne ne te retient , échappe-toy par où tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira , & fay là seruir à te donner vne yssue. Ces parties de la Nature sont les Elemens , par qui le monde est conserué & entretenu , l'eau , la terre & l'air , qui sont aussi bien les chemins de la mort , que les causes de la vie. *Ainsi que ie puisse mourir bien-tost.* Qu'entendez-vous par ce bien-tost ? & quel terme luy donnez-vous ? il peut arriuer plustost que vous ne le souhaitez. Ces paroles partent fans doute d'une ame foible , & qui veut donner de la pitié par ce dégoust qu'elle a de la vie. Cely qui desire mourir , n'a pas enuie de mourir. Il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous desirez mou-

rir, le fruit de la mort est de faire cesser vos desirs. Discourons sur ces choses, Lucilius, & faisons en sorte qu'elles forment nostre esprit. C'est en cela que consiste la sagesse, & ce qu'on appelle estre sage, & non pas à faire paroistre de vaines subtilitez dans les disputes ridicules. La fortune vous a desia proposé vne infinité de difficultez, & vous n'avez encore satisfait à pas vne seule. Vous ne faites que vous jouer; Et n'estce pas vne folie de battre l'air de son épée, quand le signal du combat a esté donné? Dépouillez-vous de ces armes feintes, il est besoin d'une veritable épée, pour décider cette querelle. Dites-moy, par quel moyen & la tristesse & la crainte ne pourront s'emparer de mon ame; Et comment ie me pourray décharger du pesant fardeau de tant de secretes conuoitises. Mais enfin, il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque chose. La sagesse est vn bien, & ce n'est pas vn bien que d'estre sage. Je le veux. Nions qu'estre sage soit vn bien, afin qu'on se mocque de toute cette dispute, comme n'ayant esté employée qu'en choses vaines & inutiles. Que diriez-vous maintenant si l'on vous demandoit si la sagesse à venir est vn bien? Car enfin, les Greniers ne sont point char-

gez, & ne se sentent point encore de la moisson à venir, & l'enfance ne tire point d'avantage de la ieunesse où elle entrera quelque iour? La santé que l'on attend, ne sert de rien au malade; non plus que le repos qui doit succeder au travail & à la course, ne soulage point vn homme tandis qu'il court & qu'il travaille. Qui pourroit ignorer que ce qui doit auenir, n'est pas vn bien, par cette raison mesme que c'est vne chose à venir? Car ce que l'on appelle bien ne tarde point à profiter. Or il n'y a que les choses presentes qui profitent, & si vne chose ne profite, certainement elle n'est pas bonne; & si elle profite, elle est desia bonne, & desia presente. Je seray sage quelque iour, cela sera bon quand ie le seray, & non pas en attendant que ie le sois. Il faut qu'une chose soit, deuant que de la dénommer bonne ou mauuaise. Comment, ie vous supplie, ce qui n'est pas encore, pourroit-il estre desia bon? Et comment voulez-vous que ie vous prouue mieux qu'une chose n'est pas, qu'en vous disant qu'elle est encore dans l'aduenir? Car il n'y a point d'apparence que ce qui est encore dans le chemin, soit desia arriué. Le Printemps viendra bien-tost; mais ie sçay cependant que nous sommes dans l'Hyuer. L'Esté

suiura le Printemps, mais ie sçay que nous ne sommes pas encore en Esté. Enfin, i'ay vn grand témoignage qu'une chose n'est pas presente, lors qu'elle est encore dans l'auenir. I'espere que ie seray sage quelque iour, mais cependant ie le ne suis pas. Si i'auois ce bien, ie n'auois plus desia ce mal. Quand on dit, ie pourray quelque iour deuenir sage, on reconnoist de là, que ie ne le suis pas encore. Ie ne sçauois estre en mesme-téps, & dans ce bien & dans ce mal. Ces deux choses ne sçauoient se joindre ensemble, & le bien & le mal ne se trouuent point en mesme-temps en vn mesme objet. Passons donc promptement par dessus ces ingenieuses bagatelles, & haftons-nous d'attraper les choses qui nous apporteront quelque secours. Celuy qui va querir la Sage-femme pour faire accoucher sa fille qui est en travail, ne s'amuse pas à lire vne Ordonnance affichée au coing d'une rue. Celuy qui court pour esteindre sa maison en feu, ne s'amuse pas à regarder sur vn Damier, comment on pourra sauuer vne Dame qui est en danger. Cependant on vous apporte de tous costez de mauuaises nouvelles. On vous annonce l'embrasement de vostre maison, la perte de vos enfans, le siége de vostre ville, le pillage

ge de vos biens , adjouſtez à cela des naufrages , des tremblemens de terre , & tout ce qui peut donner de la crainte ; Et parmy tant de calamitez , vous ne ſongez qu'à des diuertiffemens , & à des choſes qui vous plaiſent ? Vous demandez quelle difference il y a entre la ſageſſe , & eſtre ſage. Et lors qu'un orage furieux eſt preſt de tomber ſur voſtre teſte , vous vous amuſez à faire des nœuds pour auoir le plaifir de les deſfaire. La Nature ne nous a pas eſté ſi liberale du temps que nous en ayons de reſte pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en ſont les meilleurs ménagers. Nos maladies , ou celles des noſtres , nous en ont dérobbé vne partie ; & les affaires domeſtiques & les affaires publiques , en occupent vne autre partie. Le ſommeil partage avec nous noſtre vie. Que nous ſert donc de conſumer en des choſes vaines, la plus grande partie de ce temps qui eſt ſi court ? qui paſſe ſi viſte , & qui nous emporte nous-mêmes ? Outre cela , l'eſprit de l'homme ſ'accouſtume plutoſt à ſe donner du plaifir , qu'à travailler pour ſa guerifon ; & fait ſon paſſe-temps de la Philoſophie, qui deuroit eſtre ſon remede. Je ne ſçay quelle difference il y a entre la ſageſſe & eſtre ſage ; mais ie ſçay

bien qu'il ne m'importe de le sçavoir ou de l'ignorer. Dites-moy, ie vous prie, seray-je deuenu sage quand i'auray appris cette difference ? Pourquoy donc me retenez-vous plustost parmy des paroles, que parmy les actions de la sagesse ? Rendez-moy plus constant, plus ferme & plus assuré. Rendez-moy aussi fort que la fortune, & victorieux d'elle-mesme. Ie pourray, certes, en triompher, si ie fay toutes les choses que i'apprends.



## EPISTRE CXVIII.

## ARGUMENT.

1. *Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.*
2. *Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste, & ce qui est bon.*

1. **V**ous me demandez trop souvent des Lettres. S'il faut que nous comptions ensemble, vous de-

meurerez insoluble. Nous estions demeurez d'accord que vous m'écririez le premier, & que ie vous ferois réponse. Neantmoins ie ne veux pas faire le difficile avec vous, ie sçay bien qu'on peut vous prester seurement. C'est pourquoy ie ne feindray point de vous faire des avances. Mais ie ne feray pas ce que Ciceron conseilloit à Atticus, qu'encore qu'il n'eust rien à écrire, il écriuist neantmoins tout ce qui se presenteroit à s<sup>on</sup> esprit. Pour moy, ie ne manque jamais de sujet d'écrire, sans m'amuser à toutes ces choses, dont Ciceron remplit ses Lettres. Ie ne vous manderay point comme luy, lequel est le plus en peine de tous ceux qui briguent vne charge; Que ce luy-cy ne se contente pas de ses forces; mais qu'il employe encore celles d'autruy, pour obtenir les dignitez; Que cet autre poursuit le Consulat, appuyé de la faueur de Cesar, ou de celle de Pompée; que Cecilius est vn vsurrier inhumain, de qui mesme ses plus proches ne peuvent tirer vn denier, à moins de donner cent pour cent. Il vaut mieux discourir de ses maux, que de ceux d'autruy. Il vaut mieux s'examiner soy-mesme, & considerer combien on poursuit de choses sans en obtenir pas vne.

Mon cher, Lucilius, c'est vn bien excellent, c'est vn bien assuré, & qui ne dépend de personne que de ne rien demander, & de passer sans desir & sans ambition, au trauers de ces assemblées que tient la fortune. Tandis que le peuple est assemblé; que ceux qui poursuivent les charges, regardent avec inquietude la contenance de ceux qui les fauorisent; que celuy-là leur donne de l'argent; que celuy-cy agit par des entre-metteurs; que l'autre à force de baisers use les mains de ceux à qui il ne voudroit pas seulement laisser toucher les siennes; s'il auoit ce qu'il demande; enfin tandis que chacun en suspens attend avec impatience la voix du crieur; Combien pensez-vous qu'il y ait de plaisir parmy le monde de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde, de demeurer en corps, & de regarder ces Foires sans rien acheter, & sans rien vendre: Mais de combien est plus grande la satisfaction de cet homme qui regarde sans soucy, non seulement les assemblées où se font les Preteurs & les Consuls; mais cette confusion de tout le monde, où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'vn an, les autres vne puissance perpetuelle, les vns de bons succez dans la guerre, des victoires & des triom-

phes, les autres des richesses, les vns des mariages & des enfans, & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne, & de dire à la fortune, ie n'ay rien à deméler avec toy; le ne m'abandonne point à ta puissance, ie sçay que tu repousses les Cacons, & que tu élèves les Vatinies? Je ne demande point tes faueurs. Ainsi l'on réduit la fortune dans des bornes bien étroites, & c'est la mettre, pour ainsi dire, dans vne condition priuée. Ce sont-là les sujets dont nous devons toujours nous entretenir, & dont il faut que nous remplissions nos Lettres, tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes; qui pour se ruïner eux-mesmes, s'efforcent de trauerser des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choses que bien-tost ils ne voudroient pas auoir obtenues, ou dont ils seront bien-tost dégoustez. Car enfin, qui s'est iamais contenté d'vne chose qui luy sembloit suffisante, & peut-estre excessiue, tandis qu'il la souhaittoit? La felicité n'est pas insatiable comme se l'imaginent les hommes, elle se contente de peu, & c'est ce qui est cause qu'elle ne dégouste iamais person-

## 310. SVITTE DES EPIST.

bonne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes, parce que vous en estes éloigné; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possède. Que l'on m'appelle imposteur, s'il ne cherche à monter plus haut. Ce que vous pensez estre le comble, n'est seulement qu'un degré. C'est le peu de connoissance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils se laissent tromper par l'opinion du peuple, ils courent seulement apres l'apparence du bien; Et lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils poursuivent, & qu'ils ont beaucoup souffert en le poursuivant, ils reconnoissent qu'ils n'ont poursuivy qu'un fantosme, que des maux, ou des choses vaines, ou qui sont moindres que leurs esperances. La pluspart admire ce qui les trompe, estant veu de loin; Et tout ce qui est grand & relevé, passe pour un bien aux yeux du vulgaire.

II. Mais pour ne pas tomber dans vne erreur si dangereuse, recherchez en quoy consiste le bien que l'on a desfiny en tant de façons differentes. Quelques-uns disent que le bien est vne chose qui excite les esprits, & qui les appelle à soy. Mais, dit-on, s'il appelle les hommes, & que ce soit à leur ruine? Car vous scauez combien il y a

de maux agreables, qui nous charment, & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-semblable, que ce qui est bon, est inseparable de la verité, parce qu'il n'y a rien de bon qui ne soit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence, est seulement vray-semblable; C'est comme vn trompeur qui entre chez-nous, qui nous sollicite, & qui nous attire. Quelques-vns ont donné cette definition du bien; Que le bien est vne chose qui donne vn desir de soy, ou qui donne de l'ardeur à l'esprit qui y aspire. Mais on objecte contre cette definition, que beaucoup de choses donnent de l'ardeur à l'esprit, qui ne sont desirées que pour la ruine de ceux qui les desirent. Certes ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette definition. Le bien est ce qui attire à soy l'esprit conformément à la Nature; de sorte qu'il ne soit point desiré, que quand il a commencé d'estre desirable. Car alors il est honneste; & l'on doit le souhaiter. L'occasion me fait icy souuenir de monstrier la difference qu'il y a entre ce qui est bon, & ce qui est \* honneste. Ils \* Ver-  
ont veritablement quelque chose de tueux.  
commun, & d'inseparable. Et ce qui est bõ, ne peut subsister sans qu'il y ait quel-

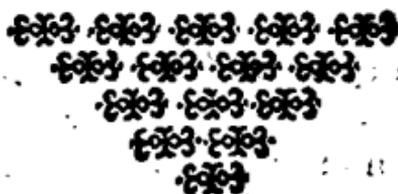
que chose de l'honneste, comme il est impossible que ce qui est honneste, ne soit pas bon. Quelle difference y a-il donc entre les deux ? L'honneste est le bien parfait & accompli, en quoy consiste l'heureuse vie, & dont le seul atouchement rend toutes les autres choses bonnes. Je diray pour mieux m'expliquer, qu'il y a certaines choses, qui ne sont ny bonnes ny mauuaises; comme de faire la guerre, d'aller en ambassade, & d'estre Iuge. Lors que ces choses-là sont honnestement conduites, elles commencent d'estre bonnes, & de douteuses & d'indifferentes qu'elles estoient, elles deuiennent bonnes infailiblement. Vne chose n'est bonne que par le commerce qu'elle a avec l'honneste; mais l'honneste est bon de soy. Le bien procede de l'honneste, mais l'honneste est independant. Ce qui est bon, a peu estre mauuais; mais ce qui est honneste, n'a iamais peu estre autre chose que bon. Quelques-vns ont apporté cette definition du bien, que c'est ce qui est selon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle bien, est veritablement selon la Nature; mais tout ce qui est selon la Nature, ne doit pas estre appellé bien. Il y a vne infinité de petites choses, qui sont conformes à

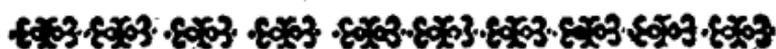
la Nature; mais elles sont si petites, & si peu considerables, que le nom de bien ne scauroit leur conuenir. En effect, elles sont legeres & méprisables, & quelque petit que soit le bien, il ne peut estre iamais méprisé. Il n'est pas bien durant qu'il est petit, & il n'est plus petit aussi-tost qu'il commence d'estre bien. Comment reconnoissons-nous qu'une chose est bonne, ou qu'elle merite le nom de bien, si elle est entierement selon la Nature? Vous confessez, me direz-vous, que ce qui est un bien, est selon la Nature, & que c'est-là la propriété du bien. Vous confessez aussi, me direz-vous, qu'il y a d'autres choses qui sont selon la Nature, & qui neantmoins ne sont pas des biens? Comment donc se pourra-il faire que l'un soit un bien, & que les autres ne soient pas des biens? Comment l'un sera-il different de l'autre, puis qu'il conuient à l'un & à l'autre, d'estre selon la Nature? C'est leur grandeur qui fait en elles cette difference; Et certes, il n'est pas nouveau que quelques choses changent en croissant. Celuy qui estoit enfant, & qui est venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il estoit irraisonnable; il est maintenant raisonnable. Quelques choses non

## 314 SVITTE DES EPIST:

seulement deuiennent plus grandes en croissant ; mais elles deuiennent autres qu'elles n'estoient. Vous me répondrez, sansdoute, que ce qui se fait plus grand, ne deuient pas autre pour cela. Il n'importe que ce soit vne bouteille, ou vn muid que vous remplissiez de vin, la qualité du vin est en l'vn & en l'autre. Cent liures de miel, & vne liure de miel ont le mesme goust. Vous vous seruez de comparaisons qui ne sont pas iustes ; car en ce vin & en ce miel, considéré en abondance, ou en petite quantité, il n'y a qu'vne mesme qualité ; encore que la mesure s'en augmente, la qualité demeure la mesme, c'est tousiours du vin, c'est tousiours du miel. Ainsi, bien que certaines choses s'augmentent, elles demeurent toujours en mesme genre, & conseruent la mesme propriété. Mais apres auoir beaucoup adjouste à quelques-vnes, elles sont enfin changées par la derniere chose qu'on y adjouste, & en reçoivent vne forme toute nouvelle, & qu'elles n'auoient point eüe auparauant. Vne seule pierre achene la vouë, ie veux dire, celle du milieu qui est la clef de toutes les autres. Pourquoy cette derniere pierre, qui est peut-estre la moindre, a-elle plus fait que ce grand amas de

pierres ? parce qu'elle a acheué l'ouura-  
 ge, bien qu'elle ne l'ait pas augmenté. Il  
 y a d'autres choses qui se dépouillent en  
 croissant de leur premiere forme, & qui  
 se reuestent d'vne nouvelle. Quand l'es-  
 prit a long-temps medité sur vne chose,  
 & qu'il s'est enfin lassé en considerant sa  
 grandeur, on commence à l'appeller infi-  
 nie; parce qu'elle est deuenüe toute autre  
 qu'elle n'estoit, lors qu'elle sembloit grã-  
 de, mais calme & limitée. Ainsi nous nous  
 sommes figurez qu'vne chose pourroit  
 estre coupée, bien que ce fust difficile-  
 ment; & quand la difficulté est deuenüe  
 plus grande, on trouue qu'elle ne peut  
 plus estre coupée. Ainsi ce qui ne se re-  
 muoit qu'à peine, est enfin venu à ce  
 point, qu'on ne peut plus le remuer.  
 Et de la mesme façon vne chose estoit  
 selon la Nature; ensuitte sa grandeur  
 luy a fait auoir vne autre qualité, & en  
 a fait vne chose bonne.





## EPISTRE CXIX.

## A R G V M E N T.

1. *Le moyen de deuenir riche en peu de temps.*
2. *Que les richesses du monde sont vaines.*
3. *Que celuy qui se contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez.*

1. **Q**U'ORS les fois que ie trouue quelque chose, ie n'attends pas que vous disiez i'y retiens part, ie le dis moy-mesme pour vous. Voulez-vous sçauoir ce que i'ay trouué? Vous n'avez qu'à tendre la main, c'est gain tout assuré. Je vous enseigneray comment vous pourrez deuenir riche en peu de temps; car ie ne doute point que vous n'ayez grande passion de le sçauoir. Et certes, ce n'est pas sans raison que vous le souhaitez, ie vous meneray aux plus grandes richesses que l'on se puisse imaginer par vn chemin court, & qui ne

vous ennuira point. Cependant vous avez besoin de trouver quelqu'un qui vous preste ; car il faut nécessairement que vous empruntiez , afin que vous puissiez faire ce commerce. Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremise d'un autre , ny que les Courtiers du Change y fassent promener vostre nom. Ie vous enuoyeray en un lieu où l'on est tout prest de vous prester , c'est à dire , que ie vous enuoyeray à cette parole de Caton , emprunte de toy - mesme. Quoique ce soit fort peu , ce peu suffira si nous n'allons qu'à nous-mesmes demander ce qui nous manque : Car , mon cher Lucilius , il n'y a point de difference entre ne point desirer & auoir. Vous trouuerez le mesme auantage en l'un qu'en l'autre , puis que vous ne serez point en inquietude. Ce n'est pas que ie vueille que vous refusiez quelque chose à la Nature. Elle est opiniastre , on ne la peut vaincre , elle demande le sien ; mais ie desire que vous sçachiez que ce qui excède la Nature , n'est qu'une chose empruntée , & qui n'est point nécessaire. I'ay faim , il faut manger ; mais que le pain soit bis ou blanc , il n'importe à la Nature. Elle ne demande pas qu'on donne du plaisir au ventre , mais qu'on le remplisse. I'ay soif. Que l'eau vienne

d'un lac, ou d'une cisterne, il n'importe à la Nature. Elle ne demande rien autre chose, sinon que vous estanchiez vostre soif, il ne luy importe que vous beuuez dans un vase d'or, ou dans le creux de vostre main. Regardez la fin de toutes choses, & vous mépriserez les superflus. La faim me presse-elle, ie cours aux viandes les plus proches, elle me fera trouver excellent tout ce que ie pourray rencontrer. Un ventre affamé ne rejette rien, il trouve tout bon.

II. Demandez-vous donc ce qui m'a donné tant de plaisir? Cette parole qui me semble fort bien dite; Que le sage ne recherche que les richesses naturelles. Vous m'allez dire, sans doute, que ie vous ay donné de belles esperances, & rien autre chose; Que vous auiez desia fait de grands desseins; Que vous regardiez desia sur quelle mer vous vous embarqueriez pour faire un plus grand commerce. Certes, c'est me tromper, dites-vous, que de m'enseigner la pauvreté, apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc, estimez-vous que celuy-là soit pauvre à qui il ne manque rien? S'il ne luy manque rien, me direz-vous, c'est par le moyen de sa patience, & non pas par une grace de la fortune. Donc vous ne l'estimerez pas riche; parce qu'il ne

peut estre dépouillé de ses richesses ? Lequel aymeriez-vous mieux ou auoir beaucoup, ou auoir assez ? Celuy qui a beaucoup, en souhaitte encore dauantage, ce qui témoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez, a sans doute acquis ce que le riche ne scauroit iamais acquerir, c'est à dire, l'accomplissement de ses desirs. Croyez-vous que ses richesses ne meritēt pas le nom de richesses ? parce qu'elles n'ont iamais fait profcrire ny bannir personne ; parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere, ny vne femme son mary ? parce qu'elles sont asscurées durant la guerre ; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix ; parce qu'il n'y a point de peril à les posseder, & qu'on en dispose sans peine ? Celuy-là donc a-il peu de chose, qui n'a point de froid, qui n'a point de faim, qui n'a point de soif ? Iupiter n'a pas dauantage. Certes ce n'est pas auoir peu que d'auoir assez ; Et au contraire, ce n'est pas auoir beaucoup, que de ne pas auoir assez. Apres auoir surmonté Darius, apres auoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauvre. Il cherche autre chose à gagner, il fonde des mers inconnuës. Il enuoye sur l'Ocean de nouvelles flottes, & va rompre, pour ainsi

dire les limites, & les barrières du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme; enfin il s'est trouué vn homme qui a souhaitté encore quelque chose, quand il s'est veu Maître de toutes choses. Voyez si cét auerglement n'est pas extrême, & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens, & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur, seulement d'vn coin de terre, ne sçauroit estre satisfait d'auoir porté ses conquestes iusqu'aux extremitez du monde; quand il songe qu'il ne peut aller plus auant, & qu'il faut reuenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche; Au contraire, il n'y a iamais eu personne, qui apres en auoir beaucoup acquis, n'ait eu plus de passion d'en acquerir dauantage. Voulez-vous sçauoir la raison de cela? C'est que celuy qui en a le plus, commence à s'appercevoir qu'il en peut auoir dauantage. Enfin produisez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richesses à Crassus & à Licinus; faites-luy montrer son reuenu; qu'il mette ensemble toutes ses possessions & ses esperances, il est pauvre, si vous me croyez, & si vous

vous croyez , il le peut estre quelque jour. Au contraire , celuy qui s'est réglé sur ce que la Nature demande , non seulement il est hors de la puissance de la pauvreté , mais encore hors de l'appréhension d'estre pauvre.

III. Mais afin que vous sçachiez combien il est mal-aisé de se reduire iusqu'à la mesure de la Nature , Celuy-là mesme que nous croyons estre borné suivant les regles de la Nature , & que vous appelez pauvre , a quelque chose de superflu. Enfin les richesses charment le peuple. S'il void sortir d'une maison quantité de sacs d'argent , si la couverture d'un logis est dorée , si les valets sont des hommes bien-faits & bien vestus , tout cela l'aveugle , tout cela luy semble grand ; La felicité de tous ces riches est seulement au dehors , elle n'entra jamais chez eux. Mais celuy que nous avons separé du peuple , & que nous avons osté de la puissance de la fortune , possède en luy la felicité. Quant à ceux qui sont pauvres avec de grands biens , ils ont des richesses , comme nous disons que nous avons la fièvre qui nous tient , & ce sont les richesses qui les possèdent. Il faut que ie vous donne un avertissement , qu'on ne sçauoit trop souvent donner. Que

vous mesuriez toutes choses selon le besoin & les desirs de la Nature que l'on satisfait de rien ou de peu de chose. Gardez seulement de mêler les vices avec les desirs. Demandez-vous sur quelle table, dans quelle vaisselle, & à combien de services on servira vostre table? La Nature ne demande point cette pompe; elle ne veut que de la viande. La faim n'est pas ambitieuse, elle veut seulement s'assouvir; & ne se soucie pas de quelle sorte; Tout le reste est le tourment d'une malheureuse dissolution. Après qu'elle a rassasié la faim, elle cherche encore des inventions pour manger; elle veut farcir son ventre, & pourtant elle ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire revenir la soif après l'avoir estanchée dès le premier coup. C'est pourquoy Horace a fort bien dit, que la soif ne regarde pas si l'eau est dans un beau vase, & s'il est présenté par une belle main. Car si vous pensez qu'il est de vostre condition, que le valet qui vous présente à boire, soit bien peigné, & que le verre soit bien net, sans doute vous n'avez pas soif. La Nature nous a favorisez, principalement en cela, qu'elle a osté à la nécessité tout dégoût & tout dédain. Il n'y a que la superfluité qui veut faire choix, & qui affecte la délicatesse. C'est à elle seulement

à qui l'on entend prononcer ces paroles. Cela n'est pas beau, cela n'est pas propre, cela me blesse les yeux. Dieu qui nous a prescrit luy-mesme nostre façon de viure, a voulu seulement pouruoir que nous véussions en santé, & non pas dans les delices. Aussi a-il mis, pour ainsi dire, entre nos mains, tout ce qui peut contribuer à la nourriture; au contraire, il faut travailler & se rendre miserable, pour chercher les moyens de satisfaire à la volupté. Iouïssons donc de cette grace de la Nature, qu'on doit mettre entre les plus signalées; considérons que la plus grande obligation que nous luy ayons, c'est de nous faire prendre sans dégoust, tout ce que la nécessité nous fait désirer.

✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻

## EPISTRE CXX.

## A R G V M E N T.

1. *Dispute sur ce qui est honnestes & ce qui est bon.*
  2. *Comment on a connu la vertu.*
  3. *Inuective contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.*
- I. **VO**STR E Lettre a parcouru  
quantité de petites questions.

& enfin, elle s'est arrestée à vne seule, & en demande la resolution. Vous voulez sçauoir comment nous auons eu premierement la connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses sont diuerses dans l'opinion de quelques-vns ; mais pour moy, i'estime qu'elles sont seulement distinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon, est seulement ce qui est vtile ; Et partant ils donnent ce nom, & aux richesses, & à vn cheual, & au vin, & aux souliers. Tant ils estiment vil & méprisable ce qui est bon ; & tant ils ont d'aveuglement, que de le faire descendre à ce qu'il y a de plus bas & de plus sordide. Ils pensent que ce qui est honneste, consiste en l'execution d'vn deuoir legitime ; comme d'auoir vn soin charitable de la vieillese de son pere, de donner du secours à la necessité d'vn amy, de combattre vaillamment dans la guerre, de dire son auis sagement & à propos. Veritablement nous en faisons deux choses ; mais ie suis de ce sentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honneste, & que ce qui est honneste, est bon. Je croy qu'il seroit inutile & superflu de faire voir en cet endroit quelle difference il y a entre l'vn & l'autre, puis que i'en ay si sou-

uent parlé. Je diray seulement que nous estimōs que toute chose qui peut seruir à vn mauuais vsage, ne peut estre appellée bonne ? Et apres tout, vous sçauiez combien il s'en trouue qui se seruent mal de leurs tresors, de leur Noblesse, & de leurs forces. Je reuiens maintenant au sujet que vous voulez que ie traite; D'où nous vient la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste ? Veritablement la Nature n'a peu nous apprendre cela; elle nous a bien donné quelque semence de la science; mais elle ne nous a pas donné la science. Quelques-vns disent que cette connoissance nous est venuë fortuitement & sans y penser. Mais il n'est pas croyable que l'image de la vertu se soit présentée par hazard aux yeux de l'homme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoissance par vne longue obseruation; par la comparaison des choses qui sont souuent arriuées, & par l'analogie qu'on a trouué entr'elles, lors que le iugemēt s'est rendu Iuge de ce qui est bon, & de ce qui est hōneste. Puis que les Grā-mairiens, ces Iuges & ces Arbitres de la langue ont receu ce mot, & luy ont donné droit de Bourgeoisie, ie ne suis pas d'auis de le bannir & de le renvoyer en son pais. Je m'en seruiray donc non seu-

lement cōme d'un mot receu; mais comme d'un mot qui est en usage, ie vous diray quelle est cette analogie. Nous sçauions qu'il y a vne santé du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y en a vne de l'âme. Nous sçauions qu'il y a des forces du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y a aussi vne force & vne vigueur de l'esprit. Quelques actions de debonnaireté, quelques-vnes de courtoisie, & d'autres de courage nous auoient donné de l'admiration; enfin nous auons commencé à les admirer, cōme des choses parfaites. Il y auoit beaucoup de défauts, qui estoient couuerts par la splendeur de quelque action éclatante; mais nous les auons dissimulez, & nous auons fait semblant de ne les pas voir. Aussi la Nature nous enjoint de fauoriser tousiours les choses loüables, & d'en augmenter l'éclat; Et cela est cause qu'on fait ordinairement monter la gloire au dessus de la verité. Enfin de toutes ces choses, nous auons tiré l'image d'un bien excellent & signalé. Fabricius refusa l'or de Pyrrhus, & estima qu'il estoit plus glorieux de mépriser les richesses d'un Roy, que de posséder un Royaume. Le mesme donna auis à Pyrrhus, que son Medecin promettoit de l'empoisonner, & qu'il s'en donnaist de garde. Certes ce fut l'effect

d'une mesme vertu, de n'estre pas vaincu par l'or, & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous auons admiré ce grand homme, qui ne pût estre gagné, ny par les promesses d'un Roy, ny par des promesses contre un Roy; qui fut tousiours constant à donner de bons exemples; qui fut innocent iusques dans la guerre, ce qui est sans doute bien difficile; qui estimoit qu'on ne deuoit pas estre méchant, mesme entre ses ennemis; qui dans vne extrême pauvreté qu'il fit seruir à sa gloire, ne refusa pas les richesses avec moins de force que le poison. Viuez, dit-il, viuez Pyrrhus, par vne grace que ie vous fais, & réjouissez vous d'une chose, dont iusques icy, vous vous estiez plaint, que Fabricius ne scauroit estre corrompu. Horacius Cocles réplit tout seul tout le pont; il commanda aux siens de le rompre derriere luy, & voulut bien qu'on luy ostast le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupast chemin à l'ennemy. Enfin il résista aux grandes troupes qui le pressoient, iusqu'à ce que le pont fust rombé. Et lors qu'il eut regardé derriere luy, & qu'il eust reconnu, que le peril où il s'exposoit, auoit garanty la Patrie: Mesuiue qui voudra, dit-il, par le chemin que ie vay prendre; & en mesme temps,

il se jetta dans la riuere. Mais au reste il n'eut pas moins de soin de ses armes que de son salut, dans la rapidité de ce fleuve; Et sans rien perdre de l'éclat de sa victoire, il arriva aussi sain de l'autre costé, que s'il eust passé par dessus le pont. C'est donc par ces actions, & par les semblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. I'adjousteray icy vne chose qui semblera peut-estre estrange. Quelquesfois les vices se sont monstrez sous vne apparence de vertu, & la vertu a éclaté en son contraire. Car comme vous sçauiez, les vices sont proches voisins des vertus; Et dans les hommes les plus infames, & dans les plus dissolus, il s'en trouue quelque ressemblance. Ainsi le prodigue contre-fait le liberal; encore qu'il y ait grande difference entre sçauoir donner, & ne sçauoir pas conseruer son bien. En effect, Lucilius, il y en a beaucoup qui jettent leur bien, plustost qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui se met en colere contre son argent. La negligence imite la naïueté, & la temerité le courage. Cette ressemblance nous oblige d'y prendre garde, & de distinguer des choses qui sont les mesmes en apparence; & qui en effect, sont entierement differentes. Lors que nous auons

considéré les hommes , que quelque grande action a rendus illustres ; nous auons commencé à remarquer que quelques-vns ont acheué vne entreprise avec force , & avec generosité ; mais seulement en vne occasion. Nous auons veu celuy-là courageux à la guerre , & timide dans vn Barreau. Nous luy auons veu supporter la pauureté genereusement , & l'ignominie avec foiblesse. Nous auons loué ce qui est bon en luy , & auons méprisé la personne. Nous en auons veu vn autre qui estoit liberal enuers ses amis , qui auoit de la moderation pour ses ennemis , qui conduisoit avec vne égale probité les affaires publiques & particulieres , & qui ne manquoit ny de constance , lors qu'il estoit question de souffrir , ny de prudence dans les choses qu'il falloit faire. Nous auons veu que quand il falloit faire des largesses , il en faisoit à pleines mains , que quand il failloit traualler il estoit opiniastre dans le traual , & qu'il soulageoit par la force de son esprit la foiblesse & la lassitude du corps. Outre cela il estoit tousiours le mesme ; & dans toutes ses actions il estoit tousiours égal. Il estoit non seulement capable de donner de bons conseils , mais il auoit pris vne si noble habitude , que non seu-

lement il pouuoit bien faire ; mais il ne pouuoit rien faire qui ne fust bien. Ainsi nous auons reconnu que la vertu estoit parfaite en cét homme ; & alors nous l'auons diuisée , & en auons fait diuerses parties. Il falloit donner vn frein aux conuoitises , reftimer les craintes , confiderer ce qu'on deuoit faire , distribuer les choses qu'on deuoit donner ; Et par ce moyen nous auons connu la Temperance , la Force , la Prudence , la Iustice ; & nous auons donné à chacune ses emplois & ses fonctions. D'ailleurs nous auons connu la vertu , par l'ordre qu'elle tient en tout ce qu'elle entreprend , par sa beauté , par la constance , par la conformité de toutes ses actions , & par vne grandeur de courage , qui s'éleue au dessus de toutes choses. De là nous auons appris en quoy consiste cette heureuse vie , qui a toujours vn cours favorable , & qui ne dépend que d'elle-mefme. Je vous diray aussi comment elle a esté découuerte. Iamais cét homme parfait , qui estoit en possession de la vertu , n'a murmuré contre la fortune. Il n'a iamais receu d'vn visage triste les mauuais accidens de la vie. Et comme il s'estoit toujours imaginé qu'il estoit Citoyen de tout le monde , & qu'il y portoit les armes contre la fortune , il a suby toute sorte de tra-

uaux , comme par le commandement  
 de son general. Quand il luy est arriué  
 quelque accident , il ne l'a pas reietté  
 comme vn mal , ou comme vne chose  
 suruenüë par hazard ; mais il l'a receu  
 comme vne commission qui luy estoit  
 adressée. De quelque nature qu'elle  
 soit , elle s'adresse à moy , dit-il, elle est  
 rude , elle est fascheuse , employons-y  
 nostre temps & nostre trauail. Il ne faut  
 donc point douter que celuy-là n'ait  
 semblé grand , qui n'a iamais soupiré  
 dans les maux ; qui ne s'est iamais plaint  
 de sa fortune , qui a tousiours paru, com-  
 me vne lumiere dans les tenebres, & qui  
 s'est fait considerer à tout le monde,  
 comme vn homme doux & tranquille,  
 & également équitable , en ce qui con-  
 cernoit les Dieux & les hommes. Il  
 auoit vne ame accomplie , qui auoit  
 atteint toute la perfection dont elle  
 estoit capable ; elle n'auoit rien au des-  
 sus de soy , que Dieu mesme ; dont vne  
 partie a coulé dans l'homme , qui n'est  
 iamais plus diuin , que quand il songe  
 qu'il est mortel , que quand il reconnoist  
 qu'il est né pour mourir , & que le corps  
 n'est pas sa veritable demeure ; mais seu-  
 lement vne hostellerie , où vous deuez  
 demeurer peu de temps , & que vous de-  
 uez quitter aussi-tost que vous voyez

que vous estes à charge à vostre hôte.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choses terrestres qui l'environnent, que comme basses & petites; quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand témoignage qu'elle vient d'vn lieu plus haut & plus releué. Car celuy qui se souuient d'où il est venu, sçait bien aussi où il doit vn iour retourner. Nous ne considerons pas combien de maux nous persecutent, & combien le corps nous incommode. Tantost nous nous plaignons du ventre, tantost de la teste, tantost du cœur, tantost de la gorge. Quelquesfois nous auons vne foiblesse de nerfs, quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantost nous auons vn vomissement, & tantost vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de sang, & quelquesfois nous n'en auons pas assez. Enfin nous sommes attaquez de tous costez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chasser; Et c'est ainsi qu'on est traité dans vne maison estrangere. Cependant encore que nous ayons vn corps si infect & si infirme, nous faisons les mesmes entrepises, que si nostre vie estoit eternelle. Nous embrassons par nostre esperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, sans iamais estre assouuis, ny

de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent, y a-il rien de plus insensé? Rien ne suffit à des personnes qui doiuent mourir, ou pour mieux dire, à des personnes qui se meurent. Car nous approchons tous les iours de nostre dernier iour, & chaque heure nous pousse dans la fosse, où nous deuons enfin tomber. Regardez, ie vous prie, combien nostre ame est auetgle. Ce que ie dis qui doit arriuer, est desia arriué, & vne grande partie en est mesme desia passée. Car le temps que nous auons vescu, est au mesme lieu où il estoit auant que nous vécussions. C'est vne erreur de craindre le dernier iour, puis que chaque iour nous y conduit. Ce n'est pas le degré où nous demeurons, qui fait nostre lassitude, il la fait voir seulement. Le dernier iour est arriué à la mort, & tous les autres y vont; & apres tout, elle ne nous prend pas avec violence, mais tout doucement. C'est pourquoy les grandes ames qui sçauent bien qu'une meilleure vie les attend, font à la verité des efforts pour faire glorieusement leur deuoir dans le poste où elles ont esté mises; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que ce qui est là l'entour d'elles, les regarde & leur appartienne; Mais comme elles sont estrangeres dans le monde,

## 334 SVITTE DES EPIST.

& qu'elles n'y font que passer, elles ne s'en seruent que comme de choses empruntées. Quand nous verrons quelqu'un avec vne si belle resolution : pourquoy vn naturel si excellent, & si extraordinaire ne nous charmera-il pas ? principalement s'il fait voir par les effects vne veritable grandeur de courage ? Les veritables qualitez d'un esprit durent tousjours, mais les fausses ne durent pas. Quelques-uns sont alternatiuement des Vatiniens & des Catons. Quelquesfois Curius n'est pas assez seuer pour eux, ny Fabricius assez pauvre, ny Tuberon assez temperant, & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinius, aux grands festins d'Appicius, & aux delices de Mecenas. Certes c'est vne grande marque d'une ame méchante & mal-faite, que d'estre tousiours en doute, & de flotter perpetuellement entre l'amour des vices, & la dissimulation des vertus.

*Quelquesfois à sa suite on void deux cens valets,*

*Et quelquesfois à dix il borne ses souhaits,  
Tantost comme un Censeur d'Estats & de  
Prouinces,*

*Il n'enfle son discours que de Rois & de  
Princes.*

*Et tantost tout d'un coup lors qu'il n'y pense pas,*

*Je ne veux, dira-il, que de sobres repas;*

*Je ne veux desormais qu'une petite table*

*Que le seul appetit me rende delectable,*

*Je ne demande rien qu'un habit de burreau*

*S'il me deffend du froid, il me semblera beau.*

*Mais quel effect suivra ces modestes paroles?*

*A ce bon menager donnez mille pistoles;*

*Et soyez assure comme i'en suis certain,*

*Qu'il n'aura rien de reste avant qu'il soit demain.*

Tous ces gens-là ressemblent à celuy dont Horace fait la peinture, qui n'est jamais le mesme, & qui ne ressemble jamais à soy-mesme, tant il est sujet à prendre de nouvelles formes, & à faire des extravaugances. J'ay dit que plusieurs luy ressemblent; mais peut-estre qu'il s'en faut bien peu que tout le monde ne luy soit semblable. Il n'y a personne qui ne change tous les iours, & de dessein & de desir. Tantost il se propose d'avoir vne femme, & tantost vne amie. Tantost il veut estre le maistre, & tantost il veut faire croire qu'il n'y a point de meilleur esclave que luy. Tantost il s'eleve iusques à donner de l'enuie, & tantost il s'abaisse au dessous mesme des plus bas. Tantost il jette l'argent, & tan-

tost il le va piller. C'est par là principalement qu'un esprit se fait accuser de legereté. Car tantost il paroist sous vne forme, & tantost sous vne autre; Et ce que i'estime le plus honteux, il est eternellement dissemblable à soy. Croyez que c'est vne belle chose que d'estre toujours le mesme homme. En effect, il n'y a que le sage qui en soit capable; tous les autres changent sans cesse, tantost ils paroissent moderez & graues, & tantost il n'y a rien de plus vain ny de plus prodigue. Enfin, nous changeons de personnage à tout momēt, & tousiours nous representons le contraire de celuy que nous venons de quitter. Faites en sorte d'obtenir sur vous cēt auantage, que vous soyez tousiours le mesme que vous vous estiez proposé d'estre. Faites en sorte qu'on ait tousiours sujet de vous louer, ou qu'au moins on vous puisse tousiours connoistre. On peut dire avec raison de quelqu'un que vous vistes encore hier. Quel est cēt homme-là? qu'il est changé! Pour moy, ie ne le connois plus.



## EPISTRE CXXI.

## ARGUMENT.

*Dispute touchant la connoissance  
que les animaux ont d'eux-  
mesmes.*

**JE** me doute bien que vous dispute-  
rez encore quand ie vous auray de-  
cidé vne petite question qui nous a ar-  
restez assez long-temps. Vous deman-  
derez encore ce que cela a de commun  
avec les mœurs ? Mais aussi-tost que  
vous crierez contre moy, ie vous en op-  
poseray d'autres, contre qui vous au-  
rez aussi à disputer, Posidonius & Archi-  
deme. Ils ne refuseront pas de deffendre  
cette cause, ils contesteront contre vous,  
& ie ne parleray qu'apres eux. Tout ce  
qui est dans la Morale, ne regarde pas les  
bonnes mœurs. Vne chose concerne l'a-  
liment, & la nourriture de l'homme.  
Vne autre luy enseigne les exercices. Il  
y en a vne qui ne s'applique qu'à le ve-  
stir, & à luy apprendre la politesse; vne

autre à l'instruire , & vne autre à luy chercher des diuertissemens. Neantmoins toutes ces choses regardent l'homme , encore qu'elles ne seruent pas toutes à le rendre meilleur. Il y a des enseignemens qui touchent les mœurs d'une façon, & d'autres qui les touchent d'une autre sorte. Quelques-uns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme, pourquoy elle luy a donné la prééminence par dessus les autres animaux, vous vous imaginez que ie me suis beaucoup éloigné du discours des mœurs ; mais vous vous trompez. Car comment connoistrez-vous quelles mœurs vous devez suivre, & quel chemin vous devez prendre, si vous ne sçavez ce qui est le meilleur, & le plus auantageux à l'homme ; si vous ne connoissez la Nature. Vous ne reconnoistrez bien ce qu'il faut que vous fassiez, & ce qu'il faut que vous évitiez, que quand vous aurez appris ce que vous devez à vostre Nature. Je veux apprendre, me direz-vous, à moins souhaitter, & à moins craindre. Ostez-moy mes imaginations, & mes scrupules, enseignez-moy que ce qu'on appelle félicité est vne chose vaine & legere ; & qu'on peut

facilement y adjouster vne syllabe. Certes ie satisferay à vostre desir, ie vous exhorteray aux vertus, ie persecuteray les vices; & bien qu'on m'accuse d'estre trop seure, & trop passionné en cét endroit; ie ne cesseray point de les poursuivre, de reprimer les concupiscences, de crier contre les desirs, & de couper le cours de ses voluptez, qui se termineront par des tristesses. Mais pourquoy ne le ferois-je pas? veu que nous ne desirons que des maux; & que nos plaintes ne procedent bien souuent que des choses mesmes qui nous ont donné du plaisir? Cependant ie vous prie de me permettre de considerer des choses qui semblent vn peu plus éloignées. Nous demandions si tous les animaux auoient quelque connoissance de leur constitution naturelle. Sans mentir, il semble qu'ils n'en soient pas entierement priuez; car ils se seruent de leurs membres promptement & à propos, comme s'ils y auoient esté instruits; & il n'y en a point qui ne dispose facilement des parties de son corps. Vn artisan manie ses instrumens sans difficulté. Vn Pilote sçait conduire le gouuernail d'vn vaisseau. Vn Peintre sçait promptement discerner les diuerses couleurs qu'il a mises deuant luy, afin d'en faire vn pour-

## 340 SVITTE DES EPIST.

trait, & la main court aussi viste que les yeux sur son ouvrage. Ainsi les animaux se remuent comme il leur plaist, & se seruent facilement de leurs corps. Nous admirons les basteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains, & de qui les actions ne sont pas moins vistes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes, les animaux l'obtiennent de la Nature. Personne ne se sert de ses membres avec peine. Personne ne demeure court dans l'usage de soy-mesme, & les animaux estans nez pour se pouuoir, se remuent aussi-tost qu'ils sont nez. Ils viennent au monde avec cette science, & naissent instruits par la Nature. Aussi me dira-on, les animaux ne remuent les parties de leurs corps, que suiuant la disposition que la Nature leur a donnée; parce que s'ils les remuoient d'une autre façon, ils en ressentiroient de la douleur. Et par consequent, ils sont contraints; & c'est par crainte & non pas volontairement qu'ils marchent tous droits. Mais cela n'est pas veritable: car les choses qui se font par force, & comme par vne necessité, sont lentes, & monstrent bien par la lenteur de leur mouuement qu'on les force, & qu'on les contraint; mais l'agilité est vn mouuement volontaire. Tant s'en

faut que la crainte de la douleur contraigne les animaux à se mouvoir, qu'au contraire la douleur les arreste, & empesche leur mouvement naturel. Ainsi vn enfant qui veut se tenir debout, & qu'on veut accoustumer à marcher tout seul, tombe aussi-tost qu'il commence à s'essayer, & se releue en pleurant, iusqu'à ce que par la douleur il soit enfin arriué à ce que la Nature demande. Il y a des animaux, dont le dos est couuert d'une écaille forte & dure, qui estans renuersez, font tous les efforts dont ils sont capables pour se retourner, leuent les pieds, les courbent & les recourbent, tant qu'ils se soient enfin remis dans leur situation naturelle. Vne tortuë renuersée ne sent aucune douleur; & neantmoins elle n'a point de repos iusqu'à ce qu'elle soit dans son estat naturel. Elle ne cesse point de se debattre, & ne met point de fin à son effort, qu'elle ne se trouue sur ses pieds. Tous les animaux ont donc quelque sentiment & quelque connoissance de leur constitution naturelle. De là vient cette facilité qu'ils ont à remuer leurs corps, & nous n'auons point de plus fort témoignage qu'ils naissent avec cette connoissance, que de voir qu'il n'y a point d'animal qui soit, pour ainsi dire, appren-

tif dans l'usage de soy-mesme, & dans le mouvement qui luy est propre; cette constitution, me peut-on dire, n'est rien autre chose selon l'opinion des Stoïciens, que la principale partie de l'ame, qui se répand en quelque sorte dessus le corps. Mais comment vn enfant pourra-il comprendre vne chose si obscure & subtile, & que vous pouuez à peine expliquer? Il faut donc necessairement que tous les animaux naissent Dialecticiens, pour entendre cette definition, que la plus grande partie des sçauans ne sçauoit entendre. Certes ce que vous m'objectez, seroit veritable, si ie disois que les animaux comprennent la definition de leur constitution. Car il est plus facile de connoistre cette constitution par la Nature, que de l'expliquer par le discours. Ainsi vn enfant ne connoist pas ce que c'est que constitution; mais il connoist sa constitution, il ne sçait pas ce que c'est qu'un animal, mais il sent bien qu'il est animal. Outre cela, l'on peut dire qu'il connoist sa constitution grossierement, & en quelque sorte. Nous sçauons bien que nous auons vne ame; mais nous ne sçauons pas ce que c'est, où elle est, quelle elle est, & d'où elle tire son origine. Enfin comme nous sentons nostre ame, en-

core que nous ne connoissions ny la Nature ny son lieu ; ainsi tous les animaux ont vn sentiment de leur constitution & de leur naturel. Car il faut necessairement qu'ils sentent ce qui leur fait sentir toutes les autres choses. Il faut qu'ils connoissent la puissance à laquelle ils obeissent , & par laquelle ils sont conduits ; il n'y a personne qui ne sente qu'il y a quelque chose en luy qui remuë ses passions , mais il ne peut dire ce que c'est. Il sent bien quelque effort , & ie ne sçay quoy qui le pousse ; mais il ne sçait pas ce que c'est , & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn sentiment de leur ame , mais il est obscur & caché. Vous m'objecterez que nous disons que tout animal est accommodé principalement à sa constitution : Que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable , que partant l'homme s'accommode avec soy-mesme ; non comme animal simplement , mais comme animal raisonnable. En effect , il s'estime , & n'est precieux à soy-mesme , que par la raison qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accommoder avec vne constitution raisonnable , s'il n'est pas encore raisonnable ? Ie répons à cela que chaque âge a sa constitution

particuliere. L'enfance a sa constitution, la ieunesse la sienne, & tout de mesme la vieillesse ; Et chacun est accommodé à la constitution en laquelle il se trouue. Vn enfant n'a-il point de dents ? c'est la constitution où il doit estre. Les dents luy sont-elles venuës ? c'est-là la constitution de l'âge où il est. Ainsi cette herbe qui doit monter en épy, est d'une autre constitution quand elle est encore petite, & qu'elle commence à sortir de terre, que quand elle est montée, & qu'elle s'est renduë capable de porter sa petite charge. Elle est autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baisser la teste sous la pesanteur de son fardeau, que quand son épy est formé, & tout prest de rendre son grain. En quelque constitution qu'elle se trouue, elle s'y maintient, elle s'y accommode. L'âge d'un enfant est autre que celuy d'un ieune-homme, & autre l'âge d'un vieillard que d'un ieune-homme. Je suis toutesfois le mesme que i'estois estant enfant, & dans les âges qui suiuent l'enfance. Ainsi encore que chacun change de temps en temps, de constitution, neantmoins la determination de sa constitution est tousiours la mesme. Et certes la Nature ne nous determine point ou pour l'enfance, ou pour la ieunesse, ou

pour la vieillesse , mais pour nous-mesmes. Vn enfant est donc accommodé à la cōstitution qui est propre à vn enfant, & non pas à celle qui doit estre propre à vn ieune-homme. Mais s'il passe ensuite à quelque chose de plus grand , on ne doit pas conclurre de là que la constitution où il estoit en naissant, n'estoit pas selon sa Nature. Premièrement , l'animal est déterminé pour luy-mesme. Car il doit y auoir quelque chose où se rapportent toutes les autres. Je desire la volupté ; pour qui ? pour moy ; Et par consequent , c'est pour moy que ie traueille. Je tasche d'éuiter la douleur , pour qui ? pour moy. Et par consequent , c'est pour moy que ie prends du soin. Si ie fais toutes choses par le soin que i'ay de moy-mesme , il faut demeurer d'accord que le soin que i'ay de moy-mesme, marche deuant toutes choses. Ce soin se trouue dans tous les animaux , & ne s'y met pas par hazard ; mais il prend naissance avec eux. La Nature produit ses fruiçts, & ne les jette pas , comme par dédain ; & parce que la garde la plus proche est toujours la plus seure & la meilleure, chacun a esté donné en garde à soy-mesme. C'est pourquoy , comme i'ay desia dit , les plus petits , & les plus foibles animaux ne sont pas si-tost nez,

## 346 SVITTE DES EPIST.

qu'ils reconnoissent ce qui peut leur estre nuisible, & font effort pour l'éviter; Et comme ils sont ordinairement le but des oyseaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole sur leur teste. Il n'y a point d'animaux qui ne naissent avec l'apprehension de la mort. Mais comment, me direz-vous, vn animal qui vient de naistre, peut-il auoir la connoissance de ce qui luy est salutaire, & de ce qui luy est nuisible? Il est icy question de sçauoir s'il en a connoissance, & non pas comment il en a connoissance. Or il est manifeste qu'ils en ont connoissance, en ce qu'ils ne feroient rien dauantage, quand vous leur auriez donné cette connoissance. Pourquoi vne poule ne fuit-elle pas d'vn paon ou d'vne oye, & qu'elle fuit d'vn épreuier qu'elle n'aura iamais veu, & qui est beaucoup plus petit? Pourquoi des poussains craignent-ils vn chat, & qu'ils ne craignent pas vn chien? Ainsi il est manifeste qu'ils ont vne connoissance de ce qui leur est nuisible, & qu'ils ne l'ont point acquise par expérience. Car auant que d'auoir éprouvé ce qui peut leur estre nuisible, ils se mettent en peine de l'éviter. Mais afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hazard, ils ne craignent que les choses qu'ils

ont iuste sujet de craindre, & ne les mettent iamais en oubly. Ils sont aussi prompts à fuyr ce qui leur est prejudiciable, qu'ils sont vigilans à s'en garder. Dauantage ils ne deuiennent pas plus timides pour viure plus long-temps. D'où l'on peut reconnoistre que l'experience ne leur a pas donné cette connoissance; mais vn amour naturel de leur conseruation & de leur salut. Les choses que l'vsage enseigne, ne viennent que lentement dans nostre connoissance, & ne s'apprennent iamais de la mesme sorte; mais on apprend en vn instant & tousiours de la mesme façon, tout ce qu'enseigne la Nature. Si neantmoins, vous le desirez, ie vous diray comment toute sorte d'animal peut connoistre ce qui luy est contraire. Il sent qu'il est fait de chair, & connoist par ce moyen ce qui peut couper la chair, ce qui la peut brûler, & ce qui est capable de luy faire mal. Il se represente comme vne chose funeste & épouuantable l'image des animaux, qui sont armez pour sa perte. En effect, ces choses-là sont conjointes, & dépendent l'vne de l'autre; car en mesme temps qu'un animal songe à sa conseruation, il cherche ce qui peut luy estre vtile, & redoute tout ce qui peut luy estre nuisible. Nous auons naturellemēt

horreur de toutes les choses qui nous sont contraires; Et tout ce que la Nature enseigne, se fait, comme sans y penser, & sans autre raisonnement. N'avez-vous jamais remarqué avec combien d'industrie les abeilles travaillent à leurs petits logemens? N'avez-vous jamais pris garde à cette intelligence qui paroist dans la distribution de leur travail? Ne confesserez-vous pas que la toile d'une araignée est un ouvrage inimitable à tous les hommes? Avec combien d'adresse entre-mêle-t'elle ses filets? Les vns sont tendus tout droits, comme pour servir à ourdir la toile; D'autres y sont entre-lassez en rond, & sont les plus déliez pour prendre comme dās des rets les plus petits animaux à qui elle tend ce piège. L'araignée naist avec cet art, elle ne l'apprend pas par l'expérience. Et partant, il n'y a point d'animal qui soit mieux instruit qu'un autre, & qui en sçache davantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignée sont pareilles, & que toutes les ruches sont faites de la mesme sorte. Ce que l'art & l'expérience enseignent, est incertain, & inégal; mais ce que la Nature enseigne, est toujours de mesme façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plustost enseigner aux animaux que le moyen de se

defendre , & la connoissance d'eux-mesmes. C'est pourquoy ils recoient leur science en mesme-temps que la vie, & il ne se faut pas estonner s'ils naissent avec vne chose , sans laquelle ils naistroient inutilement. La Nature leur a donné ce premier moyen de s'vnir & de s'aimer ; & en effect , ils n'eussent pû se maintenir s'ils n'y eussent esté portez d'eux-mesmes. Veritablement cela tout seul n'eust seruy de rien ; mais aussi sans cela , tout le reste eust esté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal , qui se méprise , ou qui ait pour soy quelque negligence. Il y a mesme dans les plus lourds , & dans les plus brutaux , ie ne sçay quelle viuacité , quand il s'agit de la conseruation de leur vie. Et vous verrez , si vous voulez y prendre garde , que ceux qui ne seruent de rien aux autres, ne manquent pour eux ny de soin , ny de vigilance.



## EPISTRE CXXII.

## A R G V M E N T.

1. *Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.*
2. *Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la Nature.*

1. **Q**U'Es iours commencent à diminuer, ils sont desia plus courts qu'ils n'estoient; neantmoins ils seront encore assez longs, si on veut se leuer avec le Soleil, & qu'on s'employe à autre chose que d'aller tous les matins rémoigner par des reuerences, à vn homme encor endormy, qu'on est son valet & son esclau. Celuy-là sans doute est vn lasche, qui n'a les yeux qu'à moitié ouverts, quand le Soleil est desia bien haut, & qui ne commence à s'éueiller qu'à Midy. Certes, il y en a beaucoup que la mollesse accable de telle sorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'usage du iour & de la nuit, & qui ne commencent à ou-

vrir les yeux encore appesantis de la débauche du iour precedent, que quand la nuit commence à paroistre. Telle est la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis sous nos pieds de l'autre costé de la terre,

*La nuit les va trouver quand le iour nous vient voir.*

Ainsi la vie, & non pas le pais de ces débauchez est contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui sont Antipodes de ceux qui viuent dans la mesme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caton, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez vous donc imaginer qu'ils sçachent comment il faut \* **\*Viure** voir eux qui ne sçauent pas quand il faut \* voir ? Cependant ils craignent la \* **\*Viure** mort, bien qu'ils se soient eux-mesmes enseuelis tous vifs ; & sont d'aussi mauvais augure, que ces funestes oyseaux, qui ne volét que de nuit. Bien qu'ils passent leurs nuits dans le vin & dans les parfums ; & qu'ils employent tout le tēps de leurs veilles desordonnées en des repas delicieux ; toutesfois ils ne font pas des festins, ils font seulement leurs funeraillies. Car au moins, on peut dire qu'ils sont morts durant le iour. Certes il n'y a point de iours qui semblent longs

## 352 SVITTE DES EPIST.

à celuy qui fait quelque chose. Et si nous considerons la vie, nous confesserons sans doute que l'action est vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la trouuons trop courte, & que nous la voulions allonger, faisons en sorte de borner la nuit, & donnons-en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obscurs les oyseaux qu'on veut engraisser pour les festins; & parce qu'on ne leur fait prendre aucun exercice, ils deviennent plus gras & plus pesans, & leurs membres se couurent d'une graisse qui n'est inutile que pour eux. Ainsi ces hommes qui se sont consacrez aux tenebres, & à la débauche, paroissent bien-tost affreux & difformes. En effect, ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils sont languissans & palles, & bien qu'ils soient encore viuans, ils ont la charnure d'un mort. Mais ie puis dire assurement que ce n'est pas là leur plus grand mal. Si leur corps est dans les tenebres, leur ame y est encore davantage. Celuy-là est endormy pour tout ce qui le regarde, & celuy-cy ne void presque goutte, & porte enuie aux auugles. Qui a iamais souhaitté des yeux pour ne s'en seruir que dans les tenebres? Me demandez-vous d'où vient cette deprauation de l'esprit? de

l'auefion qu'on a pour la lumiere. Toutes fortes de vices combattent contre la Nature , & font tous ennemis de l'ordre & des bons eftabliffemens. Le but & la fin de la dissolution, c'est de se réjouyr dans le mal, & non seulement de s'écarter de l'honneur & de la vertu ; mais de s'en éloigner tout autant qu'il est possible. Mais ne vous semble-il pas aussi que ceux-là viuent contre la Nature qui boient à jeun, & en s'éucillant,

*Qui remplissent de vin leurs veines épuisées.*

Et qui ne mangent point qu'ils ne soient yures ? Ce vice est celuy des ieunes-hommes, qui veulent reparer leurs forces. Ils boient, ou plustost ils yurognent à l'entrée mesme du bain, parmy ceux qui sont desia dépouillez, afin qu'en beuant souuent & à longs traits, ils puissent resserrer la sueur qu'ils ont excitée. C'est vne chose commune que de boire apres les repas ; les villageois mesmes, & ceux qui ignorent la veritable volupté, se gouvernent de la sorte. Le vin donne plus de plaisir quand il ne flotte point sur la viande, & qu'il penetre facilement iusques dans les nerfs. L'yuresse leur plaist dauantage dans vn estomach tout vuide. Ne vous semble-t'il

pas aussi que ceux-là vivent contre la Nature qui se déguisent en femme, qui veulent paroistre ieunes, quand le temps en est passé, qui se peignent & se contrefont pour faire éclatter en eux quelque apparence de ieunesse ? Que peut-on faire de plus déplorable & de plus cruel ? Il ne sera donc jamais homme, afin qu'un homme abuse de luy plus long-temps ? Et l'âge ne le retirera pas d'un crime, dont la honte qu'il fait à son sexe, deuroit desia l'avoir retiré ? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui veulent des roses en Hyuer ? & qui par le moyen d'une eau modérément échauffée ; & par la rencontre d'un certain degré de chaleur, font croistre en Hyuer un Lys, qui est une fleur du Printemps ? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui plantent des vergers sur le sommet des hautes tours ? qui ont sur leurs maisons des forests d'arbres, dont les racines sont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches ? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui bastissent sur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croyroient pas se baigner assez délicieusement, si leurs bains n'estoiēt battus par les flots, & par les tempestes ? Ainsi dès qu'ils ont commencé à vouloir toutes

choses contre l'usage & l'intention de la Nature, ils se sont entièrement éloignés des règles de la Nature. Le iour est-il venu, il est temps de dormir pour eux. La nuit & l'heure du repos est-elle venue, ils commencent à faire leurs exercices, ils se font porter en chaise, ils se font servir à dîner? Le point du iour commence-il à paroître, il est temps de souper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'est vne bassesse & vne lâcheté, que de viure comme les autres. Ils ne veulent point du iour ordinaire, ils se veulent faire vn matin, qui leur soit propre & particulier. Pour moy, ie considère ces gens-là, comme des hommes desjà morts. Car enfin, qu'en faut-il qu'ils ne soient morts, & qu'on ne fasse leurs funérailles; puis qu'ils sont tousiours enseuelis dans la nuit, & qu'on ne void à l'entour d'eux que des flambeaux & des torches? Il me souuient de plusieurs qui menoient en mesme tēps vne mesme vie; mais il me souuient sur tout, d'Attilius Butta, qui auoit esté Preteur. Comme ce mal-heureux qui auoit mangé vn grand patrimoine, confessoit vn iour sa pauvreté à Tibere, il en receut cette réponce. Certes, luy dit Tibere, vous vous estes réueillé bien tard. Montanus Iulius, ce Poëte assez supportable, qui a esté

connu par les faueurs, & par la disgrâce de Tibere, décriuoit ordinairement dans les Vers qu'il recitoit, le leuer & le coucher du Soleil. De sorte que comme quelqu'un se fut fasché de l'auoir entendu reciter tout vn iour de ses Vers, & qu'il eust dit, que c'estoit vn importun, qu'il ne falloit plus aller entendre, Nartata Piuarius répondit, que pour luy il ne croyoit pas le pouuoir traiter plus ciuilement, que de l'entendre, depuis le leuer iusques au coucher du Soleil. Mais comme il eust vne autre fois recité ces Vers,

*Desja le Dieu du iour ramenoit la lumie-  
re, &c.*

Varus Cheualier Romain, qui estoit compagnon de L. Vinicius, & qui cherchoit les bonnes tables; où ses médi-fances & ses railleries luy faisoient mériter sa place, s'écria tout haut: Butta commence à s'endormir. Et apres cela, comme ce Poëte eust continué de reciter, & qu'il eust dit ces autres Vers,

*Desja l'obscure nuit du Soleil ennemie  
Impose le silence à la terre endormie.*

Le mesme Varus dit aussi-tost; Il est nuit, il faut que ie sorte, & que ie me trouue au leuer de Butta, pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu, que sa façon de viure déreglée,

que plusieurs, comme i'ay dit, ont me-  
 née en vn mesme temps. Or quelques-  
 vns viuent de la sorte; non parce qu'ils  
 s'imaginent que la nuit a quelque cho-  
 se de plus plaisât que le iour; mais parce  
 que ce qui est ordinaire, leur déplaist, &  
 que la lumiere est insupportable à vne  
 mauuaise conscience. D'ailleurs celuy  
 qui souhaite ou qui méprise toutes cho-  
 ses, selon qu'elles coustent beaucoup,  
 ou qu'elles coustent peu, dédaigne le  
 iour qui ne couste rien, & qui se donne  
 gratuitement. Outre cela, les débau-  
 chez veulent faire parler d'eux, tandis  
 qu'ils viuent; car si l'on n'en parle point,  
 ils ne pensent pas auoir vécu. Ils ne sont  
 donc iamais contents, qu'ils n'ayent fait  
 quelque chose qui fasse du bruit. plu-  
 sieurs ont mangé leur bien; plusieurs ont  
 des amies; si vous voulez estre en  
 estime parmy eux, mais vous deuez fai-  
 re la débauche; mais vous deuez faire  
 encore quelque notable extrauagance;  
 car on ne parle point des débauches  
 communes dans vne ville si occupée. I'ay  
 quelquesfois ouy dire à Peto Albino-  
 uanus qui faisoit fort bien vn conte,  
 qu'il auoit demeuré près de la maison  
 de Sp. Anius, qui estoit de cette troupe  
 de Loups-garoux: Comme i'estois son  
 voisin, dit-il, i'entendis vn iour sur les

## 358 SVITTE DES EPIST.

neuf heures du soir vn bruit de verges ; ie demanday aussi-tost ce qu'il faisoit, & l'on me dit qu'il se faisoit rēdre compte. L'entendis crier enuiron sur le minuiēt; Ie demanday ce que c'estoit ; On me dit qu'il apprenoit à chanter , & qu'il exerceoit sa voix. A deux heures apres minuiēt, ie demanday d'où venoit vn bruit de rouës que i'entendois. On m'apprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous costez dās la maison ; On appelle les-Laquais ; les Sommeliers , les Cuisiniers se remuent, & font du bruit. Ie demanday ce que c'estoit ; On me dit que Monsieur estoit sorty du bain, & qu'il demandoit du vin & son bouillon. Vous croirez peut-estre, disoit-il, que son souper duroit iusqu'au iour. Non, non ne luy faites pas ce tort. Il viuoit bien plus sobremēt , il estoit meilleur ménager du iour, il ne perdoit rien que la nuit. C'est pourquoy Pedro répondit à quelques-vns qui le croyoient auare & sordide, qu'ils pouuoient bien adiouster à cela qu'il ne brûloit que de l'huile. Enfin, vous ne deuez pas vous estonner si l'on trouue tant de diuerses proprietez des vices. Il y en a de plusieurs sortes, ils ont vne infinité de faces ; Et il est impossible d'en conceuoir toutes les especes. Au contraire , la vertu

est toute simple , au lieu que le mal a plusieurs plis & replis , & prend tous les destours qu'il vous plaist.

II. Ceux qui suivent le chemin que la Nature leur enseigne , marchent toujours d'un mesme train ; ils trouuent toutes choses faciles , ils ne sont point embarrassez ; & le changement qui se fait en eux , n'est presque pas remarquable. Mais les autres sont dans vne inquietude perpetuelle , ils ne peuvent estre bien avec personne , ny avec eux mesmes. Pour moy , ie penso que le dégoust qu'ils ont de la vie commune & ordinaire , est la cause de cette maladie. Comme ils veulent estre differens des autres , par la somptuosité de leurs habits , par la magnificence de leurs festins , par la beauté de leurs carrosses ; ils s'en veulent aussi separer par l'usage , & par la disposition du temps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie , & de qui elle est la recompense , dédaignent les fautes communes , & n'en veulent faire que de signalées. C'est la maniere de viure de ces fameux débauchez , qui ne vont , pour ainsi dire , que contre le cours de la Nature. Viuons donc , Lucilius , comme la Nature l'enseigne , & ne nous écartons point du chemin qu'elle nous monstre. Toutes choses seroient faciles à ceux qui suiuroient cette voye ,

& qui voudra viure d'une autre façon, n'aura pas vn autre succez, que s'il vouloit remonter vn torrent.



## EPISTRE CXXIII.

## ARGUMENT.

1. *Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaittables par la faim ; & mesme par vne ferme resolution de l'ame.*
  2. *Que les riches s'y doivent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.*
  3. *Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut aisément se passer de quantité de choses superflües.*
  4. *Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*
1. **SI** L y auoit desia long-temps qu'il estoit nuit, & ie me sentoie  
lassé

lassé plustost par l'incommodité, que par la longueur du chemin, lors que i'arriuy à ma maison d'Alban. Je n'y trouuay rien de prest que moy-mesme. C'est pourquoy ie m'allay delasser sur le liect, où ie me consolay de la longueur de mon Cuisinier, & de mon Boulanger. Je consideray en cette occasion, qu'il n'y a rien de si fascheux qu'on ne puisse supporter doucement; Et qu'il n'y a rien qui soit capable de nous fascher, si nous mesmes en nous faschant, nous ne luy en donnons le pouuoir. Hé bien, mon Boulanger n'a point de pain; mais mon Concierge, mais mon Portier, mais mon Fermier en ont chez eux? Mais c'est de maunais pain, dites-vous. Attendez vn peu, & il deuiendra fort bon, la faim vous le conuertira bien-tost en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me l'ordonne; i'attendray donc patiemment, & ie ne mangeray point que mon pain ne commence à deuenir meilleur, ou que ie n'aye cessé d'auoir du dégouft pour le mauuais pain.

II. Il faut s'accoustumer à viure de peu de chose. Il arriue vne infinité de difficultez ou des temps, ou des lieux qui peuuent retarder les repas des plus grands Seigneurs, quelque grande pro-

uision qu'on ait faite de tout ce qui sem-  
bloit leur estre necessaire. Personne ne  
peut auoir tout ce qu'il desire. Mais il  
est au pouuoir de tout le monde de ne  
pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun  
peut se contenter de ce qu'on presente  
deuant luy. Vn ventre sobre & patient,  
fait vne grande partie de la liberte. On  
ne scauroit croire combien ie prends de  
plaisir que ma lassitude se perde d'elle-  
mesme. Ie ne veux point qu'on me frot-  
te, ie ne cherche point les bains, ny  
d'autre remede que le temps. Le repos  
nous oste ce que le traual nous a don-  
né. De quelque façon que soit ce sou-  
per; il me sera plus agreable qu'un grand  
festin. I'ay quelquesfois éprouué mon  
esprit sur le champ; & en effect, c'est  
l'épreuue la plus assurée, & la meilleu-  
re qu'on en puisse faire. Car quand il  
s'est preparé, & qu'il s'est disposé à la  
patience, on ne peut pas si bien connoi-  
stre combien il a de forces & de verita-  
ble fermeté. Les meilleures marques  
qu'il en puisse donner, sont celles qu'il  
donne sur le champ. Et l'on doit en estre  
entierement assuré, si non seulement il  
reçoit les choses fâcheuses, sans murmu-  
rer; mais s'il les regarde de bon œil, &  
sans s'émouuoir; s'il ne s'en est pas mis  
en colere; s'il n'a point contesté pour les

recevoir; si en ne desirant rien, il s'est luy-mesme donné ce qu'on luy deuoit donner; s'il a enfin reconnu que si quelque chose manquoit, c'estoit à son ordinaire, & non pas à luy. Nous ne connoissons iamais combien il y a de choses superflues, que quand elles ont commencé à nous māquer. Car nous nous en seruions non pas à cause que nous en auions besoin, mais parce que nous les auions. De combien de choses auons-nous vſé, parce que les autres en vſoient? Certes vne des plus grandes causes de nos maux; c'est que nous viuons à l'exemple des autres, & que nous ne nous laissons pas conduire par la raison, mais par la coutume. Si peu de monde faisoit vne chose, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais aussitost qu'elle est en vſage chez plusieurs, nous ne manquons pas de la suiure; comme si ce qui est le plus pratiqué, estoit dans aussi le plus honnestes; Et enfin dès qu'une erreur est deuenue publique, elle nous tient lieu de vertu. On ne veut plus aujourdhuy voyager, si l'on ne fait marcher deuant vne Cavalerie \* de Numides, & des bandes de Courreurs. Il est honteux de n'auoir pas vn train qui fasse écarter du chemin, ceux que l'on y peut rencontrer; & qui donne à connoistre par vn gros nuage de poussiere, que

\* Les gens de condition auoient leur train de Numides & d'Affriques

## 364 SVITTE DES EPIST.

c'est vn homme de condition qui voyage. Chacun se veut mêler d'auoir des mulets qui portent de la vaisselle, ou de crystal, ou d'agate, grauée par la main des plus fameux ouuriers. Il y auroit de la honte qu'on ne sçeut pas que vous estes assez magnifique, pour faire porter des meubles qui se peuuent rompre facilement. Chacun fait traîner ses fauoris en carrosse, ayans le visage frotté, ou pour mieuX dire, enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puisse pas offencer leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'vn à vostre suite, dont le visage ne fût pas assez beau pour meriter d'estre conserué.

III. Il faut faire en sorte d'éuiter la conuersation de ces sortes de personnes. Ce sont eux qui enseignent les vices, & qui les portent de tous costez. On s'estoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus méchans que ceux qui font courir de part & d'autre les flatteries, & les paroles qu'ils ont entenduës; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Certes le langage de ces gens-là est tout à fait pernicious. Car encore qu'il ne nuise pas d'abord, il laisse dans l'ame des semences qui ne manquent pas de germer bien-tost; Et quand

mesme nous ne sommes plus avec eux, le mal qu'ils ont commencé, nous suit, pour se réveiller bien-tost apres. Comme ceux qui viennent d'entendre vne musique, s'en retournent, les oreilles pleines d'vne harmonie, qui les empesche d'auoir d'autres pensées, & de songer aux choses serieuses; Ainsi le langage des flatteurs, & de ceux qui loüent les vices, demeure plus long-temps dans l'ame que dans les oreilles: & il est bien difficile de faire sortir de l'esprit, vne parole qui luy plaist. Elle nous poursuit par tout, elle conserue tousiours ses charmes, & reuiet de temps en temps dans nostre memoire. Il est donc necessaire de fermer les oreilles aux mauuais discours, & principalement dès qu'ils commencent. Car aussi-tost qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont esté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous blesser. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philosophie, la Iustice, ne s'õt qu'vn son de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'vne felicité, qui consiste à mener vne plaisante vie. Que faire toutes choses librement, & se seruir de son bien, est ce qu'on appelle viure. Que c'est se souuenir qu'on est mortel. Que les iours s'écoulent, & que nostre vie s'enfuit sans

## 366 SVITTE DES EPIST.

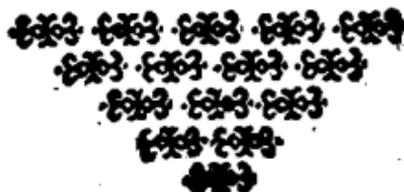
esperance qu'elle reuienne. Pourquoi ne ferons-nous pas ce qui nous donne du plaisir ? Et tandis que nous sommes capables de gouster les voluptez , & que nostre âge les demande, ne les dōnerons-nous pas à nostre vie, qui ne sera pas toujours en estat de les receuoir ? Pourquoi par la sobrieté irons-nous volontairement au deuant de la mort ? Pourquoi nous priuerons-nous si-tost de ce qu'elle nous osterá trop tost ? Vous n'auéz point de maistré, vous sortez tous les iours sans auoir mangé ; & vous mangez de telle sorte , qu'il semble que vous deuez rendre compte de tous vos morceaux à vostre pere. C'est pas viure que de viure ainsi ; c'est traouiller seulement pour vn successeur. N'est-ce donc pas vne extrême folie d'amaſſer toutes choses pour vn heritier , & se les refuser à soy-mesme , afin que l'esperance d'vne grande succession vous fasse vn ennemy d'vn amy ? Car enfin, plus il receura par vostre mort, & plus il s'en réjouira. Vous vous deuez mocquer de ces mornes & seueres Censeurs de la vie d'autruy , de ces ennemis de la leur , de tous ces pedagogues publics ; vous ne deuez point douter qu'vne vie voluptueuse ne soit preferable à vne bonne reputation. Certes il ne faut pas moins éuiter ces trompeuses

voix , que celles qu'Ulyſſe ne voulut point ouyr ſans eſtre lié. Elles produiſent les meſmes effets ; Elles vous arrachent de voſtre patrie , de vos parens , de vos amis & de la vertu ; & vous precipitent dans vne vie qui vous comble de miſere & de honte. N'eſt-il pas donc plus avantageux de ſuiure les bons chemins , & de vous laiſſer conduire à ce point , que ce qui eſt honneſte & vertueux , faſſe vos plaiſirs & vos delices ?

IV. Or nous paruiendrons à ce bien, ſi nous conſiderons qu'il y a deux ſortes de choſes ; dont les vnes nous appellent, & les autres nous rebuttent. Celles qui nous appellent, ſont les richelſſes , les voluptez , la beauté , l'ambition , & toutes les autres qui nous flattent , & qui nous plaiſent. Celles qui nous rebuttent, ſont le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, la pauureté. Nous deuons donc nous exercer à ne point craindre les vnes, & à ne point deſirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, fuyons celles qui nous appellent , & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'avez-vous iamais pris garde à la contenance diuerſe de ceux qui montent & qui deſcendent ? Ceux qui deſcendent , panchent en arriere , & ceux qui montent , panchent en deuant. Car ſi on

descendant vous baiffez le visage vers la terre, & qu'en montant vous panchez le dos en arriere, il est mal-aïse Lucilius que vous ne tombiez en chemin. On descend pour aller dans les voluptez; mais on monte pour aller aux choses rudes & difficiles. Il faut comme pouffer le corps en montant, mais il le faut retenir en descendant. Mais pensez-vous que ie voulusse faire croire qu'il n'y en a point d'autres, dont le discours soit dangereux, que celuy de ceux qui loüent la volupté, & qui font craindre la douleur, comme vne chose redoutable d'elle-mesme? le croy, certes, que ceux-là nous sont encore funestes, qui nous exhortent aux vices, sous pretexte de faire valoir la Secte des Stoïciens, en disant qu'il n'y a que le sage qui sçache aymer, qu'il n'y a que luy qui sçache faire bonne chere, qui sçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander iusqu'à quel âge on doit aymer les ieunes-hommes; Mais laissons aux Grecs cette honteuse façon de viure, & entendons de meilleures choses. Personne ne deuient homme de bien par hazard; il faut travailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté, c'est vne chose vile & basse, dont on ne doit point faire d'estat. Elle nous est commu-

ne avec les bestes ; l'on y void courir les moindres , & les plus méprisables des animaux. La gloire n'est rien qu'un beau songe ; elle est plus legere , & passe plus viste que le vent. La pauvereté n'est un mal , que pour ceux qui ne la sçauroient endurer ; & la mort mesme n'est pas un mal. Pourquoy donc vous en plaindrez-vous ? Il n'y a qu'elle qui rende iustice à tous les hommes , elle n'en traite pas un mieux que l'autre ; elle les sçait tous éгалer. La superstition est vne erreur furieuse. Elle craint ceux qu'on doit aimer , & outrage ceux qu'elle respecte. Car enfin , n'est-ce pas vne mesme chose , ou que vous ne connoissiez point de Dieux , ou que vous n'honoriez pas les Dieux ? Voila les choses qu'il faut apprendre , & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philosophie s'employe à donner des excuses aux vices. Le malade ne doit point esperer de guerison , si le Medecin luy ordonne de faire la débauche , & des



## EPISTRE CXX V.

## ARGUMENT.

1. *Que le bien se connoist par la raison, & non pas par les sens.*
2. *Que les enfans en sont incapables.*
3. *Qu'on ne le peut avoir parfaitement, que quand la raison est parfaite.*

1. **JE** veux exposer à ta vue  
 Divers preceptes anciens,  
 Dont la verité reconnue  
 Peut te mettre au comble des biens.  
 Mais il faut que tu te proposes  
 D'écouter attentivement  
 Aussi bien les petites choses  
 Que le plus haut enseignement.

Certes ie ne pense pas que vous refusiez de les entendre, & que quelques subtilitez soient capables de vous en dégoûter. Il n'est pas de la politesse, dont vous faites profession, de n'affecter que les grandes choses. Comme i'approuve que vous

fassiez profit de tout, & que ie sçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez, qui n'aboutissent à rien; ie feray maintenāt en sorte que vous n'aurez point de sujet de vous plaindre. Il est question de sçauoir si le bien se connoist par l'entendement ou par le sentiment. Et l'on adjouste à cela, qu'il ne se trouue point dans les bestes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au dessus de toutes choses, & qui en font le souuerain-bien, estiment qu'il est attaché aux sens. Pour moy qui l'establis dans l'esprit, ie pèse que le souuerain-bien est vne chose intellectuelle. Si les sens en estoient les Iuges, nous ne rejeterions aucuns plaisirs; car il n'y en a pas vn, qui ne nous appelle, & qui ne nous plaise. Nous ne souffririons volontairemēt aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne soit ennemie de nos sens. D'ailleurs on blâmeroit injustement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hōmes qui sont trop sujets à leurs appetits, & nous méprisons les autres que la crainte de la douleur empêche de rien entreprendre de grand & de genereux. De quoy donc sont-ils coupables? en quoy sont-ils vne faute, s'ils obeissent aux sens, c'est à dire, aux Iuges du bien & du mal?

Car enfin, vous leur avez donné le droit de iuger de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer. Mais la raison qui est au dessus de tout cela, enseigne à regler la vie; monstre ce qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effect, ceux qui sont d'un autre sentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le sens qui est aveugle, & beaucoup moindre dans les hommes, que dans les bestes, prononce souverainement sur ce qu'on doit estimer un bien. Ne seroit-il pas estrange, que pour discerner les choses les plus deliées, & les plus subtiles, on se seruit de l'attouchement plustost que des yeux: car au moins, entre les sens il n'y a rien qui soit plus capable que les yeux, de connoistre le bien & le mal. Mais voyez combien on est ignorant de la verité, & iusqu'ou l'on abaisse les choses diuines, quand on vent que l'attouchement iuge du souverain bien, & du mal extreme.

I I. Comme toutes les sciences, dit-on, & tous les arts doiuent auoir quelque chose connuë, & qui soit comprise par les sens d'ou elles prennent leur origine & leur accroissement; Ainsi la vie heureuse tire son commencement des

choses manifestes, & de ce qui tombe  
 sous la connoissance des sens. Vous dites  
 donc que la vie heureuse tire son com-  
 mencement des choses manifestes? Nous  
 disons qu'il n'y a rien d'heureux, que ce  
 qui est selon la Nature; que l'on recon-  
 noist tout d'un coup ce qui est selon la  
 Nature, comme on connoist facilement  
 vne chose qui est entiere; & que ce qui  
 est selon la Nature, c'est ce qui arriue à  
 vn enfant qui ne fait que de naistre, ie  
 ne dis pas le bien; mais le commence-  
 ment du bien. Vous donnez donc la  
 volupté à l'enfance, pour son souue-  
 rain bien; & vous voulez que celuy qui  
 ne fait que de naistre, ait desia la mesme  
 chose qu'on ne scauroit obtenir que  
 quand on est homme parfait: Ainsi vous  
 mettez le faiste où l'on doit mettre la ra-  
 cine. Si quelqu'un disoit qu'un enfât qui  
 est encore dans le ventre de sa mere, qui  
 est à peine commencé, qui est imparfait,  
 & sans forme, a desia la jouissance de  
 quelque bien, il y auroit apparence qu'il  
 se tromperoit lourdement. Mais quelle  
 difference y a-t-il entre celuy qui ne vient  
 que de naistre, & celuy qui est encore  
 vn fardeau caché dans les entrailles de  
 sa mere? L'un n'a pas plus de connois-  
 sance que l'autre du bien & du mal; &  
 vn enfant en cet estat, n'en est pas enco-

re plus capable qu'un arbre ou qu'une beste. Mais pourquoy un arbre ou une beste sont-ils incapables du bien ? parce que la raison n'y est pas. Ainsi le bien n'est pas en un enfant, parce que la raison luy manque. Il arriuera à la connoissance du bien, quand il sera arriué à la jouissance de la raison. Il y'a des animaux tout à fait irraisonnables ; il y en a qui ne sont pas encore raisonnables ; il y en a de raisonnables, mais imparfaitement. Or le bien ne peut estre en pas un de ces animaux, & il faut que la raison l'amene avec elle. Quelle difference y a-il donc entre les choses que j'ay dites ? C'est que le bien ne fera iamais en celuy qui est priué de raison, & qu'il ne peut estre encore en celuy qui n'est pas encore raisonnable. Il peut estre en celuy qui n'est raisonnable qu'imparfaitement, & neantmoins il n'y est pas. Je dis donc, Lucilius, que le bien ne se trouue pas ne toute sorte de corps, ny en tout âge. Il est aussi éloigné de l'enfance que le premier du dernier, que ce qui est parfait est loin de son commencement. Et partant le bien ne scauroit estre dans un corps qui ne commence encore qu'à se former, non plus qu'en la semence dont il est formé. Diriez-vous que le bien d'un arbre ou d'une plante, est

dans la premiere fueille qui en sort. Il y a quelque bien dans le bled; mais il n'est pas dans l'herbe qui ne paroist pas encore, ny dans l'épy qui commence à paroistre, il y est seulement, quand l'Esté luy a donné sa maturité toute entiere.

III. Comme toute chose ne montre son bien que quand elle a atteint le degré de perfection qu'elle doit auoir; Ainsi le bien de l'homme ne se rencontre dans l'homme, que quand la raison est parfaite en luy. Il faut que ie vous dise quel est ce bien; il consiste en vne ame libre & droite, qui s'assujettit toutes choses, & qui ne s'assujettit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en soit capable, que la ieunesse ne l'espere pas, & que l'âge viril ne le peut esperer qu'à peine. La vieillesse est bien-heureuse, si apres de longs soins, & de longs travaux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'est en cet âge qu'on trouue ce bien, c'est en cet âge qu'on le peut connoistre. Mais si i'ay semblé faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plaates; il peut donc aussi en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne se trouue, ny dans les arbres ny dans les bestes, & le bien qui se trouue en eux, n'est appelé de ce nom, que par souffrance. Voulez-vous sçauoir

## 376 SVITTE DES EPIST:

ce que c'est à quoy l'on donne ce nom ; C'est ce qui est selon la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut estre le partage d'une beste , il a esté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente ; Et il ne se peut trouver qu'où la raison trouve place. Il y a quatre sortes de Natures, celle de l'arbre, celle de la beste, celle de l'homme, celle de Dieu. Les deux premieres, l'arbre & la beste, ont vne mesme Nature ; en ce qu'ils sont irraisonnables ; les deux autres Dieu & l'homme, sont differens, en ce que l'un est immortel, & l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu, dont le bien soit parfait de sa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'achene & s'accomplit par sa vigilance, & par son soin. Tous les autres sont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre, mais ils ne sont pas veritablement parfaits, parce que la raison n'y est pas. Car enfin encore que toutes les autres choses soient parfaites en leur espee, il n'y a rien qui soit veritablement parfait ; que ce qui est parfait selon la Nature vniuerselle qui est raisonnable. Vne chose en laquelle l'heureuse vie ne scauroit estre, ne peut auoir en soy ce qui fait l'heureuse vie. Or ce qui fait la vie heureuse, ce sont les vrais biens. Il n'y a rien dans la be-

ste de ce qui peut former l'heureuse vie; Et par consequent le bien n'est pas dans la beste. Vne beste connoist par les sens, les choses presentes, elle se souuient des passées, quand il s'offre vne occasion qui en donne, comme vn aduertissement à ses sens; Ainsi vn cheual se souuient d'un chemin, aussi tost qu'il est à l'entrée; mais quand il est dans l'estable, il n'a point de memoire de ce chemin, bien qu'il y ait passé fort souuent. Pour ce qui est du futur, les bestes n'en ont point du tout de connoissance. Comment donc la nature des animaux pourroit-elle sembler parfaite, s'ils ne connoissent pas tous les temps? Car le temps est diuisé en trois; le passé, le present, & le futur. Or les animaux ne jouissent que du temps present, qui est le plus court, & qui se perd à chaque pas, & ont bien peu de memoire du passé, encore ne se réueille-elle que par le present. Il ne se peut donc faire que le bien, qui est d'une nature toute parfaite, se rencontre dans vne nature imparfaite; si toutesfois elle n'en a pas vne autre que les herbes, & les semences. l'auouë que les bestes ont des passions pour ce qui semble estre selon la nature, mais elles sont déreglées & pleines de troubles. Ce qui n'arriue point au vray bien; car il n'est iamais,

ny plein de trouble, ny déréglé. Sur quoy vous me pouuez demander, si les bestes s'émeuent déréglément & sans ordre: Et ie pourrois vous répondre qu'elles s'émoueroient sans ordre & déréglément, si leur nature estoit capable de quelque ordre: mais enfin, elles s'émeuent selon leur nature. Car pour dire, qu'une chose est dans le desordre, il faut que quelquesfois elle puisse n'estre pas dans le desordre, Comme rien ne peut estre inquiet que ce qui peut estre dans le repos, le vice ne peut estre qu'aux lieux où peut estre aussi la vertu. Enfin cette sorte de mouvement ou de passion est de la nature des bestes. Neantmoins, afin que ie ne vous arreste pas dauantage, i'amonèray qu'il y aura dans la beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection. Mais ce ne sera pas entièrement ny vn bien, ny vne vertu, ny vne perfection: Car tous ces auantages n'ont esté faits que pour les hommes, qui sçauent les raisons, la mesure, & les fins de leurs actions Et partant il faut demeurer d'accord que le bien est seulement où la raison se rencontre.

Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette dispute, & quelle utilité en peut retirer vostre esprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguise; &

comme s'il deuoit faire quelque chose, elle le tient tousiours en haleine dans vne honeste occupation. D'ailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice, luy est sans doute profitable. Mais enfin, ie vous assure que ie ne puis vous profiter dauantage, qu'en vous découurant vostre bien, qu'en vous separant des bestes, qu'en vous donnant place avec Dieu. Pourquoi estes-vous si curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps ? La nature en a donné de plus grandes aux bestes. Pourquoi prenez-vous tant de peine à paroistre beau ? Quand vous aurez mis toutes choses en vsage, vous trouuerez qu'il y a quantité d'animaux qui sont encore plus beaux que vous. Pourquoi auez-vous tant de soinde vous peigner, & de nourrir vostre chevelure ? Laissez si vous voulez aller vos cheueux à la maniere des Parthes, portez-les nouëz comme les Alle-mans, ou espars comme les Scytes ; Il n'y a point de lyon, donc la criniere, toute épouuentable qu'elle est, ne semble plus belle que vos cheueux. Voulez-vous vous exercer à courir bien viste ? Vous ne serez iamais si viste qu'un lièvre. Renoncez-donc à toutes ces choses, dans lesquelles vous serez tousiours vaincu, tandis que vous affecterez ce qui sied bié seule-

## 380 SVITT. DES EP. DE SEN.

ment à d'autres ; Enfin apres tant de de-  
 stours , reuez à vostre bien. Ce bien  
 est vne ame nette & pure , qui imite  
 Dieu , qui s'éleue par dessus les choses  
 humaines , & qui ne va point hors de  
 soy pour chercher ce qui est à elle. Vous  
 estes raisonnable, quel bien y a-il donc  
 en vous ? Vne parfaite raison : Faites en  
 sorte de la faire venir à son but , & ius-  
 qu'au plus haut degré où elle puisse mō-  
 ter. Estimez-vous bien-heureux , lors  
 que toutes vos joyes & toutes vos satis-  
 factions naistrent seulement de vous-  
 mesme ; Lors que dans toutes les choses  
 que les hommes poursuient, qu'ils sou-  
 haittent si ardemment , & qu'ils con-  
 seruent avec tant d'inquietudes , vous  
 ne trouuez rien ; ie ne dis pas que vous  
 aimassiez mieux auoir , mais que vous  
 voulussiez seulement auoir le vous don-  
 neray vne regle, par laquelle vous pour-  
 rez vous mesurer , & qui pourra vous  
 faire connoistre, si vous estes desia par-  
 fait. Vous possederez vostre bien , lors  
 que vous connoistrez que ceux qui sont  
 les plus heureux dans l'opinion des au-  
 tres , sont en effect les plus mal-heu-  
 reux.

LAVS DEO. V.

